COMMENTAIRES DE NAPOLÉON SUIVIS D'UN RÉSUMÉ DES PRINCIPES DE...



COMMENTAIRES

DE NAPOLÉON.

Paris. — Typographie de H. Vrayet de Surcy et Cie, rue de Sèvres, 37.

COMMENTAIRES
DE NAPOLÉON,

SUIVIS D'UN

RÉSUMÉ DES PRINCIPES DE STRATÉGIE

DU

PRINCE CHARLES,

PAR

LE VASSEUR,
Chef d'escadron d'artillerie.



PREMIÈRE PARTIE.



PARIS,
LIBRAIRIE MILITAIRE, MARITIME ET POLYTECHNIQUE
DE J. CORRÉARD,
LIBRAIRE-ÉDITEUR ET LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,
RUE CHRISTINE, 1.

—

1851



TABLE DES MATIÈRES.



FIN DE LA TABLE.

DÉDICACE.

A L.-N. BONAPARTE,

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

« Lorsque Napoléon, du haut de son fatal rocher, dictait « ses mémorables leçons sur l'art de la guerre, il n'avait en « vue que la postérité, au tribunal de laquelle il faisait en « quelque sorte appel contre le jugement de ses détracteurs, « qui attribuaient à la fortune ses plus grands actes; mais s'il « eût été donné à ce vaste génie de prévoir qu'un héritier « de son nom glorieux présiderait un jour aux destinées de « la France, il lui eût sans nul doute, légué expressément « ce dernier trésor de la pensée, en le revêtant d'une forme « digne de sa haute destination.

« N'est-ce donc pas un devoir pour celui qui a tenté de « mettre en œuvre les matériaux qui devaient composer ce « legs précieux, de faire hommage de son travail, quelque « informe qu'il puisse être, à cet héritier élevé sur le pavois « de la nation.

« C'est ce devoir que je remplis ici, avec d'autant plus « d'empressement qu'il est d'accord avec mes sentiments de « profond respect et de dévouement pour l'Élu du peuple « français, de ce grand peuple à la gloire duquel Napoléon « consacra sa vie tout entière. »

LE VASSEUR.

COMMENTAIRES DE NAPOLÉON

SUIVIS D'UN

RÉSUMÉ DES PRINCIPES DE STRATÉGIE

DU PRINCE CHARLES.

« J'écrirai un jour les grandes choses que « nous avons faites. » (*Paroles de l'Empereur à son armée en 1814.*)

« Aujourd'hui que cette prodigieuse existence « a disparu, ses paroles méritent bien « qu'on s'y arrête. » (*Le général Foy.*)

AVANT-PROPOS.

Napoléon, pendant sa captivité à Sainte-Hélène, a tracé des pages monumentales sur les guerres qui ont signalé son siècle; il a analysé quelques-unes de ses campagnes et celles de plusieurs généraux célèbres, avec une justesse et une profondeur de vues qu'on ne trouve chez aucun historien militaire. De cette analyse, faite de main de maître,

ont jailli des principes lumineux sur les opérations les plus délicates de la guerre; principes que Napoléon lui-même a pris soin de formuler, traçant en quelque sorte, de sa main défaillante, un *Code de la victoire* pour les guerriers des siècles futurs.

Ces précieuses révélations du génie, confiées aux généraux, compagnons de son exil, nous parvinrent à une époque où nos dissensions politiques ne permirent pas d'en relever tout le mérite. Depuis, presque toutes nos grandes illustrations militaires ont disparu successivement, et les lieutenants du grand capitaine qui étaient le plus en état de perpétuer les traditions d'un art ou d'une science (1) qu'il avait porté au dernier degré de perfection, ne nous ont légué la plupart, en descendant au tombeau, que le souvenir de leurs exploits.

C'est donc à la source de toute science straté-

---

(1) La guerre n'est pas positivement un art, une science ou un métier ; mais elle est un composé de ces trois choses : C'est un art pour le général, une science pour les officiers et un métier pour les soldats (*le maréchal Gouvion-Saint-Cyr*).

gique, c'est-à-dire à Napoléon, qu'il faut remonter pour puiser les leçons les plus propres à former, suivant le vœu du prince Charles, des généraux pour le service de la patrie. Ce sont les principes de cette science, établis définitivement et *commentés* par Napoléon lui-même, qui, semblables à une brillante poétique écrite d'après les livres d'Homère, doivent servir désormais de base aux critiques des opérations militaires de toutes les époques. Réunir et coordonner ces principes de la manière la plus favorable à l'étude, suivant, autant que possible, un certain ordre rationnel et chronologique dans l'exposé des événements qui leur servent d'exemples, tel est l'objet que nous nous sommes proposé.

Nous n'ignorons pas que les précieux Mémoires de Sainte-Hélène, qui ont servi essentiellement à composer ce recueil, peuvent offrir un plus grand intérêt à cause de leur originalité religieusement respectée par ceux qui en furent les premiers dépositaires; mais le pêle-mêle des sujets très-divers qui y sont traités, les nombreuses redites, d'ailleurs bien explicables, qui s'y font remarquer, et le volume même de l'ouvrage ne permettent pas d'apprécier toute la valeur des importants pré-

ceptes de tactique et de stratégie qui y sont renfermés : ce sont des diamants engagés dans une gangue plus ou moins riche, et qui ont besoin, pour briller de tout leur éclat, d'être dépouillés des substances étrangères qui les enveloppent.

En entreprenant de faire en quelque sorte le tri de ces richesses et de former un corps de doctrine, des fragments dictés par Napoléon, sur l'importante science de la guerre, nous avons essayé de remplir en même temps, à l'aide de documents authentiques, les lacunes d'un travail interrompu par la mort de son auteur. Ainsi la correspondance officielle de l'Empereur et de son major général avec les chefs de service militaire et les commandants de corps d'armée, nous a servi à compléter l'exposé de quelques campagnes et de plusieurs opérations, qui sont autant de démonstrations de certains principes. Le Mémorial du dépôt de la guerre, les écrits militaires du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, des généraux Foy, Mathieu, Dumas, ceux de Jomini, etc., ont été mis à contribution dans le même but.

C'est sur de telles autorités que nous nous sommes étayés en complétant les parties inachevées du monument que Napoléon élevait dans son

exil, autant pour consacrer les exploits de nos soldats que pour initier la postérité au secret de son génie guerrier, et justifier ces paroles remarquables prononcées en 1813 devant le maréchal Gouvion-Saint-Cyr : « Si j'en ai le temps, je ferai « un livre dans lequel je démontrerai les prin« cipes de la guerre d'une manière si précise « qu'ils seront à la portée de tous les mili« taires. »

Un résumé des principes de stratégie du prince Charles termine la première partie de cet ouvrage (1) et sert comme de confirmation aux arrêts émanés du tribunal de Napoléon.

Nous avons divisé notre travail en deux parties : la première comprenant le développement des principes généraux de la guerre méthodique, appliqués particulièrement aux campagnes modèles de 1796, 1797, 1805, 1806, 1807 ; la seconde, qui doit renfermer les principes d'après lesquels, suivant Napoléon, doivent être ordonnées et livrées

---

(1) A le fin de la seconde partie, nous réunirons des extraits de la correspondance militaire de Napoléon, offrant quelques détails sur la manière d'entretenir une armée en campagne.

les batailles. Ces principes seront appliqués notamment aux grandes batailles, en quelque sorte classiques, d'Austerlitz, de Friedland et de Wagram, et seront suivis de la tactique des différentes armes telle que Napoléon l'envisageait.

Des cartes de détail accompagneront cett seconde partie.

P.-G. Le Vasseur,
Chef d'escadron, commandant
l'artillerie de la place de Laon.

Laon, le 4 mai 1849.

PORTRAIT DE NAPOLÉON

D'APRÈS LE GÉNÉRAL FOY.



Napoléon avec ses passions et malgré ses erreurs, est à tout prendre le plus grand homme de guerre des temps modernes; il a porté dans les combats un courage stoïque, une ténacité profondément calculée, un esprit fécond en inspirations soudaines, qui déconcertaient par des ressources inespérées les plans de l'ennemi. Qu'on se garde d'attribuer une longue suite de succès à la puissance organique des masses qu'il a mises en mouvement : l'œil le plus exercé aurait peine à y découvrir autre chose que des éléments de désordre; qu'on ne dise pas non plus qu'il fut capitaine heureux parce qu'il était monarque puissant; de toutes ses campagnes, les plus mémorables sont : la

campagne de l'Adige où, général de la veille, commandant à une armée peu nombreuse, et dans le commencement mal ordonnée, mal outillée; il se plaça de prime abord plus haut que Turenne et à côté de Frédéric; et la campagne de France en 1814 où, réduit à une poignée de soldats harassés, il combattait à un contre dix.

Napoléon possédait à un degré éminent les facultés du métier des armes : tempérant et robuste, veillant et dormant à volonté, paraissant à l'improviste où on l'attendait le moins, il ne dédaignait pas les détails auxquels se rattachent parfois des résultats importants. Souvent la main qui venait de tracer des règles pour le gouvernement de plusieurs millions d'hommes, rectifiait l'état de situation inexacte d'un régiment, ou écrivait d'où l'on devait tirer un détachement de 200 hommes, et précisait leur équipement et leur approvisionnement (1). Interlocuteur patient et facile, il in-

(1) L'Empereur écrivait d'Aranda del Duero, dans la campagne de 1808, au général Drouet, commandant alors la 11e division militaire à Bayonne : « Monsieur le Général

terrogeait à fond et savait écouter; à 30 ans, il avait l'attitude imposante du vieux Frédéric; il parcourait les rangs à pied et lentement, les grands de la cour et de l'armée se tenaient derrière, à un long intervalle, afin qu'il n'y eût pas d'intermédiaire entre l'Empereur et les soldats. Chacun l'approchait librement et lui racontait l'histoire de ses griefs et de ses prétentions; il voyait tout, répondait à tout, et faisait droit sur-le-champ aux réclamations fondées, même à celles qui ne l'étaient pas; à l'air enjoué de son visage, on connaissait qu'il était en famille. Dans ces jours solennels, les grâces pleuvaient sur les braves, et les leçons de la discipline sur les généraux, quelquefois sur les colonels, jamais au-dessous; on manœuvrait, et toujours Na-

---

« passez la revue des fusiliers de ma garde à Marrac, et faites « en partir 200 bien habillés, bien armés, et ne manquant de « rien; ils seront conduits par un officier, deux sergents, « quatre caporaux. Dirigez ce détachement sur Burgos; il » faut qu'ils aient tous leurs deux paires de souliers « dans le sac et une autre aux pieds, leur capote et 50 car- « touches : ne les faites partir que bien assuré qu'ils ont tout « cela..... »

poléon apprenait aux plus habiles un secret nouveau.

Après la revue, on redisait dans le camp les oracles sortis de la bouche du grand maître de l'art. On savait par cœur ses brûlantes proclamations, où si peu de mots renfermaient de si héroïques présages. A l'approche du danger, ce qu'on sentait pour lui était plus que de l'admiration ; l'armée adorait son général heureux, et elle délirait encore pour lui, alors qu'elle était désabusée de sa Providence. Pour deviner cette énigme, il faut avoir connu Napoléon, la vie des camps et la gloire, il faut surtout avoir la tête et le cœur français. Le pestiféré de Jaffa repoussa-t-il la main appliquée sur sa plaie, parce que cette main l'avait arraché du sol natal pour le traîner au foyer de la contagion? L'Empereur s'efforçait de réparer par des soins individuels une faible portion des maux résultant de ses combinaisons : après une bataille, il visitait les hôpitaux en personne, ou bien il y envoyait ses principaux officiers.

Quoique naturellement aventureux, Napoléon ne manquait ni de suite ni de méthode, et il n'usait ni ses soldats, ni ses trésors, là où suffisait l'auto-

rité de son nom ; ce qu'il pouvait obtenir par les négociations ou par la feinte, il ne le demandait pas à la force des armes. L'épée tirée du fourreau ne fut ensanglantée que lorsqu'il était impossible d'arriver au but par une manœuvre. Toujours prêt à combattre, habituellement il choisissait l'occasion et le terrain; il a donné 40 batailles pour 8 ou 10 qu'il a reçues.

D'autres généraux l'ont égalé dans l'art de disposer les troupes sur le terrain, quelques-uns ont donné une bataille aussi bien que lui; on en citerait plusieurs qui l'ont mieux reçue; mais il les a surpassés tous dans la manière de diriger une campagne offensive. Les guerres d'Espagne et de Russie ne prouvent rien contre son génie. Ce n'est pas avec les règles de Montécuculli et de Turenne, manœuvrant sur la Renchen, qu'il faut juger de telles entreprises: les uns guerroyaient pour avoir tel ou tel quartier d'hiver; l'autre pour conquérir le monde. Il lui fallait, non pas seulement gagner une bataille, mais la gagner de telle façon qu'elle épouvantât l'Europe et amenât des résultats gigantesques : or, quelque génie que l'on ait, il y a presque toujours dans ce jeu terrible des risques proportionnés à la grandeur des profits; mille

circonstances impossibles à prévoir déconcertent à chaque instant le talent du général, et l'avantage ne reste pas toujours au plus habile. (*Extrait de la guerre de la Péninsule*, par le général Foy.)

COMMENTAIRES DE NAPOLÉON.

CHAPITRE PREMIER.

Principes fondamentaux de la guerre méthodique.

NÉCESSITÉ DES PRINCIPES.

Tous les grands capitaines de l'antiquité, et ceux qui plus tard ont dignement marché sur leurs traces, n'ont fait de si grandes choses qu'en se conformant aux règles et aux principes naturels de l'art, c'est-à-dire par la justesse des combinaisons et le rapport raisonné des moyens avec leurs conséquences, des

efforts avec les obstacles; ils n'ont réussi qu'en s'y conformant, quelles qu'aient été d'ailleurs l'audace de leurs entreprises et l'étendue de leurs succès; ils n'ont, en un mot, cessé de faire de la guerre une véritable science. C'est à ce titre qu'ils sont nos grands modèles, et ce n'est qu'en les imitant qu'on doit espérer en approcher. On a attribué à la fortune mes plus grands actes, et on ne manquera pas d'imputer mes revers à mes fautes; il est vrai que quelquefois les meilleurs plans échouent par des circonstances fortuites, comme les mauvais peuvent réussir par un caprice de la fortune. Mais si j'écris mes campagnes, on sera étonné que constamment ma raison et mes facultés ne s'exercèrent qu'en conformité avec les principes.

ÉNONCÉ DES PRINCIPES.

Toute guerre, soit offensive soit défensive, doit être méthodique, c'est-à-dire conduite suivant les règles de l'art dont les principales sont: 1° de n'agir qu'avec des moyens proportionnés aux obstacles que l'on prévoit;

2° De tenir toujours ses forces réunies et *sous la main* devant l'ennemi;

3° De se porter avec rapidité sur les points importants ou *stratégiques* (1);

---

(1) Dans chaque état il y a des points stratégiques qui peu-

4° De n'être, autant que possible, vulnérable d'aucun côté;

5° De maintenir rigoureusement l'unité de commandement;

6° De se ménager sur la ligne d'opérations des places de dépôt ou des postes fortifiés, à des intervalles de sept à huit marches au plus;

7° De s'en rapporter d'ailleurs aux moyens moraux, à la réputation de ses armes, à la crainte qu'elles inspirent, et aussi aux moyens politiques pour contenir dans la fidélité ses alliés et dans l'obéissance les peuples conquis.

Tels sont en général les principes qui ont dirigé les grands capitaines dont l'histoire nous a transmis les hauts faits, comme Annibal et César.

---

vent décider de son sort, et dont l'occupation rend maître de la contrée et de ses ressources. La plupart de ces points sont situés dans l'intérieur, à la réunion des principales communications ou bien au passage des fleuves, ou aux nœuds des chaînes de montagnes qui traversent le pays (*Principes de stratégie du prince Charles*). Il y a des points stratégiques permanents ou géographiques comme Ratisbonne, Vittemberg, Leipsick, et d'autres qui sont relatifs ou éventuels, et qui résultent de l'emplacement des forces ennemies. Si le point choisi réunit les avantages stratégiques aux convenances tactiques des localités, son occupation sera décisive. Dans les pays de plaine, remplis de communications, l'occupation d'un point est moins important, puisqu'il est alors possible de passer à droite et à gauche (*Jomini*).

DU MEILLEUR THÉATRE DES OPÉRATIONS MILITAIRES.

La stricte observation des principes qu'on vient de formuler ne suffirait pas pour garantir des succès durables, si le champ ou théâtre d'opérations était de sa nature dangereux, c'est-à-dire s'il n'était pas assez profond pour pouvoir être défendu avec avantage.

Une armée, par exemple, qui serait en position sur la crête des Alpes maritimes, appuyant sa gauche sur le col d'Argentières, sa droite sur le col de Tende faisant face à l'Italie couvrirait tout le comté de Nice; elle se trouverait éloignée de quinze à dix-huit lieues de la mer; c'est-à-dire trois ou quatre jours de marche, elle aurait derrière elle un grand nombre de bonnes positions, où elle pourrait au besoin se rallier, arrêter la marche du vainqueur; elle aurait enfin le temps de faire sa retraite sur le *Var*.

Supposons encore que cette armée occupe la ligne qui s'étend du col de Tende à Monte-san-Bernardo, elle couvrirait une partie du pays baigné par la rivière du Pouent, elle tiendrait des positions éloignées de la mer de deux ou trois jours de marche, et aurait derrière elle les positions de Monte-Grande, de Rocca-Barbena, et la petite rivière de l'Aroscia qui serait elle-même d'une bonne défense. Cette armée pourrait donc opérer encore sans danger sur ce théâ-

tre, elle aurait la faculté de se porter à volonté sur *Nice* ou sur *Gênes*.

Une armée qui occuperait la crête supérieure des montagnes qui s'étendent de San-Bernardo à la Bocchetta, couvrirait sans doute tout le pays en arrière jusqu'à Gênes; mais comme cette armée ne serait éloignée de la mer que de deux à cinq lieues, elle pourrait être coupée dans le même jour et serait exposée à n'avoir pas le temps de se rallier : ce champ d'opérations serait donc mauvais et dangereux, par cela même qu'il n'aurait pas assez de profondeur. Aussi, en 1796 lorsque Napoléon faisait mine de menacer Gênes, Beaulieu devait se porter sur Acqui et Cairo, au lieu de marcher sur Voltri; il aurait ainsi obligé l'armée française à s'établir sur les crêtes dont nous parlons pour défendre les passages de Saint-Jacques-Cadibone et couvrir Savone, qui était sa place de dépôt. De cette manière, le général autrichien aurait engagé la guerre sur un terrain tout à fait à son avantage, puisqu'il pouvait, dès le premier jour, couper l'armée française, l'acculer à la mer et la ruiner.

Le meilleur champ d'opérations est celui qui, ayant une profondeur suffisante, offre en même temps de bons appuis aux ailes de l'armée destinée à y manœuvrer : ces appuis sont des pays neutres ou alliés, ou de grands obstacles naturels comme des fleuves ou des rivières considérables, des chaînes de montagnes, etc.

« Une armée qui a ses deux ailes ainsi appuyées, « soit qu'elle marche à la conquête d'un pays, soit « qu'elle défende le territoire en arrière, n'a qu'à « veiller à n'être pas percée sur son front; si elle « n'a qu'une aile soutenue, elle doit tenir ses divers « corps bien appuyés sur celle-ci. La ligne d'opéra- « tions ou de retraite de l'armée, dans la première « hypothèse, peut appuyer indifféremment du côté « de la gauche ou de la droite; dans le second cas, « elle doit appuyer à l'aile soutenue, elle sera per- « pendiculaire sur le milieu du front, si les deux « ailes sont en l'air.

DISTINCTION DES LIGNES DE DÉFENSE NATURELLES.

Les lignes naturelles de défense sont ou des chaînes de montagnes, ou de grands fleuves et des rivières non guéables, ou d'arides et vastes déserts. Le dernier de ces obstacles est sans doute le plus difficile à franchir; les montagnes tiennent le second rang, les fleuves n'ont que le troisième.

Les difficultés locales de passage à travers les montagnes ne suffisent pas pour en faire de bonnes lignes de défense, car une armée passe toujours, et en toute saison, partout où deux hommes peuvent poser le pied. Les passages du Saint-Bernard en 1800, et celui du Splügen exécuté par Macdonald au mois de décembre de la même année, en sont des preuves éclatantes. Pour que des chaînes de

montagnes soient de bonnes lignes de défense, il faut donc que l'art ajoute encore aux difficultés du terrain. Si une armée française veut entrer en Italie par les Alpes, la Suisse conservant sa neutralité, elle devra passer nécessairement par un des cols que présente cette chaîne de montagnes depuis les Apennins jusqu'à la Suisse, savoir : le col de Tende, celui d'Argentières, de la Croix, du mont Genèvre, du mont Cenis et du Saint-Bernard. Si cette crête supérieure appartient au roi d'Italie, des tours casematées doivent être construites sur les pitons pour protéger les places qui défendent ces cols, telles que Coni, Turin, Ivrée, ainsi que les forts de Demonte, Château-Dauphin, Exiles, Suze, la Brunette et de Bard, qui ferment en première ligne tous ces débouchés.

Les fleuves ont également besoin, pour être de bonnes lignes de défense, d'être appuyées par des places fortes, des têtes de pont convenablement placées, ou par des hauteurs retranchées, il faut en même temps qu'ils soient assez larges, assez rapides et assez profonds pour n'être jamais guéables; autrement ils ne seraient que de légers obstacles. L'Adige, par exemple, est une excellente ligne de défense pour l'Italie contre les armées d'Allemagne débouchant de la Bavière, du Tyrol ou de la Suisse dans ses vastes plaines. Cette rivière est large, rapide, profonde; elle ne laisse à découvert que le pays vénitien; en occupant le lac de Garda par des

chaloupes canonnières, et la vallée de la Chiesa par le fort de la Rocca d'Anfo, la ligne de l'Adige couvre parfaitement le reste de l'Italie, et se trouve défendue dans son développement de gauche à droite par les hauteurs de Monte-Baldo, la position de la Corona, et par les têtes de pont que forment les forts de Vérone et la petite place de Legnago. En coupant une digue de l'Adige au-dessous de Porto-Legnago, on inonde tout le terrain entre cette rivière et le Pô; alors tout le terrain de Legnago à la mer est impraticable. Le Mincio est après l'Adige la seconde ligne de défense contre une armée venant par le Tyrol ou la Bavière : cette ligne, pour être respectable, exige, comme la première, que l'on soit maître du lac de Garda et de la Rocca d'Anfo. Le Mincio est, il est vrai, une rivière de très-peu de largeur; c'est un léger obstacle en lui-même, mais en bouchant tous les canaux d'irrigation qui l'appauvrissent, il cesse d'être guéable. Les places de Peschiera et de Mantoue font la principale force de cette ligne; mais l'armée qui l'occuperait devrait avoir un corps détaché sur la rive droite du Pô pour couvrir la basse Italie.

CHAPITRE II.

Des plans de campagne en général et de leur discussion.

Ce n'est, suivant le premier principe fondamental de toute guerre méthodique, que par la justesse des combinaisons, et l'observation d'un rapport convenable entre les moyens et le but, entre les efforts et les obstacles, que l'on peut réussir dans les plus grandes comme dans les plus petites entreprises militaires. Pour établir ce rapport, il faut d'abord bien étudier la situation géographique et politique des pays qui doivent être le théâtre de la guerre, la nature et l'importance de leurs frontières, leurs relations avec les contrées voisines, leurs besoins, leurs ressources et leurs intérêts divers. On doit chercher aussi à pénétrer les vues, les dispositions, et ce qu'on nomme le *système politique* de la puissance que l'on a à combattre. Ces différentes notions com-

binées avec une connaissance plus ou moins intime des forces que l'ennemi peut opposer aux nôtres, serviront à déterminer le point de départ des opérations ou leur *base*, celui vers lequel il convient de diriger ses principaux efforts, c'est-à-dire l'*objectif* : elles serviront en un mot à tracer le plan de la campagne (1).

Une fois le mouvement commencé, il faudra prendre conseil des événements pour savoir, par exemple, de quel côté il est convenable de faire une diversion, si la soumission ou l'occupation de telle contrée, de telle ville, est utile, s'il est opportun d'accorder un armistice ou de le refuser, etc. ; et ce sera encore en combinant judicieusement les considérations politiques avec les raisons stratégiques, que l'on pourra résoudre à propos les questions qui se présentent instantanément dans le cours d'une campagne, et qu'on peut comparer aux questions physico-mathématiques pour la solution desquelles les règles de la géométrie élémentaire sont insuffisantes (2).

---

(1) Dans un plan de campagne bien conçu, l'emplacement des forces organisées de l'ennemi décidera du point objectif des premières entreprises, et l'on ne pourra choisir en sûreté les points géographiques les plus avantageux qu'après avoir désorganisé et détruit, au moins les premiers moyens de défense de son adversaire (*Jomini*).

(2) Les vues politiques doivent intervenir sans cesse dans le

Quelque simples que soient les principes de la science militaire, l'application en est pourtant très-variée. Elle consiste dans l'art infiniment plus difficile de prendre des mesures analogues aux différentes circonstances, sans perdre de vue les règles fondamentales qu'on doit considérer comme *les axes qui servent à tracer une courbe: celle-ci peut s'en éloigner plus ou moins sans cesser de s'y rapporter.* C'est ainsi que les plans de campagne sont susceptibles de se modifier à l'infini d'après des événements imprévus et selon le génie des chefs, la nature des troupes, la topographie... Il n'y a que l'étude de ceux tracés par les grands capitaines qui peut bien faire saisir ces nuances et la manière d'appliquer les grands principes aussi bien que les règles de détail.

Si le succès n'a pas toujours couronné les entreprises de ces hommes de guerre, elles n'en sont pas moins dignes des méditations de ceux qui prétendent au commandement des armées; car des événements fortuits comme une trahison, un ordre intercepté ou mal interprêté, une terreur panique.... peuvent changer subitement le rapport des forces

---

génie stratégique du chef pour l'apprécier tout entier. Il ne faut pas se renfermer dans les limites de l'art de la guerre, cet art ne se compose pas seulement de détails techniques, il a aussi sa philosophie (*le général Foy*).

des deux partis, tromper toutes les prévisions du général, et faire échouer le plan le mieux conçu. C'est la part du hasard, le génie stratégique n'en peut être responsable.

PREMIER EXEMPLE.

PLAN DE CAMPAGNE DE 1796 EN ITALIE.

Au commencement de 1796, la République française venait de décider une invasion en Italie, pour frapper directement l'Autriche dans ses états de Lombardie, tandis que les armées d'Allemagne, aux ordres de Jourdan et de Moreau, pénétreraient par la Franconie et la Souabe au cœur de la Bavière.

Napoléon, chargé de cette entreprise, trouva l'armée française qu'il allait commander dispersée le long de la ligne du Var, depuis Nice jusqu'au col d'Argentières; elle était dans l'état le plus déplorable et comptait à peine 40 mille combattants. Le premier soin du général en chef fut de la réorganiser, de lui donner une meilleure attitude, en la concentrant sur son extrême droite, et transporta le quartier général de Nice à Albenga, à l'embouchure de l'Aroscia.

L'armée austro-sarde, forte d'environ 80,000 hommes, était postée derrière les Alpes et les Apennins, depuis le mont Blanc jusqu'au golfe de Gênes. Le quartier général des Piémontais commandés par

Colli était à Ceva, celui des Autrichiens commandés par Beaulieu, à Novi. On était au mois de mars : les neiges couvraient encore les cols par où l'ennemi pouvait passer, et cette circonstance protégeait le mouvement de centralisation de nos forces. Napoléon, profitant de ce rideau naturel que lui offrait la chaîne des Alpes, prolongea sa marche de flanc par Loano et Finale jusque vers Savone ; il eut soin toutefois, pour mieux assurer ce mouvement, de masquer par un corps d'observation posté à Garresio le principal débouché de l'ennemi sur notre ligne.

Partant de Savone deux routes conduisent en Italie : la première par Gênes tournait à la fois les Alpes et les Apennins, et offrait, militairement parlant, de grands avantages ; mais le sénat venait de se refuser avec énergie aux offres et aux menaces de la coalition, et, dans l'intérêt du commerce de la République, voulait maintenir sa neutralité. Il était donc à craindre, en adoptant ce passage, d'indisposer le peuple important de cette capitale ; peut-être eût-il fallu laisser de prime-abord un corps nombreux pour s'en assurer, tandis qu'en se contentant de la couvrir à l'ouest, comme l'armée ennemie la couvrait au nord, on était assuré qu'elle tiendrait la balance entre les deux parties, et si on parvenait à repousser les coalisés jusqu'au delà du Pô, elle tomberait nécessairement à la merci des Français.

La seconde route allait de Savone à Cadibone, où

finissent les Alpes et commencent les Apennins Liguriens, et qui est comme *le point de rebroussement de leurs crêtes;* en la suivant jusqu'à Carcare, on tournait les Alpes, on menaçait à la fois la Lombardie et le Piémont, on pouvait marcher sur Milan comme sur Turin et concevoir l'espérance de séparer ainsi les armées sarde et autrichienne. Car les Piémontais avaient intérêt à couvrir Turin, et les Autrichiens avaient intérêt à couvrir Milan; d'ailleurs ces derniers, comme on l'avait vu dans les guerres précédentes, semblaient s'inquiéter fort peu des désastres de leurs alliés, et ne s'occuper qu'à couvrir le pays qui leur appartenait et qui leur fournissait abondamment les ressources dont ils avaient besoin; ainsi les raisons politiques faisant incliner en faveur du second point, il fut décidé qu'on pénétrerait en Italie par le col de Cadibone, en partant de Savone comme base d'opérations et place d'entrepôt. D'habiles et rapides manœuvres caractérisèrent l'exécution de ce plan qui réussit à souhait. Les deux armées autrichienne et piémontaise furent complétement séparées, et cette dernière, poussée l'épée dans les reins depuis Millésimo, n'offrit plus de résistance après la bataille de Mondovi.

Le roi de Sardaigne ne sachant dès lors à quoi se résoudre, les Autrichiens n'avaient d'autre pensée que de couvrir Milan.

Les esprits étaient fort agités dans tout le Piémont, la cour ne jouissait nullement de la confiance

publique; elle se mit à la discrétion de Napoléon et sollicita un armistice. Bien des personnes étaient d'avis que l'armée marchât sur Turin; mais, outre les nombreuses difficultés militaires que présentait cette opération, les avantages qui devaient résulter d'un traité avec le roi de Piémont, étaient des motifs suffisants pour déterminer Napoléon en faveur de ce dernier parti.

En effet, Turin était une place forte, il fallait du gros canon pour en enfoncer les portes, ce qui manquait à l'armée française.

Le roi de Sardaigne avait encore un grand nombre de forteresses, et, malgré la victoire que l'on venait de remporter, le moindre échec pouvait tout renverser. Les deux armées ennemies étaient encore ensemble, après leur défaite, numériquement supérieures à l'armée française; celle-ci avait de l'étonnement, elle était frappée de la grandeur de l'entreprise, le succès paraissait problématique quand on considérait la faiblesse des moyens; les esprits se fussent exagéré le moindre revers. Au contraire, un traité avec le roi de Sardaigne pouvait détacher ce prince de la coalition, faire tomber sans coup férir entre les mains des Français Ceva, Coni, Tortone et Alexandrie, avec l'artillerie et les magasins que renfermaient ces places.

En stipulant en outre que les routes militaires du Piémont, dans toutes les directions, permettraient la libre communication de l'armée avec la France, que

les milices du pays seraient licenciées et que les troupes irrégulières seraient disséminées dans les garnisons, on se mettait en mesure de pouvoir poursuivre les Autrichiens désormais isolés, jusque dans l'intérieur de la Lombardie, en se renforçant de toutes les troupes laissées sur la frontière de la Savoie, et rendues disponibles par le seul fait de l'armistice. On raccourcissait de moitié la ligne de communication avec Paris, et on avait des points d'appui et de grands dépôts d'artillerie pour former des équipages de siége et réduire Turin même, si le Directoire n'agréait pas la paix.

L'intérêt le plus immédiat du gouvernement français était de diriger ses principaux efforts contre l'armée et les possessions autrichiennes en Lombardie; car des deux ennemis que la République française avait à combattre du côté de l'Italie, les Piémontais et les Autrichiens, ceux-ci, quoique moins nombreux, étaient les plus redoutables, tant par leur haine contre la France, et leurs ressources de tous genres infiniment plus fortes, que par leurs liaisons plus intimes avec nos ennemis naturels, les Anglais, et surtout par l'empire que leurs possessions en Italie leur permettaient d'exercer sur la cour de Turin. D'après ces considérations mûrement discutées, l'armistice fut accordé au roi de Sardaigne.

Après la conclusion du traité de Cherasco, qui fit tomber toutes les places fortes du Piémont, on se

demanda s'il fallait aller en avant et jusqu'où?... De puissants motifs militaient pour et contre; d'une part, on disait : « Ne serait-il pas désormais plus « avantageux de profiter des moyens acquis pour ré- « volutionner entièrement le Piémont et Gênes avant « d'aller plus loin? ne serait-il pas impolitique de « s'éloigner de la France, de passer le Tessin sans être « sûrs de ses derrières? les nobles et les prêtres do- « minent la cour de Sardaigne; ils sont ennemis ir- « réconciliables de la France ; si on avance et qu'on « éprouve une défaite, que n'aura-t-on pas à redouter « de leur haine et de leur vengeance. Gênes même « devra donner de grandes inquiétudes : les oligarques « gouvernent toujours; ils commandent aux troupes « et disposent de 8 à 10,000 paysans des vallées de « Fontana-Bona et autres. Enfin doit-on s'arrêter « après avoir passé le Tessin? doit-on passer l'Adda, « l'Oglio, l'Adige, etc.? est-il sage de laisser sur ses « derrières de nombreuses populations si mal dispo- « sées? le moyen d'aller vite n'est-il pas d'aller sa- « gement et de se faire des appuis dans tous les pays « que l'on occupe, en changeant le gouvernement « et confiant l'administration à des personnes de « mêmes principes et de mêmes intérêts que nous? « Si l'on se portait dans le pays de Venise, n'oblige- « rait-on pas cette république, qui peut disposer de « 50,000 hommes, à prendre parti pour l'enne- « mi?... »

On répondait à cela : « L'armée française doit

« profiter de sa victoire, elle ne doit s'arrêter qu'à la « meilleure ligne de défense contre les armées au- « trichiennes qui ne tarderont pas à déboucher du « Tyrol et du Frioul; cette ligne, c'est l'Adige : elle « couvre toutes les vallées du Pô, elle intercepte la « moyenne et la basse Italie, elle isole la place de « Mantoue. »

A ces raisons stratégiques on ajoutait : « Sur « l'Adige on a le moyen de pourvoir à toutes les dé- « penses de l'armée, sans produire d'irritation, « parce que l'on en fait partager le poids à une « grande population, à celle du Piémont, de la « Lombardie, aux légations de Ferrare et de Bolo- « gne, aux duchés de Parme et de Modène.

« On craint de voir Venise se déclarer contre la « France?... Le meilleur moyen de l'empêcher c'est « de porter en peu de jours la guerre au milieu de « ses états; elle n'est point préparée à un pareil évé- « nement; elle n'a point eu le temps de faire des « levées et de prendre des résolutions, il faut empê- « cher le sénat de délibérer. Si l'armée reste sur la « rive droite du Tessin, les Autrichiens forceront « cette république de faire cause commune avec eux, « ou elle se jetera elle-même dans leurs bras, in- « fluencée qu'elle sera par l'esprit de parti.

« Le roi de Sardaigne n'est plus à craindre; 15 à « 18,000 hommes sont toutes les forces qui lui res- « tent; disséminées dans un grand nombre de vil- « les, ils suffiront à peine à maintenir la tranquillité

« intérieure. D'un autre côté, le mécontentement de « la cour de Vienne contre le cabinet de Turin ira « croissant, elle lui reprochera qu'à la première ba- « taille perdue, il a désespéré de la cause commune.

« Les oligarques de Gênes ne sont pas à craindre; « la meilleure garantie contre eux, ce sont les pro- « fits immenses qu'ils recueilleront de leur neutra- « lité. On veut protéger les principes de la liberté « en Piémont et à Gênes, mais pour cela il faut al- « lumer la guerre civile, soulever le peuple contre « les nobles et les prêtres; et c'est devenir respon- « sable des excès qui accompagneront une pareille « lutte.

« Arrivée au contraire sur l'Adige, l'armée fran- « çaise sera maîtresse de tous les états de la maison « d'Autriche en Italie et de tous ceux du pape en « deçà des Apennins. Elle sera en position de pro- « clamer les principes de la liberté et d'exciter le « patriotisme italien contre la domination étrangère. « On n'aura pas besoin de fomenter les divisions « parmi les diverses classes de citoyens; nobles, « bourgeois, paysans, tous seront disposés à marcher « d'accord pour le rétablissement de la patrie ita- « lienne. Le seul mot : Italiam! proclamé à Milan, « à Bologne, à Vérone, produira un effet magique, « proclamé sur la rive droite du Tessin, les Italiens « diront : « Pourquoi n'avancez-vous pas?.... »

C'est d'après cet ensemble de considérations de tous genres, mûrement pesées, que Napoléon déve-

loppait son plan de conquête, cherchant toujours, suivant le premier principe de guerre méthodique, à coordonner ses moyens d'attaque avec les obstacles et les résistances. Ainsi, dès l'origine, il avait calculé que la faible armée que l'on mettait à sa disposition pouvait néanmoins suffire, s'il parvenait à séparer les deux armées sarde et autrichienne, et qu'il était possible, tant par la rapidité de ses marches que par un choix convenable des positions et du point d'attaque, d'équilibrer les forces. Pour mieux déterminer le morcellement de celles qui lui étaient opposées, il avait, au début de sa marche de flanc vers Savone, poussé une division sur Voltri, feignant de menacer Gênes, en même temps qu'il faisait demander au sénat de cette république (en réparation de l'attentat commis dans son port sur notre frégate la *Modeste*), qu'il nous livrât passage par la ville et par la Bocchetta, lui promettant à ce prix de lui assurer la protection de la France. Cette ruse, combinée avec la démonstration faite contre Céva par une autre division postée à Garresio, attirait le gros de l'armée des coalisés aux deux extrémités de leur ligne, livrait à nos corps le centre isolé et décousu, et établissait ainsi l'équilibre entre *la puissance et la résistance*. La tactique (1), secondée

(1) La stratégie est l'art de faire la guerre sur la carte, l'art d'embrasser tout le théâtre des opérations; et la tactique est

par le moral excellent de nos troupes, devait plus tard nous donner la supériorité.

Après la victoire de Mondovi, l'armée française se trouvait d'ailleurs en communication directe avec Nice par le col de Tende, ce qui lui permit de recevoir les renforts d'artillerie dont elle avait besoin; la cavalerie fit des remontes dans la plaine de Mondovi. Les soldats arrivaient en même temps par tous les débouchés de tous les hôpitaux, au seul bruit de la victoire et de l'abondance qui régnait dans l'armée.

SECOND EXEMPLE.

DÉTERMINATION DE LA FRONTIÈRE PRÉDOMINANTE EN 1800.

Lorsqu'on est obligé de manœuvrer sur plusieurs frontières contiguës, il faut étudier leur importance relative et déterminer celle qui est réellement *prédominante,* pour y porter ses principales forces.

C'est ainsi que dans la discussion du plan de campagne de 1800, Napoléon, en considérant la position de la France, établit que des deux frontières sur lesquelles on allait faire la guerre, celle d'Allemagne

---

l'art de combattre sur le terrain, d'y placer ses forces suivant les localités et de les mettre en action sur un champ de bataille (*Jomini*).

et celle d'Italie, la première était la frontière prédominante, l'autre n'était que secondaire.

En effet, si les deux armées de la République eussent été battues sur le Rhin et victorieuses en Italie, l'armée autrichienne opposée à celle d'Allemagne eût pu entrer en Alsace, en Franche-Comté ou en Belgique, et poursuivre ses succès sans que l'armée française, victorieuse en Italie, pût opérer aucune diversion capable de l'arrêter, puisque pour s'asseoir dans la vallée du Pô, il lui fallait prendre non-seulement Alexandrie et Tortone, mais encore Mantoue, ce qui exigeait une campagne entière.

Au contraire, si les Français étaient victorieux sur la frontière d'Allemagne, tandis que sur celle d'Italie ils seraient battus, tout ce que pouvait craindre la République était une invasion en Provence, et peut-être le siége de Toulon, mais un détachement de l'armée d'Allemagne, qui descendrait alors de la Suisse dans la vallée du Pô, arrêterait court l'ennemi victorieux en Italie et en Provence.

Napoléon conclut de là qu'il ne fallait pas envoyer à l'armée d'Italie au-delà de ce qui était nécessaire pour la porter à 40,000 hommes, et qu'il fallait réunir les principales forces de la République à portée de la frontière prédominante. En conséquence, 140,000 hommes furent réunis depuis la Suisse jusqu'à Mayence, mais en même temps une seconde armée s'organisait en réserve dans la Bourgogne, entre la Saône et le Jura. Par ces dispositions, la

France, quels que fussent les projets de l'ennemi, était en mesure de répondre à tout, car l'empereur d'Allemagne pouvait adopter un des deux partis ci-après, et il fallait se mettre en garde également contre tous les deux.

Il pouvait réunir ses principales forces dans la Souabe, sur le bas Rhin, se présenter sur ce fleuve avec 160,000 hommes, et, après avoir obtenu les premiers succès, il pouvait se combiner avec une armée anglaise débarquée en Hollande ou en Belgique.

L'armée autrichienne, en Italie, pouvait se tenir tranquille sur le Pô, prête à recevoir dans la plaine l'armée française qui n'aurait pu y arriver qu'avec peu de cavalerie et une artillerie mal montée.

Le second projet de la cour de Vienne pouvait être de rester sur la défensive en Allemagne et de porter une forte armée sur Gênes, de là sur le Var, entrer en Provence, combiner ses opérations avec 15,000 Anglais, qui depuis quelque temps se trouvaient campés à Mahon, et profiter des mouvements de la chouannerie, qui commençaient à se faire sentir dans le midi de la France.

Si les Autrichiens adoptaient le premier plan de campagne, qui était le moins dangereux pour la France, Napoléon se portait avec son armée de réserve sur celle du Rhin, qui se trouvait forte alors de 170,000 hommes, c'est-à-dire ses plus grandes forces opposées aux plus grandes forces de l'ennemi.

Si au contraire le cabinet de Vienne adoptait le deuxième plan de campagne, notre armée sur le Rhin devenait supérieure à celle de l'ennemi. Lorsque les Autrichiens se seraient avancés sur Gênes avec leurs principales forces, Napoléon aurait fait passer les Alpes à l'armée de réserve, se serait porté sur le Pô pour prendre l'ennemi à revers, lui enlever ses magasins et lui couper la retraite.

Les Autrichiens adoptèrent le deuxième plan. Mélas commença les hostilités, traversa la Bocchetta, se présenta en même temps sur Gênes et sur Savone. C'est dans ce moment que l'armée de réserve franchit le Saint-Bernard pour prendre à revers toute l'Italie.

L'Autriche ayant dirigé ses principaux efforts sur l'Italie, l'armée française sur le Rhin profita de sa supériorité et obtint les plus brillants succès en Souabe, en combattant contre celle du maréchal Kray, qui était inférieure en nombre et surtout en qualité à celle de Moreau.

TROISIÈME EXEMPLE.

DISCUSSION DES PLANS DE CAMPAGNE EN 1815.

Dans le courant de mai 1815, lorsque la France fut ralliée, mais qu'il n'était plus possible de conserver l'espoir de la paix, Napoléon médita sur le plan de campagne qu'il avait à suivre. Il s'en pré-

sentait plusieurs : le premier de rester sur la défensive, laissant les alliés prendre sur eux tout l'odieux de l'agression et s'engager dans nos places fortes, pénétrer sous Paris et Lyon, et là commencer sur ces deux bases une guerre vive et décisive.

Ce projet avait bien ses avantages : 1° les alliés, alors disséminés, ne pouvaient être prêts à entrer en campagne que le 15 juillet ; ils n'arriveraient devant Paris et Lyon que le 15 août : à cette époque, nous pouvions concentrer 240,000 hommes sous Paris ; le premier corps d'armée d'observation de Brune sur le Var, et le septième corps de Suchet à Chambéry, se réuniraient dans le même temps sous Lyon ; ils avaient au 15 juin 25,000 hommes sous les armes, ils en auraient au 15 août 60,000 ; 2° les fortifications de Paris et de Lyon seraient terminées et perfectionnées au 15 août ; 3° à cette même époque l'on aurait eu le temps de compléter l'organisation et l'armement des forces destinées à la défense de ces deux villes ; 4° les armées ennemies qui pénétreraient sur Paris par le nord et par l'est seraient obligées de laisser 150,000 hommes devant les quarante-deux places fortes de ces deux frontières ; en évaluant à 600,000 hommes la force de ces armées ennemies, elles seraient réduites à 450,000 hommes, à leur arrivée devant Paris. Les armées qui marcheraient sur Lyon seraient obligées d'observer les dix places du Jura et des Alpes : en supposant de 150,000 hommes les forces des alliés sur ce

point, il en arriverait à peine 100,000 devant Lyon; 5° 240,000 hommes dans les mains de Napoléon, manœuvrant sur les deux rives de la Seine et de la Marne sous la protection du vaste camp retranché de Paris, gardé par plus de 100,000 hommes de troupes non mobiles, sortiraient vainqueurs de 450,000 ennemis. 60,000 hommes commandés par le maréchal Suchet, manœuvrant sur les deux rives du Rhône et de la Saône, sous la protection de Lyon, gardé par 25,000 hommes, viendraient certainement à bout de l'armée ennemie.

Le second plan était de prévenir les alliés et de commencer les hostilités, avant qu'ils pussent être prêts, c'est-à-dire entrer en campagne le 15 juin, battre l'armée anglo-hollandaise et l'armée prusso-saxonne, qui étaient en Belgique, avant que les armées russe, autrichienne, bavaroise, fussent arrivées sur le Rhin.

Au 15 juin nous pouvions réunir une armée de 140,000 hommes en Flandre, en laissant un rideau sur toutes les frontières et de bonnes garnisons dans toutes les places fortes. Si l'on battait l'armée anglaise et prussienne, la Belgique se soulèverait et son armée recruterait la nôtre. La défaite de l'armée anglaise entraînerait la chute du ministère britannique, qui serait remplacé par l'opposition protectrice de la liberté et de l'indépendance des nations; cette seule circonstance terminerait la guerre.

S'il en était autrement, l'armée victorieuse en Belgique irait rallier le cinquième corps resté en Alsace sous les ordres de Rapp, et ces forces réunies se porteraient sur les Vosges, contre l'armée russe et autrichienne.

Les avantages de ce second projet étaient nombreux ; il était conforme au génie de la nation, à l'esprit et au principe de cette guerre ; il remédiait au terrible inconvénient attaché au premier projet d'abandonner la Flandre, la Picardie, l'Artois, l'Alsace, la Lorraine, la Champagne, la Bourgogne, la Franche-Comté, le Dauphiné, sans tirer un coup de fusil.

Mais pouvait-on, avec une armée de 140,000 hommes, battre les deux armées qui couvraient la Belgique, savoir l'armée anglo-hollandaise et l'armée prusso-saxonne, fortes ensemble de 220,000 hommes ?

Il est vrai que l'on ne devait pas évaluer la force de ces armées par les rapports des nombres de 220,000 à 140,000 hommes, parce que les armées alliées étaient composées de troupes plus ou moins bonnes, cantonnées sous le commandement de deux généraux en chef, et formées de nations divisées d'intérêts et de sentiments.

Au reste, le projet de séparer les deux armées anglaise et prussienne était le plus rationnel : c'était un moyen qui nous tenait lieu de 100,000 hommes qui nous manquaient. Pour attaquer ces deux armées, les Français pouvaient déborder leur droite, leur

gauche ou percer le centre; dans le premier cas, ils déboucheraient par Lille et rencontreraient l'armée anglo-hollandaise; dans le second cas, ils déboucheraient par Givet et Charlemont et rencontreraient l'armée prusso-saxonne; or, dans ces deux cas, elles resteraient réunies, puisqu'elles seraient pressées l'une sur l'autre, ou la droite sur la gauche ou la gauche sur la droite, et c'est ce qu'il fallait éviter.

La question du point d'attaque résolue, il fallait, pour compléter le plan général de la campagne, déterminer sur laquelle des deux armées ennemies il convenait d'appuyer la masse de nos forces pour l'écraser. L'armée prussienne qui formait la gauche était la plus avancée; son premier corps bordait la Sambre et avait adopté Fleurus pour point de concentration; elle se trouvait en quelque sorte sous notre canon: c'était elle qu'il convenait d'assaillir la première.

Indépendamment des raisons stratégiques, le caractère connu des deux généraux en chef anglais et prussien indiquaient ce parti : les habitudes de hussard du maréchal Blücher, son activité et son caractère hasardeux contrastaient avec la circonspection et les marches lentes du duc de Vellington. Si l'armée prusso-saxonne n'était pas la première attaquée, elle mettrait plus d'empressement et d'activité à courir au secours de l'armée anglo-hollandaise que celle-ci n'en mettrait à secourir le maréchal Blücher.

Toutes nos mesures devaient donc tendre à surprendre d'abord les cantonnements prussiens et à les isoler des cantonnements anglais.

Pour atteindre le premier but, qui était de surprendre, on eut soin, pendant que les divers corps partis de Laon, Metz, Lille, Valenciennes, se réunissaient sur la rive droite de la Sambre, entre Solre et Philippeville, de masquer ce mouvement par de forts détachements qui occupaient tous les débouchés et faisaient respecter la frontière par les partisans ennemis qui voudraient la violer. Les bivouacs étaient placés suivant les accidents du terrain, de manière que les feux ne pussent être aperçus; les généraux avaient ordre d'empêcher que personne ne s'écartât du camp.

A l'aide de ces précautions les mouvements de concentration de l'armée française, forte de 122,000 hommes et 350 bouches à feu, furent si bien dérobés à l'ennemi que, dans la nuit du 14 au 15 juin, des affidés de retour à notre quartier général, placé à Beaumont, annoncèrent que tout était tranquille à Namur, Bruxelles et Charleroi, où était le quartier général de Blücher. Cette même armée, ayant franchi la Sambre sur les trois ponts de Marchiennes de Charleroy et du Châtelet, bivouaqua la nuit du 15 au 16 dans un carré de 16 lieues de côté.

L'insurrection de la Vendée, survenue au milieu des méditations de l'Empereur sur le meilleur plan de campagne à suivre, avait affaibli de 20,000 hom-

mes l'armée de Flandre et diminué ainsi les chances de succès en faveur du second plan. Mais la guerre de la Vendée pouvait s'étendre; les succès des alliés prenant l'initiative, leur marche sur Paris et sur Lyon, lui seraient favorables; la Belgique, les quatre départements du Rhin, tendaient les bras, appelant à grands cris les Français.

Napoléon s'était donc décidé à attaquer le 15 juin les armées anglaise et prussienne. S'il échouait dans son plan de les séparer et de les battre isolément, il reploierait son armée sous Paris et sous Lyon, et rentrerait sans doute en partie dans l'exécution du premier plan. Il ne fallut rien moins que toutes les fatalités qui survinrent coup sur coup dans le cours de cette campagne pour déranger des calculs aussi exacts.

CHAPITRE III.

Développement du second principe fondamental de la guerre méthodique.

Tout plan de campagne est défectueux, quand il repose sur des opérations combinées à de grandes distances, car il est alors difficile et souvent impossible d'avoir à propos ses forces réunies et sous la main, surtout si les communications latérales sont ou deviennent impraticables. Les colonnes détachées n'ont ordinairement des ordres que pour le premier jour; leurs opérations pour le second jour dépendent de ce qui est arrivé à la première colonne : ou elles perdent du temps pour attendre des ordres, ou elles agissent au hasard (1). Il est donc de principe

---

(1) Les avantages que de semblables manœuvres sont dans

qu'une armée doit tenir toujours toutes ses colonnes réunies, de manière que l'ennemi ne puisse pas s'introduire entre elles, et lorsque, par des raisons quelconques, on s'écarte de cette règle, il faut que les corps détachés soient indépendants dans leurs opérations et se dirigent sur un point fixe vers lequel ils marchent sans hésiter, et sans de nouveaux ordres, afin qu'ils soient moins exposés à être attaqués isolément.

Les colonnes d'une armée peuvent néanmoins s'avancer de concert, suivant plusieurs directions, même éloignées entre elles d'abord, pourvu que leur jonction ait lieu avant le moment où l'on doit entrer en action. Il faut aussi, dans ce cas, que les communications entre les divers corps deviennent plus courtes et plus faciles, à mesure qu'ils se rapprochent de l'ennemi : encore une semblable marche n'est-elle permise qu'autant qu'elle doit épargner une perte de temps précieux et que le parcours de toutes les divisions d'une nombreuse armée suivant une même route occasionnerait un grand embarras sous le rapport des vivres et du matériel.

Lorsqu'on opère ainsi par des directions éloignées,

---

le cas de procurer, dépendent d'un hasard heureux, et sont toujours moindres que si l'on opérait avec une force imposante contre un point décisif. (*Principes de stratégie du prince Charles.*)

il est important que chaque colonne, précédée de son avant-garde, se fasse bien éclairer et ne s'engage pas, si l'ennemi, par un mouvement imprévu, se porte à sa rencontre avec des forces supérieures; et, à cet effet, son général doit tenir ses parcs et ses bagages assez en arrière pour pouvoir au besoin rétrograder d'une marche sans inconvénient.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'un corps de 30,000 hommes peut toujours rester réuni et ne suivre qu'une route.

C'était la force d'une armée consulaire qui campait toutes les nuits dans un carré de 350 toises de côté. On a vu d'ailleurs des armées de 120,000 hommes marcher sur une seule colonne et prendre leur ordre de bataille en six heures de temps (1).

C'est principalement la violation des préceptes relatifs à la marche des différents corps d'armée qui fit échouer les entreprises de Vürmser en 1796 et d'Alvinzi en 1796-97, ayant pour but la délivrance de Mantoue. Les Autrichiens, dans ces diverses campagnes, perdirent par leur faute tous les avantages de leur supériorité numérique.

EXAMEN CRITIQUE DES OPÉRATIONS DE VURMSER EN 1796.

Napoléon, suivant son plan de campagne discuté

(1) Napoléon avait en vue ses deux grandes batailles de la Moscowa et de Waterloo, lorsqu'il écrivait cette phrase.

au printemps de 1796, s'était rendu maître du Piémont et du Milanais, et, après avoir rejeté Beaulieu au delà de l'Adda et du Mincio, il venait enfin d'atteindre la ligne de l'Adige.

Les débris de l'armée autrichienne se retiraient sur Caliano par Dolce; on ne pouvait plus sagement continuer de les poursuivre sans avoir pris Mantoue qui ne renfermait pas moins de 12,000 hommes de garnison. Beaulieu pouvait encore réunir avec les Tyroliens 30,000 combattants dans la vallée de l'Adige, et un pareil nombre venant du Rhin était en marche sur Inspruck pour les rejoindre. Naples, incertaine, pouvait nous attaquer; la division anglaise de Corse menaçait de débarquer en Toscane; le roi de Sardaigne était mécontent de la paix précipitée qu'il avait signée.

Venise enfin, agitant la question de paix, pouvait se déclarer contre nous. Toute l'attention du général français dut donc se diriger sur Mantoue, dont la chute rendrait son armée mobile, et permettrait d'assaillir l'Autriche en contenant l'Italie.

L'artillerie de siége étant alors employée contre la citadelle de Milan, il fallait se contenter d'abord d'investir Mantoue et de se rendre maître du cours de l'Adige, dont Vérone est la clef; on somma cette ville, qui ouvrit ses portes le 21 juin. Une division fut placée en observation à Legnago, sur le bas Adige.

La citadelle de Milan s'étant rendue le 29 juin, la

tranchée devant Mantoue fut ouverte le 18 juillet. La division Serrurier, forte de 10,000 hommes, fut destinée aux travaux de siége; Augereau, avec 8,000 hommes, formait la droite de la ligne à Legnago: Masséna, avec 10,000 hommes, occupait au centre Rivoli et Vérone; Sauret, à Salo, sur la gauche, couvrait avec 4,000 hommes le débouché de la Chièse, où passe la route de Trente à Brescia; 6,000 hommes étaient postés en réserve à Dezenzano. C'est dans cette attitude que l'armée française, concentrée sur les bords de l'Adige, attendait la chute de Mantoue pour continuer sa marche victorieuse.

Cependant l'Autriche venait de rassembler dans le Tyrol italien une armée de 80,000 hommes, dont le commandement fut confié à Vürmser. Ce général, se prévalant de sa supériorité numérique, commit tout d'abord la même faute que Beaulieu en partageant ses forces en trois corps: celui de gauche devait se porter sur Vérone, celui du centre, sous ses ordres immédiats, devait s'avancer sur Rivoli par la rive gauche de l'Adige, tandis que la droite, conduite par Quasdanovich, devait marcher par la Rocca d'Anfo, à la gauche du lac de Garda, contre Salo et Brescia. Vürmser comptait, par ces mouvements combinés, tourner l'armée française par sa gauche et lui couper sa ligne de retraite sur Milan.

Le 29 juillet, au matin, on apprit au quartier-général français placé à Castelnovo que la brigade Joubert, postée à la Corona en avant de Rivoli, était

attaquée par un corps d'armée, que des troupes légères débouchaient sur les hauteurs de Vérone et que des colonnes nombreuses descendaient par la Rocca d'Anfo. Dans le courant de la nuit, les nouvelles se succédèrent à toutes les heures : on sut que Joubert avait été forcé de se replier sur le plateau de Rivoli, que des lignes multipliées de bivouacs autrichiens couvraient le pays entre le lac de Garda et l'Adige, que d'autres colonnes ennemies paraissaient se diriger sur Brescia et Salo. Le 30, à la pointe du jour, on fut instruit que l'ennemi avait déjà pénétré à Brescia, que des coureurs se montraient même sur les routes de Milan et de Mantoue. Le plan de Vürmser se trouva alors dévoilé : il avait pris et comptait garder l'initiative, il supposait l'armée française fixée autour de Mantoue, et qu'en cernant ce point fixe, il cernerait l'armée elle-même ou au moins la tournerait par Brescia, et lui couperait la retraite sur Milan. Il était évident aussi que son armée était partagée en trois corps, l'un qui débouchait par la vallée de la Chièse, les deux autres qui descendaient l'Adige.

Pour déjouer les projets de l'ennemi, il fallait rendre l'armée mobile en levant le siége de Mantoue et porter rapidement ses divisions réunies successivement sur chacun des corps autrichiens : celui de droite étant le plus avancé, c'était contre celui-ci qu'il fallait tout d'abord diriger ses efforts, et c'est ce que fit Napoléon avec toute la vivacité imaginable.

Quasdanovich fut chassé de Salo et de Brescia, et tandis qu'une de nos colonnes le poursuivait vers la Rocca d'Anfo, le gros de nos forces retournait, par une contre-marche rapide sur le Mincio, contre le corps d'armée de Vürmser, qui débouchait déjà en plusieurs colonnes, de Borghetto et Peschiera, vers Lonato et Castiglione.

Celles de Lonato, s'offrant les premières à nos coups, furent bientôt culbutées : nos succès, sur ce point, furent facilités par l'extension que Vürmser avait donnée à sa ligne vers la droite, dans l'espoir d'ouvrir ses communications avec Salo où il supposait Quasdanovich ; aussi cette ligne fut-elle enfoncée par le centre, coupée, et ses débris rejetés partie r le Mincio, partie sur Salo même que nous occupions en force.

Débarrassé ainsi des premiers corps autrichiens qui avaient franchi le Mincio, Napoléon reporta immédiatement tous ses efforts contre ceux qui, ayant été dirigés d'abord sur Mantoue, n'avaient pu se trouver à la bataille de Lonato, et, le 5 août, Castiglione, d'où Augereau venait de déloger une division ennemie, voyait fuir en désordre vers l'Adige les derniers débris de l'armée de Vürmser.

Le général autrichien et son lieutenant ne devaient pas, dès le début de la campagne, se séparer et marcher depuis Roveredo suivant deux lignes divergentes, de sorte que chaque jour ils s'éloignaient davantage l'un de l'autre. Ainsi à la troisième jour-

née de marche, Quasdanovich était à Brescia, Vürmser à Rivoli; c'est-à-dire qu'ils étaient alors séparés par deux rivières, un lac et des montagnes, et cela au moment même où ils entraient en opération et allaient rencontrer l'ennemi. Il fallait que Vürmser s'avançât avec toutes ses forces réunies entre le lac de Garda et l'Adige, ou bien par la vallée de la Chièse, se dirigeant sur Brescia; il eût eu aussi 80,000 hommes à opposer à une armée inférieure de moitié. Il aurait encore peut-être évité une partie de ses défaites, si même, après avoir commis la faute de diviser ses forces, il eût au moins ordonné à ses corps isolés de marcher à tire d'aile, et sans s'attendre, sur Mantoue assignée comme objectif.

En agissant ainsi, quelques divisions eussent pu être battues avant d'arriver sous cette place, mais une partie de l'armée de secours eût au moins atteint ce but.

Après la bataille de Castiglione, Vürmser, rejeté successivement au delà du Mincio et de l'Adige, s'était retiré sur Trente. L'armée française avait repris ses positions sur l'Adige, et, en attendant un nouvel équipage de siége, avait formé le blocus de Mantoue; elle s'étendait de Vérone vers Pola, occupant Lodorne sur sa gauche en avant de la Rocca d'Anfo. Le général autrichien, ayant reçu 20,000 hommes de renfort, entreprit de se porter sur Trente au secours de Mantoue, en descendant la Brenta par Primolano et Bassano; il laissait un de ses lieute-

nants, Davidovich, à la garde du Tyrol avec 25,000 hommes répartis entre Mori, Saint-Marc et Roveredo, et s'avançait de sa personne vers le bas Adige, à la tête de trois divisions et de ses réserves de cavalerie, formant un effectif de 30,000 hommes.

Napoléon, instruit des dispositions et du mouvement de Vürmser, conçut le plan de le surprendre en flagrant délit et de le battre encore une fois en détail. En conséquence, la division Vaubois qui était à Lodrone reçut le 1er septembre l'ordre de se porter sur Trente, en remontant la Chièse; en même temps, la division Masséna, sa réserve de cavalerie et le quartier-général passèrent l'Adige au pont de Pola, se dirigeant sur Saint-Marc et Roveredo, par la chaussée de la rive gauche. La division Augereau, partie de Vérone (où Kilmaine restait en observation avec 3,000 hommes de toutes armes), marchait en seconde ligne sur cette même chaussée, occupant par son infanterie légère la crête supérieure des montagnes qui dominent la rive gauche de l'Adige depuis Rivoli.

La colonne de Vaubois et celle de Masséna s'avançaient ainsi, suivant des lignes éloignées d'abord entre elles, mais convergentes vers Trente; leurs communications établies au début par Riva, en tête du lac de Garda, devaient naturellement devenir plus courtes et plus faciles à mesure qu'elles approchaient de l'ennemi. En effet, au quatrième jour de marche, les deux corps français, l'un remontant la Chièse,

l'autre l'Adige, avaient atteint, le premier Mori, le second Saint-Marc, se donnant en quelque sorte la main, à l'aide d'un pont établi sur l'Adige, à Serravalle près de Saint-Marc; pendant ce trajet, la division Vaubois, quoique éloignée de la colonne principale, lui donnait et recevait trois fois par jour des nouvelles.

Cette marche était d'ailleurs commandée par les circonstances locales, car, si Vaubois ne fût pas parti de Lodrone, il eût dû revenir sur Pola pour y passer l'Adige, ce qui eût occasionné un retard de cinq jours. Les divisions Masséna et Augereau étaient déjà en colonne sur une seule route, dans des gorges étroites, et la division Vaubois n'eût été qu'un surcroît d'embarras.

Il est de plus à remarquer que les divisions de l'armée française tendant à gagner par des routes convergentes un objectif unique, quittaient la plaine pour entrer dans les gorges où le nombre était moins important, et s'aidaient dans la marche, puisqu'elles arrivaient sur un théâtre étroit. Aussi nous n'eûmes pas de peine à battre les troupes laissées à la garde du Tyrol, et à les rejeter sur Neumarck, au delà du Lavis.

Vürmser conjecturait que Napoléon voulait gagner Inspruck pour faire sa jonction avec l'armée du Rhin, qui venait de pénétrer en Bavière, et il s'avançait en conséquence avec la plus grande sécurité par les gorges de la Brenta, poussant en avant

une de ses divisions vers Mantoue. Cependant Napoléon s'était contenté de faire observer les restes du corps de Davidovich par la division Vaubois, et s'était rabattu avec les divisions Augereau et Masséna, ainsi que sa réserve, sur la piste de Vürmser qui, pris effectivement en flagrant délit par son adversaire, n'opposa qu'une faible résistance en avant de Bassano, et se retira avec son armée en désordre sur Vicence.

Le général autrichien se trouvait alors par le fait coupé de ses communications avec les états héréditaires, et sa perte était imminente, si un faux mouvement de la division Masséna et la conservation des ponts de la Molinella, malgré les ordres de Napoléon, n'avaient pas permis à l'ennemi de se réfugier dans Mantoue.

FAUTES D'ALVINZI OPÉRANT POUR DÉLIVRER MANTOUE.

Les fautes de Vürmser ne profitèrent pas à son successeur Alvinzi qui fut chargé de la même mission. Il résolut de combiner son mouvement offensif pour délivrer Mantoue avec celui de ce même Davidovich qui avait repris position derrière le Lavis, à la tête d'un corps de 18,000 hommes. Ce dernier devait suivre l'Adige, chassant devant lui la division Vaubois, postée à Trente, tandis qu'Alvinzi, franchissant la Piave, suivrait la Brenta avec son armée, forte de 40,000 hommes, partagée en trois

colonnes; la jonction de toutes ces forces devait s'effectuer sous Vérone.

Napoléon, informé de cette marche suivant des directions si éloignées, réunit ses forces à Vicence, dans l'intention de les opposer d'abord à Alvinzi; il comptait battre ce dernier, remonter la Brenta et couper Davidovich. L'exécution de ce projet était déjà commencée avec succès, lorsque tout à coup on reçut au quartier-général la nouvelle que Vaubois, repoussé d'abord de Trente sur Caliano, avait été forcé de se retirer vers les positions de Monte-Baldo, et que Vérone pouvait être alors sérieusement menacée d'un instant à l'autre; Napoléon dut donc renoncer à son premier projet et songer à secourir d'abord son lieutenant, et à couvrir sa base d'opérations. Des renforts furent envoyés immédiatement à Vaubois qui s'était arrêté aux positions de la Corona et de Rivoli, et le reste de nos divisions vint camper en avant de Vérone, après une tentative infructueuse pour déloger Alvinzi des hauteurs de Caldiero, qu'il avait occupées avec des forces très-supérieures aux nôtres. D'ailleurs la saison était extrêmement mauvaise, tous les mouvements se faisaient dans la boue: les opérations furent suspendues pendant trois jours.

Enfin, le 14 novembre, à la nuit tombante, le camp de Vérone prit les armes, trois colonnes se mirent en marche dans le plus grand silence, traversèrent la ville, passèrent l'Adige sur les trois

ponts et se formèrent sur la rive droite. La direction de la marche était celle de la retraite ; cependant, l'armée, au lieu de suivre la route de Peschiera, prend tout à coup à gauche, longe l'Adige et arrive avant le jour à Ronco ; Andréossy achevait d'y jeter un pont de bateaux. Aux premiers rayons du soleil, les Français se voient avec étonnement par un simple à-gauche sur l'autre rive. Alors officiers et soldats commencent à deviner l'intention de leur général : ils vont tourner la position de Caldiero qu'il n'a pu enlever de front avec 13,000 hommes ; ne pouvant lutter en plaine contre 40,000 hommes, il porte son champ de bataille sur des chaussées entourées de vastes marais, où le nombre ne pourra rien, mais où le courage des têtes de colonne décidera de tout.

Trois digues ou chaussées partaient en effet du pont de Ronco et traversaient le terrain marécageux compris entre l'Adige et l'Alpon, celle de gauche se dirigeant sur Vérone, par Porcil, celle du centre conduisant à Villanova par Arcole, et celle de droite à Albaredo en descendant l'Adige. C'est sur ces digues que s'engagèrent les trois colonnes françaises, pendant que Kilmaine était dans Vérone avec 1,500 hommes, les portes fermées, les communications sévèrement interdites, de manière à laisser ignorer ce mouvement à l'ennemi. Aussi Alvinzi, dont les reconnaissances lui avaient rapporté que tout était tranquille du côté de Vérone, fut surpris, le 15 au

matin, de voir les Français s'avancer sur l'extrémité de sa ligne et menacer ses communications avec Villanova qui était sa seule issue. Il crut d'abord que ce n'étaient que des troupes légères, chargées de masquer une attaque réelle dirigée par la chaussée de Vérone à Caldiero; car il lui paraissait insensé d'imaginer qu'on pût jeter ainsi toute une armée dans des marais impraticables. Cependant il ne tarda pas à juger qu'il était nécessaire de repousser un ennemi qui le menaçait sérieusement, et il dirigea en conséquence une division sur la ligne d'Arcole et une autre sur la digue de gauche. Masséna, qui cheminait sur cette dernière, ayant laissé engager l'ennemi, courut à lui au pas de charge, l'enfonça, lui causa beaucoup de pertes et fit un grand nombre de prisonniers : la même chose arriva sur la digue du centre.

A la suite de ces premiers succès, il était très-important pour les Français de s'emparer d'Arcole, pour se donner un point d'appui et gagner Villanova, c'est-à-dire couper la seule retraite possible à l'ennemi qui se trouvait renfermé entre l'Adige, à gauche, et des montagnes impraticables, à droite; mais une résistance opiniâtre de la part des Autrichiens ne permit pas de franchir le pont d'Arcole, où Napoléon courut les plus grands dangers, en dirigeant en personne une des attaques, qui échoua contre un feu de flanc terrible et des forces supérieures toujours croissantes. Cependant, vers le soir,

l'ennemi abandonna cette position à l'approche de la brigade du général Guyeux, qui avait passé l'Adige à Albaredo, au-dessous de Ronco, et prenait ainsi Arcole à revers, en remontant la rive gauche de l'Alpon.

Il était malheureusement trop tard pour profiter de ce succès: on ne pouvait se hasarder à passer la nuit dans les marais en présence de toute l'armée ennemie. En outre le général en chef, dans l'incertitude de ce qui se serait passé sur sa gauche pendant la première journée d'Arcole, devait supposer que tout aurait été mal du côté de Vaubois, et que ce dernier avait été obligé de se replier au-delà de Rivoli, peut-être même jusqu'à Castelnovo. Il fallait donc être prêt à repasser le pont de l'Adige, disparaître devant Alvinzi sans lui donner l'éveil, s'il était possible, et arriver à temps pour secourir notre faible division opposée à Davidovich. En conséquence, l'ordre fut donné d'évacuer Arcole et de replier l'armée sur la rive droite de l'Adige, laissant sur la rive gauche une brigade et quelques pièces de canon, tant pour garder le pont que pour masquer et protéger la retraite; afin de mieux donner le change à l'ennemi, des piquets de grand'garde durent entretenir jusqu'au jour le feu des bivouacs allumés à Arcole. A 4 heures du matin, l'armée française allait se mettre en marche pour se porter au secours de Vaubois, lorsqu'un de ses officiers apprit que le général tenait encore à 6 heu-

res du soir à Bussolingo, et que Davidovich n'avait pas bougé; elle resta donc à Ronco.

Cependant, vers les 3 heures du matin, Alvinzi, instruit de la marche rétrograde des Français, fit réoccuper les deux villages qu'il avait cru devoir abandonner la veille au soir et dirigea au jour deux colonnes sur les digues de Porcil et d'Arcole. La fusillade s'engagea à 200 toises du pont de Ronco, les Français le franchirent au pas de course, tombèrent sur l'ennemi, le rompirent et le poursuivirent jusqu'aux débouchés des marais, qu'il remplit de ses morts; sur le soir, le général en chef, par les mêmes motifs que le jour précédent, répéta son mouvement de concentration sur la rive droite de l'Adige, et fit remplacer le bac d'Albaredo par un pont de chevalets pour gagner la gauche de l'ennemi.

Le lendemain 17 novembre, à 5 heures du matin, Alvinzi, croyant que l'armée française était décidément en marche sur Mantoue, s'avança de nouveau sur les digues qui conduisent à Ronco; mais on venait d'apprendre au quartier-général que Davidovich n'avait pas encore fait de mouvement et que Vaubois était toujours dans la même position. Napoléon repassa l'Adige pour la troisième fois, les têtes de colonne des deux armées se rencontrèrent à moitié des digues, le combat fut opiniâtre et un moment indécis; les balles arrivaient sur le pont; le général en chef avait placé près de la tête, dans un petit bois de saules longeant la digue, la 32e demi-brigade en em-

buscade ventre à terre; cette troupe se relevant à propos, fit une décharge aussi meurtrière qu'inattendue, marcha à la baïonnette et culbuta dans les marais une colonne serrée de 3,000 Croates.

Masséna sur la gauche éprouvait des vicissitudes, mais il s'avança à la tête de ses soldats, son chapeau au bout de son épée en signe de drapeau, fit un horrible carnage de la division qui lui était opposée, et revenant bientôt de Porcil au pas de charge, il acheva la déroute de l'ennemi sur la chaussée du centre. Alvinzi, vaincu sur tous les points, ne put reformer sa ligne de bataille qu'en arrière d'Arcole.

C'est par ces combats successifs, livrés sur un théâtre étroit, que Napoléon parvint à affaiblir de plus de 20,000 hommes, l'armée autrichienne, et à établir à peu près l'équilibre numérique entre ses forces et celles de son adversaire.

Les circonstances de ces trois journées avaient d'ailleurs tellement changé le moral des deux armées, que la victoire nous paraissait désormais assurée.

Le troisième combat sur les digues avait eu lieu le matin ; il pouvait arriver que le même jour Vaubois fût attaqué et battu par Davidovich; dans ce cas Napoléon serait obligé de se porter la nuit prochaine à son secours, et pendant ce temps Alvinzi pourrait marcher sur Vérone, faire la jonction avec son lieutenant et recueillir l'honneur et le fruit de la victoire.

Tant d'avantages remportés dans trois journées seraient perdus pour les Français, au lieu que s'ils repoussaient l'ennemi immédiatement jusqu'à Villa-Nova, ils auraient ensuite le loisir de marcher par Vérone au soutien de Vaubois et de battre Davidovich.

D'après ce calcul, notre armée, à 2 heures après midi, se déploya en bataille, sa gauche à Arcole, sa droite vers le pont de chevalets établis la veille, elle avait en face l'ennemi dont la droite appuyait à l'Alpon, et la gauche à des marais ; 700 hommes, 4 pièces de canon et 200 chevaux étaient, sur l'ordre de Napoléon, partis de Porto-Legnago situé à trois lieues du champ de bataille, pour tourner l'obstacle auquel les Autrichiens appuyaient leur aile gauche.

Vers 3 heures, au moment où ce détachement se portait en avant, que la canonnade était engagée sur toute la ligne, le lieutenant Hercule, du corps des guide, eut ordre de se diriger avec 25 chevaux et 4 trompettes au travers des roseaux entre l'Adige et les marais sur l'extrême gauche de l'ennemi et de faire sonner la charge, lorsque la garnison de Legnago commencerait à canonner par derrière. Cette ruse, combinée d'ailleurs avec l'attaque réelle dirigée de front par Augereau, qui avait le mot, contribua beaucoup au succès de la journée ; les Autrichiens, se croyant pris en flanc par une nombreuse cavalerie au moment où nous les chargions en face, et avec vigueur, ployèrent sur toute la ligne et com-

mencèrent leur retraite que précipita l'apparition du détachement sorti de Legnago.

Les Français poursuivirent l'ennemi jusqu'à Villa-Nova, de là rentrèrent dans Vérone et s'avancèrent contre Davidovich qui venait de faire rétrograder Vaubois sur Castelnovo. Le lieutenant d'Alvinzi isolé et attaqué ainsi par toutes nos divisions réunies fut à son tour forcé à la retraite; il se replia sur Trente tandis qu'Alvinzi se retirait derrière la Brenta, et nous reprîmes nos positions le long de l'Adige entre le Monte-Baldo et Porto-Legnago.

Cependant la cour de Vienne n'était pas rebutée par tous ces échecs que venaient d'éprouver ses meilleurs généraux, et bientôt elle conçut un nouveau plan de campagne, aussi vicieux, du reste, que es précédents, ayant toujours pour objet la délivrance de Mantoue. Elle ordonna de faire deux grandes attaques, la principale par Monte-Baldo, la seconde sur le bas Adige, par les plaines du Padouan; les deux corps d'armée devaient avoir chacun sa ligne d'opérations et se réunir devant Mantoue.

En exécution de ce plan, Alvinzi partit de Roveredo à la tête de 45,000 hommes et descendit l'Adige. Provera avec 25,000 hommes s'avança vers Padoue par Bassano pour de là déboucher sur Porto-Legnago.

A la première nouvelle de ce mouvement offensif, Napoléon avait donné l'ordre à ses divisions de se masser sous les murs de Vérone et de Legnago, ayant

soin toutefois de conserver une bonne position sur le plateau de Rivoli.

De simples affaires d'avant-garde ne permirent pas d'abord de juger de quel côté les Autrichiens dirigeaient leur principale attaque, et nos troupes se tinrent prêtes à faire une marche de nuit.

Enfin des rapports précis de Monte-Baldo et du bas Adige arrivèrent et ne laissèrent plus de doute sur les véritables projets de l'ennemi. La division Augereau parut suffisante pour disputer et défendre le passage du bas Adige à Provera; mais le danger était imminent du côté de Rivoli, il n'y avait pas un instant à perdre, puisque les colonnes ennemies allaient faire leur jonction avec leur matériel en s'emparant du plateau de ce nom, où se réunissent les sentiers qui sillonnent le Monte-Baldo, et si l'on pouvait les attaquer en force avant qu'elles se fussent saisies de ce point important, elles seraient obligées de combattre sans canons et presque sans cavalerie. Car celle-ci en grande partie, longeait ainsi que l'artillerie, la rive gauche de l'Adige, cherchant à gagner le pont de Dolce. Toutes nos troupes se mirent donc immédiatement en marche pour être à la pointe du jour à Rivoli.

BATAILLE DE RIVOLI.

Napoléon arriva sur ce point à 2 heures du matin; le temps, très-mauvais la veille, s'était éclairci, le

clair de lune était superbe. Le général en chef monta sur les différentes hauteurs qui forment l'amphithéâtre de Rivoli, et observa les lignes des feux ennemis, elles remplissaient le pays, entre l'Adige et le lac de Garda, l'atmosphère en était embrasée. Il distingua fort bien cinq camps, chacun composé d'une colonne; les feux de bivouac annonçaient de 40 à 45,000 hommes. Les Français ne pouvaient opérer sur ce champ de bataille qu'avec 22,000 hommes. C'était une très-grande disproportion, mais ils avaient sur l'ennemi l'avantage de 60 pièces de canon et de plusieurs régiments de cavalerie. En effet, les Autrichiens devaient recevoir leur artillerie et cavalerie partie par la rive gauche de l'Adige, partie par la rive droite à la hauteur d'Incanale et de Dolce où existait un pont. La colonne de la rive gauche sous les ordres de Vuskassowich, était en partie arrêtée au-dessous de Dolce, devant le fort de la Chiusa (1), occupé par une petite garnison française. La colonne sur la rive droite bivouaquait entre le fleuve et les

(1) La grande communication de Trente sur Vérone et Mantoue, en longeant la rive gauche de l'Adige, traverse plusieurs défilés, dont les plus connus sont ceux de Calliano et de la Chiusa. Ce dernier ferme l'issue de l'Italie, en sorte que l'armée qui a voulu descendre l'Adige par la rive gauche est obligée, pour continuer sa route sur Vérone, de monter sur le plateau de Rivoli par la rive droite de la rivière et par Incanale.

hauteurs presque à pic de Monte-Magnone, qui est un contre-fort du Monte-Baldo; elle était ainsi obligée de suivre jusqu'au pied du plateau de Rivoli une chaussée resserrée entre ces deux obstacles et dominée par les hauteurs que nous occupions au point même où l'espace commence à permettre le déploiement des différentes armes. Cette dernière colonne commandée par Quasdanowich, et qui était composée surtout de cavalerie paraissait formée en échelons près d'Incanale. Le reste des forces autrichiennes était distribué de la manière suivante: Le corps de Lusignan le plus éloigné était à Lumini, et semblait destiné à faire un long circuit pour cerner le plateau de Rivoli par derrière; le corps de Liptay était à la gauche du plateau; celui de Koblos rasait le pied du Monte-Baldo à la hauteur de San-Martino se liant à celui de Liptay chargé d'attaquer de son côté nos positions retranchées de Trombolaro etZoane, en avant et à gauche de Rivoli; celui d'Ocskay était sur la crête du Monte-Magnone, se prolongeant jusqu'à la Chapelle-Saint-Marc. D'après cet aperçu, le général français établit son plan de défense. Il ordonna à Joubert qui n'occupait plus le plateau de Rivoli que par une arrière garde, de se porter en avant, de chasser l'ennemi des hauteurs de Trombolaro, de se rémparer de la Chapelle-Saint-Marc sans attendre le jour et de pousser la colonne qu'il avait devant lui, aussi loin que possible. Ces ordres furent exécutés avec succès. La colonne de Koblos pressa alors un

peu sa marche, et vers 9 heures elle arriva sur les hauteurs où s'étend le plateau de Rivoli, mais sans canons. Les trois demi-brigades qui étaient en bataille sur cette position avaient avec elles leur artillerie, la 14e qui occupait la droite repoussa les attaques de l'ennemi, mais à la gauche vers Trombolaro, la 29e légère et la 85e furent débordées et rompues. Le général en chef courut à la division Masséna qui, ayant marché toute la nuit, prenait un peu de repos au village de Rivoli, la mena à l'ennemi qui, en moins d'une demi-heure, fut battu et mis en déroute. La colonne de Liptay accourut vainement au secours de Koblos; il était dix heures et demie : Quasdanowich, en ce moment, qui était au fond de la vallée d'Osteria (1), s'apercevant que Joubert n'avait laissé personne à la Chapelle-Saint-Marc, lorsqu'il s'était porté en avant à la suite d'Ocskay, crut le moment propice pour s'engager : il détacha quelques bataillons qu'il avait avec lui pour gravir sur la Chapelle et favoriser le passage et le déploiement de sa cavalerie et de son artillerie. Du succès de cette

---

(1) Le chemin qui conduit du Tyrol en Italie, en longeant la rive droite de l'Adige, est tracé dans une vallée étroite comprise entre la rivière et le Monte-Magnone ; il aboutit au village d'Osteria della Dugana, où, arrêté par des escarpements difficiles, il monte à droite sur le plateau de Rivoli par un défilé.

entreprise dépendait le gain de la bataille, mais c'était tenter une véritable escalade. Joubert fit rétrograder trois bataillons au pas de course, qui arrivèrent à la Chapelle avant ceux de l'ennemi et les rejetèrent dans la vallée. Les batteries françaises, placées sur le plateau de Rivoli, mitraillèrent tout ce qui se présenta des colonnes de Quasdanowich et Wuskassowich pour déboucher. Le mouvement de Joubert fut appuyé par quelques charges vigoureuses faites par Leclerc et Lasalle, qui achevèrent sur ce point la défaite des Autrichiens. Pendant ce temps, la colonne de Lusignan se déployait derrière le plateau de Rivoli, à cheval sur la route de Vérone, appuyant sa droite à l'Adige; elle croyait déjà avoir tourné l'armée française, mais il était trop tard; privée elle-même d'artillerie, elle fut d'abord canonnée par nos batteries de 12 et bientôt après cernée par les bataillons laissés à la garde du plateau et par ceux de la réserve qu'amenait le général Rey. Avant la fin de la journée, Napoléon ayant appris que Provera avait dérobé à Augereau le passage de l'Adige, le 15, à Anghiari, et gagné une marche sur lui, laissa à ses généraux le soin de compléter la victoire de Rivoli, en poursuivant les débris du corps d'Alvinzi, qui se retiraient vers le Tyrol et la Piave, et se porta immédiatement avec quatre régiments sur Mantoue. Il arriva le soir à Roverbella, au moment où Provera, à la tête de 10,000 hommes, se présentait devant Saint-Georges, défendu par Miollis.

Vürmser, sorti de Mantoue avec une partie de la garnison, s'avança au devant de ce secours jusqu'à la Favorite. A la pointe du jour, le général en chef attaqua Provera, entre Saint-Georges et la Favorite, avec les quatre régiments qu'il avait amenés, tandis que Serrurier, à la tête des troupes de blocus, combattait Vürmser.

Après une lutte opiniâtre, Vürmser fut refoulé dans la place, et le corps de Provera culbuté à coups de baïonnette, se rendit à discrétion. A la suite de ces succès, le blocus de Mantoue fut resserré et le feld maréchal autrichien, réduit aux abois et sans espoir de délivrance, rendit cette place importante le 2 février.

C'est ainsi que les généraux autrichiens expièrent la faute qu'ils commirent, à diverses reprises, d'opérer suivant des directions éloignées et avec des corps indépendants les uns des autres sans communications entre eux et hors d'état de se soutenir mutuellement. Les divisions françaises, au contraire, toujours rapprochées et en communication directe et facile, étaient en mesure de se concentrer rapidement vers les points menacés ou sur un même champ de bataille; et c'est en observant ce grand *principe de la concentration*, qu'elles purent conserver la ligne importante de l'Adige jusqu'à la chute de Mantoue, malgré leur infériorité numérique, et attaquer ensuite au cœur les états héréditaires d'Autriche.

OBSERVATIONS SUR LA CAMPAGNE DE 1794, ET SUR CELLE DE CHAMPIONNET EN 1798.

Un plan de campagne, quoique dirigé contrairement au grand principe qui vient d'être développé, peut néanmoins réussir à la faveur d'une très-grande supériorité numérique ou par l'incapacité de l'adversaire ; mais son succès n'est jamais aussi complet que lorsqu'on se conforme aux règles de l'art.

En 1794, lorsque les alliés étaient maîtres de nos places fortes du nord, Condé, Valenciennes, Lequesnoy, Landrecies, etc., les Français divisèrent leurs forces en armées du nord et en armée de Sambre-et-Meuse, et dirigèrent l'une, celle de Pichegru, sur la droite de l'ennemi par Menin, le long de la mer ; et l'autre, celle de Jourdan, sur la gauche par la Sambre. L'ennemi fut rejeté au delà du Rhin ; mais ce succès eut pour cause la grande supériorité des troupes que la République avait sur cette frontière ; de sorte que, quoique divisées, les armées républicaines étaient chacune aussi fortes que l'armée de la coalition; à la bataille de Fleurus les deux partis étaient d'égale force. Mais si au lieu d'avoir deux armées, l'une sur la droite, l'autre sur la gauche, toutes nos forces se fussent trouvées réunies aux champs de Fleurus, en laissant seulement un corps d'observation sur Dunkerque, l'armée de Jourdan, double alors de celle de Clairfaith, aurait débordé comme un tor-

rent sur la gauche de l'ennemi, et lui eût coupé la retraite du Rhin; elle aurait eu aussi un succès plus décisif.

C'est à l'impéritie du général autrichien que l'armée française, opérant, en 1798, dans le royaume de Naples contre les principes, fut redevable de son salut; Championnet qui la commandait, après avoir chassé l'ennemi du patrimoine de saint Pierre, voulut le poursuivre au delà du Volturne. Quatre chaussées s'offraient au plan d'invasion. Le général français divisa son armée, forte de 30,000 hommes, en quatre corps qu'il engagea sur ces quatre chaussées dont la plus courte n'avait pas moins de 60 lieues, et qui étaient séparées par des montagnes, des rivières, et des populations mal disposées. Une partie des forces fut absorbée tout d'abord comme garnison dans les forts et hôpitaux, situés sur les quatre routes. La division Duhesme, qui avait le plus de chemin à parcourir dans un terrain difficile, ne put arriver en ligne en même temps que les autres. Le général en chef, dans l'ignorance des mouvements de ses divers corps, fut obligé de rétrograder avec son quartier général, pour attendre l'arrivée des plus éloignés. Pendant ce temps l'insurrection qui avait éclaté dans les campagnes, gagnait de proche en proche; les communications de l'armée étaient coupées et elles couraient les plus grands dangers; lorsque le général Mack, qui commandait les forces napolitaines, par une conduite inexplica-

ble, demanda une suspension d'armes que le général français s'empressa d'accepter. Cette circonstance pouvait seule sauver l'armée française, compromise par le mauvais plan d'opération de son chef.

DE LA MARCHE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A TRAVERS LES ALPES EN 1800.

Napoléon, dans sa campagne de 1800 en Italie, offrit au début l'exemple d'une division de forces plus grande encore que la précédente ; puisque son armée, formée en cinq colonnes, franchit autant de passages entre le mont Genèvre et le Saint-Gothard ; mais cette division fut tout à fait rationnelle et n'eut lieu que dans les limites et avec les conditions prescrites dans ce cas.

Une seule campagne avait fait perdre en Italie le fruit de deux années de succès. Le général Mélas, à la tête de l'armée autrichienne, arrivée sur le Var, avait laissé les Alpes derrière lui. La Russie tenait ses troupes sous les armes ; le prince Charles menaçait le Rhin ; le vainqueur de Zurich, Masséna, luttait dans Gênes avec des forces inégales, et balançait la fortune : telle était la situation militaire à l'entrée de la campagne.

Les armées françaises du Rhin, renforcées successivement, sont mises en état de reprendre l'offensive. Quelques corps, presque anéantis par les désastres de l'an VII, n'étaient plus comptés que pour le service intérieur : c'est dans leurs débris, complétés

par des conscrits, que Bonaparte trouve les éléments d'une armée de réserve, qui doit forcer l'ennemi à se défendre à son tour..

Des approvisionnements de toute espèce sont formés à Briançon, au pied du mont Genèvre; dans la vallée de la Tarentaise, pour le passage du petit Saint-Bernard ; sur le lac de Genève, à Villeneuve, pour les débouchés du grand Saint-Bernard et pour ceux du Simplon ; enfin à Zurich et à Lucerne, pour celui du Saint-Gothard.

Mélas, informé de ces dispositions, les regarde comme une feinte pour le détourner de ses projets ; il continue de bloquer Gênes et d'occuper les Alpes maritimes. Des cris d'alarme retentissent déjà dans la Provence. Marseille, Toulon même, ne se croyaient pas en sûreté.

C'est dans ce moment que l'armée de réserve va passer le Saint-Bernard et prendre à revers toute l'Italie. Ces combinaisons étaient vastes et profondes; elles avaient été conçues de loin et dans le plus grand calme; elles furent exécutées avec autant d'habileté que d'audace.

Toutes les mesures avaient été ordonnées de longue main ; deux millions de rations de biscuit, avaient, deux mois avant, été confectionnées à Lyon, et supposées destinées pour Toulon. Tout ce qui pouvait tromper le général autrichien sur nos desseins avait été prévu. Aucun mouvement ne se fait, aucune troupe ne se montre, ni dans la vallée de la

Maurienne, ni dans celle de la Tarentaise, les frontières du Dauphiné n'indiquent aucun préparatif.

L'armée de réserve tant annoncée, était supposée rassemblée à Dijon, Bonaparte s'y rend; les nombreux émissaires de l'ennemi le suivent; mais ils ne voient à cette grande revue que 3 à 4,000 hommes, et il est naturel que tant de renseignements parvenus de tous côtés sur ce peu de préparatifs des Français aient trompé la cour de Vienne et son général; mais pendant ce temps, les régiments filaient à marches forcées : les divisions se formaient en route, se réunissaient par des marches combinées, et étaient rejointes par les conscrits destinés à compléter les corps qui les composaient, l'artillerie et les autres services s'organisaient de même; tout avait été préparé avec le même mystère, et s'était mis en mouvement au même signal. Aussi quand le général autrichien fut prévenu que des troupes françaises paraissaient sur le Saint-Bernard, il crut que c'étaient les 3 à 4,000 hommes qui s'étaient trouvés à la revue de Dijon, et qu'ils étaient envoyés pour lui faire abandonner le siége de Gênes, comme six mois auparavant, un général français avait passé le Saint-Bernard pour le distraire du siége de Coni.

Ces moyens de diversion étant très en usage à la guerre, Mélas crut montrer le véritable caractère d'un général, en se tenant invariablement attaché à ses premiers desseins. Il se flattait d'occuper dans les Gaules les camps de César; il calculait déjà ses

marches sur Paris, se reposant sur la force des places, de la défense de l'Italie, et regardant pour nous comme une chimère de la conquérir. Devait-il croire d'ailleurs que Bonaparte voulût entrer en Italie en préférant le mont Saint-Bernard au mont Cenis, en s'engageant dans des vallées plus difficiles et qui n'offraient aucune ressource ; qu'enfin on pût franchir sur-le-champ l'obstacle du fort de Bard, qui devait arrêter plusieurs jours.

Bonaparte sentit que rien ne pouvait déceler son projet que sa présence même ; tout fut mis en œuvre pour persuader qu'il devait rester à Genève, il visita lui-même plusieurs campagnes ; chacun s'empressait à l'envi de lui offrir sa maison, ces nouvelles s'accréditèrent en Suisse. Il fit répandre peu de temps après, qu'une insurrection qui venait d'éclater à Paris, l'avait forcé de retourner dans cette capitale. Cependant l'armée entière forte de 57,000 hommes est rassemblée au pied des Alpes. Le gros de l'armée doit pénétrer par le mont Saint-Bernard, forcer ou tourner tout ce qui peut défendre la vallée d'Aoste, se précipiter dans les plaines d'Ivrée, marcher sur Milan, pousser des partis sur le Mincio, couper les communications de l'ennemi avec Mantoue, surprendre les parcs et les magasins.

Sur la droite, une colonne de 4,400 hommes, tirée des garnisons de Briançon et autres places du département des Hautes-Alpes, doit déboucher par le mont Genèvre, enlever le poste de Suze et mena-

cer Turin, tandis qu'une autre colonne forte de 3,460 hommes, doit aussi pénétrer par le petit Saint-Bernard.

Sur la gauche, une troisième colonne est destinée à traverser le Valais, en suivant la vallée du Rhône pour forcer les postes qui défendent le passage du Simplon, en même temps qu'un corps de 11,000 hommes, tiré de la réserve de l'aile droite de l'armée du Rhin, doit s'emparer du Saint-Gothard, se rendre maître des débouchés sur le lac Majeur et sur le lac de Côme, et dans cette position menacer tout ce qui peut être sur l'Adda; enfin assurer à l'armée de réserve ses communications avec l'armée du Rhin.

Des intelligences à travers les postes ennemis établissent la correspondance de ces différents corps, dont les efforts réunis dans les champs de Marengo devaient cinq semaines après (25 juin 1800) décider du sort de l'Italie.

Cette marche était donc conforme aux principes qui comportent plusieurs lignes, sous condition (1); elle évitait les encombrements et les retards, facilitait la subsistance de l'armée, trompait l'ennemi, et les obstacles mêmes, dont elle était hérissée, étaient

(1) L'art d'un général consiste quelquefois à diviser ses forces pour faciliter leur marche et les réunir ensuite à propos. (*Jomini*.)

pour nous un gage de sûreté. — Quant aux distances que les corps d'armée doivent mettre entre eux dans la marche, elles dépendent, comme on le voit par cet exemple, des localités, des circonstances et du but qu'on se propose ; ou le terrain est praticable partout, et alors pourquoi marcher sur un front de 10 à 12 lieues ? ou il n'est praticable que sur un certain nombre de chaussées ou de chemins vicinaux, et alors on reçoit la loi des localités. « Ce qu'il y a « de bien certain, c'est qu'un corps de 30,000 hom- « mes peut toujours rester réuni et ne suivre qu'une « route : c'était la force d'une armée consulaire qui « campait toutes les nuits dans un carré de 350 toi- « ses de côté. On a vu d'ailleurs des armées de « 120,000 hommes marcher sur une seule colonne, « et prendre leur ordre de bataille en 6 heures de « temps. » (Cette redite de Napoléon n'est pas hors de propos, puisqu'elle ramène l'esprit sur le grand principe de la concentration, que des exceptions motivées ne doivent pas faire perdre de vue.)

CHAPITRE IV.

De l'unité dans le commandement.

Il est de la plus haute importance de n'avoir qu'une seule armée sur le même théâtre d'opérations, et partant de n'avoir qu'un seul général en chef. L'unité de commandement est comme un corollaire du principe d'après lequel toutes les forces doivent être réunies et opérer suivant une seule ligne principale. Sans unité de commandement point d'unité dans la pensée militaire, point d'accord ni d'ensemble dans les mouvements ; chaque armée aura sa ligne d'opérations, sans parler des nombreuses lignes secondaires, dans le cas où chacun s'avancerait sur plusieurs colonnes éloignées. Or. si c'est une difficulté d'appuyer convenablement les deux flancs d'une seule armée, cet inconvénient double si l'on a quatre flancs à appuyer, triple si l'on en a six,

c'est-à-dire si l'on a deux, trois armées ou corps d'armée, manœuvrant suivant différentes directions, sous différents chefs indépendants (la multiplicité de commandements supérieurs implique celle de lignes distinctes d'opérations, et l'adoption de lignes multiples exige d'abord une dispersion de forces considérables, pour garder les points importants dont elles se composent). On ne peut d'ailleurs attendre d'intelligence parfaite entre plusieurs généraux commandant en chef ; et en admettant cet accord de principes et de volontés, l'exécution des opérations les mieux concertées manquerait toujours de cette vigueur et surtout de cet *à-propos* qui, à la guerre, sont les premières conditions du succès.

Il faut donc, nécessairement, que toutes les forces réunies sur un même théâtre d'opérations militaires soient entre les mains d'un chef unique qui fasse concourir au même but les efforts des corps ou divisions, dans lesquels ces forces sont groupées (1).

---

(1) Napoléon avait proclamé cette maxime dès 1796, lorsqu'il écrivait au Directoire, qui manifestait l'intention, après la victoire de Lodi, de partager l'armée d'Italie entre lui et Kellermann : « J'ai fait la campagne sans consulter personne ; « je n'eusse rien fait de bon s'il eût fallu me concilier avec la « manière de voir d'un autre. J'ai remporté quelques avan- « tages sur des forces supérieures et dans un dénûment ab- « solu de tout, parce que ma marche a été aussi prompte que « ma parole........ » Dans sa lettre écrite à la même époque

C'est pour avoir méconnu ce principe que le Directoire, en 1796, n'obtint aucuns résultats satisfaisants de l'action simultanée de deux grandes armées sur la frontière du Rhin, dirigées qu'elles étaient par deux généraux en chef, Jourdan et Moreau. L'exposé de leurs opérations contre l'archiduc Charles qui avait le commandement supérieur des forces autrichiennes, fait ressortir la nécessité de maintenir l'unité du commandement dans toute guerre méthodique.

OPÉRATIONS DE MOREAU ET JOURDAN EN 1796.

Pendant la campagne de 1796, en Italie, et tandis que Vürmser avec 30,000 hommes détachés de l'armée du haut Rhin, marchait au secours de Mantoue, l'archiduc Charles était chargé de défendre le passage du Rhin et de couvrir l'Allemagne ; la force de son armée était de 150,000 hommes, sur lesquels il devait fournir aux garnisons d'Ehrenbreitstein, de Mayence et de Manheim. Les armées françaises étaient ensemble de même force et s'étendaient depuis Dusseldorf jusqu'à Strasbourg.

En ordonnant une invasion en Allemagne, le Directoire avait pour but 1° de s'emparer des places

---

à Carnot, on lit : « Réunir Kellermann et moi en Italie, c'est « vouloir tout perdre..... je crois qu'il faut plutôt un mauvais « général que deux bons...... »

fortes qui devaient assurer les frontières du Rhin ; 2° de détacher les princes du corps germanique de l'empereur ; 3° d'attaquer de concert avec l'armée d'Italie les états héréditaires du côté de l'Allemagne. Les conséquences immédiates de cette même invasion devaient être : 1° de faire une diversion qui empêchât le cabinet de Vienne de détacher de nouvelles troupes de ses armées du Rhin, pour renforcer son armée d'Italie ; 2° de nourrir la guerre en Allemagne, en tirant des contributions et des chevaux pour réorganiser les divers services et créer une armée de réserve.

D'après le plan de campagne adopté à Paris, nos forces en Allemagne, ainsi qu'on voulut faire en Italie, furent partagées en deux armées, placées sous les ordres de deux généraux indépendants l'un de l'autre, Jourdan et Moreau ; elles entrèrent en Allemagne par deux lignes directement opposées ; elles marchèrent sans concert, sans communication et pour ainsi dire au hasard.

Le 1er juin, l'armée de Sambre-et-Meuse, forte de 65,000 hommes, sous les ordres de Jourdan, commença son mouvement. La gauche partit de Dusseldorf, passa la Sieg, et se porta sur la Lahn, après avoir battu un corps de 15,000 hommes, campé sur les hauteurs d'Altenkirchen. Le centre franchit le Rhin à Neuwied et ne rejoignit la gauche que sur la Lahn. Pendant ce temps la droite se portait devant Mayence, en sorte que de son début,

l'armée de Sambre-et-Meuse manœuvrait à la fois sur les deux rives du Rhin, sa gauche séparée par ce fleuve, de son centre et de sa droite. Si à Altenkirchen, le 7 juin, notre gauche eût été attaquée, comme la chose était possible, par 30,000 hommes au lieu de n'avoir affaire qu'à 15,000, elle eût été compromise par la faute de son général. Au 1er juin, toute l'armée de Sambre-et-Meuse eût au moins dû être réunie à Dusseldorf et marcher sur la Sieg et la Lahn, y prendre une bonne position, s'y retrancher au besoin et attendre que l'armée du Rhin eût passé sur la rive droite de ce fleuve.

Le prince Charles, ayant tiré un détachement du haut Rhin, marcha contre Jourdan, et battit à Wetzlar une de ses divisions de gauche. Celui-ci se mit alors en retraite de tous côtés, et repassa le Rhin à Cologne et Neuwied; tandis qu'il devait, s'il était décidé à se rapprocher de ses dépôts, effectuer son mouvement rétrograde en tenant toute son armée réunie sur la rive droite du Rhin ; il en eût ainsi imposé, par sa contenance, à l'ennemi qui n'aurait pas osé s'affaiblir devant lui pour se porter contre Moreau.

L'armée du Rhin commença son mouvement le 24 juin à Strasbourg. Le jour du passage du fleuve, les premières troupes arrivèrent sur la rive droite à 3 heures du matin, et le pont ne fut fait que le lendemain 25 à midi, c'était 24 heures trop tard. Les opérations, comme le passage d'un fleuve, de la

nature du Rhin, sont si délicates que les troupes ne doivent pas rester longtemps sans communication. Après que l'armée de Moreau fut en partie réunie sur la rive droite, ce général, au lieu d'écraser par une marche rapide les divisions ennemies disséminées le long du fleuve, détacha sa droite, faisant près du tiers de son armée, sous Férino, qui remonta le Rhin, traversa les montagnes Noires et se porta sur le lac de Constance, dans le temps que le centre et la gauche s'avançaient sur le Necker. Cette seconde armée se trouvait ainsi coupée en deux parties, séparées par les Alpes wurtembergeoises et les montagnes de la forêt Noire. Starray, qui avait un instant disputé vers Engen les débouchés de la forêt, s'était porté sur le Necker à la gauche de l'archiduc Charles. Ce dernier ayant laissé 26,000 hommes pour couvrir Mayence, et 36,000 pour observer l'armée de Sambre-et-Meuse, remonta vers Ettlingen, avec le projet de rejeter sur la rive gauche notre armée du Rhin; mais prévenu et attaqué lui-même par les Français, il fut forcé à la retraite. Moreau se dirigea par Pforzheim sur Stuttgard à travers les Alpes wurtembergeoises, franchit le Necker le 22 juillet, poussant devant lui les Autrichiens, battus à Ettlingen, et qui se retirèrent par les deux chaussées de Gemünd et de Coppingen sur le Danube.

Jourdan, de son côté, après le départ de l'archiduc, avait repassé le Rhin; le corps qui l'observait

se replia. Son armée, bien supérieure, devait l'écraser par sa masse ; mais le principe de ce temps était de marcher sur tous les chemins comme pour une battue ; l'arrière-garde ennemie n'était suivie que par des forces égales ; n'étant pas en même temps débordée par ses ailes ou percée par son centre, elle n'était jamais compromise, et faisait autant de mal qu'elle en recevait. Les Autrichiens purent ainsi se retirer sur Bamberg, derrière la Rednitz ; les Français les suivirent, laissant devant Francfort, Kœnigstein et Wurtzbourg, environ 30,000 hommes. L'ennemi, battu à Forcheim, le 6 août, franchit la Wils et la Naab. Jourdan se porta alors sur Nuremberg en descendant la Rednitz, et de là faisant un crochet à gauche, il s'avança sur la Naab par Sulzbach et Amberg. Dans ce mouvement qui l'éloignait de Moreau, il prêtait imprudemment le flanc aux débouchés du Danube dont l'ennemi était maître. Afin de se couvrir de ce côté, pendant qu'il parcourait la chaussée de Nuremberg à Bamberg, dans le voisinage des montagnes de la Bohême, il envoya la division Bernadotte vers Neumarck menacer Ratisbonne.

L'archiduc Charles, après quelques combats avec l'avant-garde de Moreau, les 5 et 8 août, qui lui firent perdre l'occasion d'écraser Jourdan, crut en apprenant la marche de Bernadotte, que les deux armées françaises allaient faire leur jonction sur l'Altmühl, et se décida à risquer une bataille pour

s'y opposer. Son arrière-garde devint son avant-garde. L'armée de Moreau était en avant de Neresheim, disséminée sur une ligne de 8 lieues, ayant sa droite en l'air à 2 lieues du Danube : aussi, dès le commencement de la bataille, elle était tournée par le général Frœhlich qui, ayant passé le Danube à Ulm, prit l'armée française à dos. Cependant l'attaque de l'archiduc par sa gauche, n'ayant été que partielle, n'eut qu'un demi-succès ; les troupes qui avaient été employées pour exécuter ce mouvement se trouvant à trois lieues du champ de bataille, ne purent prendre part à l'action principale ; ce qui permit au général français de rallier son monde et de rétablir ses communications. Le prince Charles qui n'avait pas réussi, dans cette journée, à culbuter l'armée de Moreau, désespéra, dès lors, d'empêcher sa jonction avec Jourdan, et repassa le Danube et le Lech, pour couvrir la Bavière. Moreau devait aussitôt se porter sur l'Altmühl que son adversaire venait de lui abandonner, se joindre enfin à Jourdan, placer son quartier général à Ratisbonne, fortifier ce point le plus important après Ulm qu'il avait négligé d'abord, et manœuvrer sur les deux rives; le succès de la campagne eût été alors décidé. Au lieu de cela, le général français resta plusieurs jours sur son champ de bataille de Neresheim ; il marcha enfin sur Donawerth, puis rétrograda sur Hochstett, sans même envoyer un parti de cavalerie sur l'Altmühl. Cette hésitation, ces fausses manœuvres inspi-

rèrent confiance à l'archiduc; il vit qu'il pouvait encore, ce qu'il n'espérait plus, s'opposer à la réunion des deux armées françaises. Laissant donc le général Latour avec 30 bataillons derrière le Lech, pour contenir et retarder le mouvement de Moreau, il repassa sur la rive gauche du Danube, à la tête d'un corps de 30,000 hommes, attaqua et battit Bernadotte et poussa jusqu'à Nuremberg et Lauf, coupant ainsi les communications de l'armée de Sambre-et-Meuse. Celle-ci, dans la fausse position où la mettait le mouvement offensif du prince Charles, devait forcer le passage de la Naab, se porter sur Ratisbonne, dont il n'était éloigné que de peu de lieues, et y opérer sa jonction avec l'armée du Rhin. Cet acte de vigueur, en obligeant son adversaire à rappeler ses détachements lancés sur nos derrières, eût dissipé l'orage qu'il redoutait, et rouvert au moins nos communications. Au lieu de prendre ce parti, le chef de l'armée de Sambre-et-Meuse, se mit en retraite sans lignes de manœuvres, à travers des montagnes et des chemins à peine praticables à l'artillerie et ne parvint qu'avec les plus grandes difficultés à Schweinfurth. Après quelques instants de repos indispensable, il continua sa marche rétrograde sur Wurtzbourg, laissant, mal à propos, une de ses divisions à Schweinfurth; mais déjà l'ennemi l'avait prévenu sur ce point, et opposa 52,000 hommes aux 30,000 qui lui restaient. Les Français perdirent la bataille, et se replièrent sur la

Lahn, où les attendaient de nombreux renforts. Alors Jourdan était supérieur à son ennemi, mais au lieu de concentrer son armée sur l'extrême gauche, à Wetzlar, pour rejeter les Autrichiens sur le Mein et de là sur le Danube, il la forma en cordon le long de la Lahn; elle fut percée à Limbourg, et repoussée sur Altenkirchen. Là, le général français était encore à temps de reprendre l'offensive et de tout réparer; au contraire il disloqua son armée; sa gauche gagna Dusseldorf, le reste repassa le Rhin, comme si la rive gauche était menacée; c'était contre l'armée de Rhin-et-Moselle, qui était au cœur de l'Allemagne, que l'archiduc songeait à marcher.

Moreau, après douze jours d'une inaction inconcevable, avait enfin fait franchir le Danube à son armée, et s'était décidé à forcer le passage du Lech, défendu d'Augsbourg à Landsberg par le général Latour; ce dernier se retira avec son principal corps d'armée à Landshut sur l'Iser. Le général français, au lieu d'écraser son ennemi, qui avait des forces moitié des siennes, resta encore une fois dans l'inaction, se contentant de détacher sur la rive gauche du Danube, le général Desaix avec 12,000 hommes, à la recherche de l'armée de Sambre-et-Meuse. A moitié chemin de Neubourg à Nuremberg, Desaix apprit en détail les événements qui s'étaient passés depuis longtemps, et que déjà l'armée de Sambre-et-Meuse était repoussée sur le Rhin; il rejoignit Moreau qui, voyant qu'il allait avoir affaire à toutes les

forces de l'ennemi, repassa le Lech et commença sa retraite. Parvenu à Freybourg et Vieux-Brisach, il y avait deux partis à prendre : ou repasser le Rhin le même jour, et donner du repos à l'armée pour se réaccorder avec l'armée de Sambre-et-Meuse, ou marcher de suite contre le prince Charles, pour profiter du moment où il n'était pas en force, le rejeter au delà de la Renchen et de la Mürg, empêcher sa jonction avec Latour; on se fut maintenu au moins dans le pays de Bade et le Brisgaw. Moreau ne fit ni l'un ni l'autre, il resta en position sur Freybourg, laissant au prince Charles le temps de rallier tous ses détachements. Efin nos armées rentrèrent en France, comme si elles eussent été vaincues dans une bataille rangée et forcées à la retraite.

La violation du principe de l'unité de commandement fut, comme on voit, la principale cause de la mauvaise issue de cette campagne, où d'ailleurs les deux généraux français commirent de grandes fautes.

Pour atteindre le but que se proposait le Directoire, il fallait d'abord bloquer les places d'Ehrenbreisten et de Philipsbourg, et assiéger immédiatement Manheim et Mayence, au lieu de les observer de loin comme on le fit. Ces siéges et blocus devraient être couverts par une forte armée, sous un chef unique, qui eût ensuite porté la guerre au cœur de l'Allemagne.

La réunion de la grande armée aurait dû se faire sous les murs de Strasbourg, sur la rive gauche du

Rhin, par des mouvements masqués; elle eût passé le fleuve à l'improviste et eût écrasé facilement les troupes dispersées pour sa défense. Les armées ennemies auraient abandonné le Rhin pour se concentrer sur le Danube. L'armée française pouvait prévenir l'ennemi à Ulm, et de ce point comme centre d'opérations, elle aurait manœuvré dans le Wurtemberg, sur la Warnitz et sur le Lech, dans la Bavière, n'ayant qu'une ligne d'opérations sur Kehl et Strasbourg.

Enfin, en admettant le cas de deux armées, celle de Sambre-et-Meuse devait suivre la rive gauche du Mein, assurer son flanc droit en se réunissant à la gauche de l'armée du Rhin, qui devait elle-même s'appuyer au Danube, et pirouettant alors sur sa droite, porter sa gauche sur Ratisbonne.

Les Autrichiens eurent dans cette campagne toutes leurs forces réunies entre les mains d'un chef unique; aussi malgré quelques fautes d'exécution le plan de guerre de l'archiduc fut-il couronné de succès (1).

---

(1) La campagne de 1813 a démontré tout l'avantage que Napoléon avait sur ses adversaires par l'unité dans le commandement et dans les combinaisons; jamais armée n'avait eu tant de chefs que celle des coalisés. Le conseil aulique, préparait les plans et expédiait les ordres, après les avoir soumis aux souverains, dont l'entourage formait comme un

DU DÉFAUT D'UNITÉ DE COMMANDEMENT EN ESPAGNE.

Une des causes de nos revers en Espagne, fut le manque d'unité dans le commandement. En l'absence de l'empereur, il y eut dans ce pays jusqu'à dix corps d'armée isolés, qui ne purent se prêter qu'un faible appui par la rivalité de leurs chefs. Ney, par exemple, fut six mois les bras croisés dans la Gallice sans pouvoir communiquer avec Madrid ni avec Bayonne, parce qu'il ne commandait ni à Valladolid, ni à Léon, ni dans les Asturies, et qu'il ne pouvait rien concerter. Il aurait fallu subordonner toutes les troupes entre Burgos et l'Océan à un seul chef. De même dans l'est, il n'eût fallu qu'une armée des Pyrénées-Orientales pour agir en Aragon et en Catalogne.

En trois mois, Napoléon avait battu et dispersé les quatre armées espagnoles de 160,000 hommes, pris Madrid et Sarragosse et forcé le général Moore de s'embarquer avec perte de la moitié de son armée, de ses munitions, de ses caisses militaires; l'Espagne alors était conquise. Lorsque la guerre de Vienne obligea Napoléon à retourner en France, la guerre

---

conseil de révision qui discutait les opérations projetées : c'étaient les généraux Moreau, Diébitsch, etc.; et comme ils avaient à prononcer sur des plans mal préparés, il s'ensuivait d'interminables débats. (*Jomini.*)

d'Espagne se renouvela; le roi Joseph n'était pas dans le cas de la diriger. Si l'empereur y fût resté encore quelques mois, il eût pris Lisbonne et Cadix, réuni les partis et pacifié le pays. La présence du général en chef est indispensable, c'est la tête, c'est le tout d'une armée.

CHAPITRE V.

Des détachements et des corps d'observation.

Le principe d'après lequel un général en chef doit constamment tenir ses forces réunies, n'exclut pas l'emploi de corps plus ou moins considérables détachés (1), quand ils ont pour objet de tourner une position, déborder une aile, couper la retraite de l'adversaire, ou tenir en échec d'autres corps ennemis

---

(1) Dès qu'on est obligé de faire un détachement, il doit toujours être commandé par un officier habile et de tête; car du moment qu'un militaire est détaché, quel que soit son grade, il devient pour ainsi dire général en chef, et doit, autant que possible, être pourvu des qualités indispensables pour remplir de telles fonctions. (*Le maréchal Gouvion Saint-Cyr.*)

au moins d'égale force, qui, sans cela, pourraient menacer sérieusement les flancs ou les communications de la grande armée, pendant qu'elle opère et marche au but. Dans ce dernier cas, les détachements prennent le nom de *corps d'observation;* ils peuvent rentrer en ligne et coopérer directement à l'action principale, qui ne doit pas néanmoins dépendre absolument de cette éventualité; car ce serait rentrer dans le cas des opérations combinées à de grandes distances, proscrites par les règles de l'art.

Dans la première campagne de 1796, en Italie, la division Serrurier détachée à Garessio, sur la gauche de l'armée française tint en échec les Piémontais dans leur camp de Céva; tandis que le gros de nos forces accablait les autrichiens à Montenotte. Plus tard ce fut la division Augereau postée en observation sur le Monte-Baldo, contre le camp d'Acqui, qui contint les débris de l'armée autrichienne ralliée par Beaulieu, pendant que nos autres divisions, celle de Serrurier comprise, achevaient à Mondovi la ruine de l'armée piémontaise aux ordres de Colli.

CAMPAGNE DE 1797 CONTRE L'ARCHIDUC CHARLES.

Dans la seconde campagne d'Italie, en 1797, Napoléon assura son mouvement contre l'archiduc Charles, posté sur le Tagliamento, en détachant un corps de 17,000 hommes dans le Tyrol, contre les généraux Kerpen et Laudon, qui étaient établis der-

rière le Lavis et la Nos. Cette mesure pouvait seule rendre la guerre méthodique : en effet en partant de l'Adige, deux lignes d'opérations se présentaient pour agir contre les états héréditaires de l'Autriche : la première au Nord, par la vallée même du fleuve et le Tyrol, la deuxième à l'est, par le Frioul et la Carinole ; ces deux lignes forment un angle droit, dont Vérone est le sommet. L'ennemi les occupant toutes deux, on ne pouvait en prendre exclusivement une, sans prêter le flanc et les derrières au corps qui descendrait de l'autre. Le Tyrol offre plus de difficultés en faveur de celui qui se défend, et ne mène pas aussi directement au cœur des états héréditaires ; d'ailleurs ses vallées resserrées ne permettaient pas d'y développer nos forces. Dès lors le Frioul convenait mieux. Toutefois on ne pouvait s'avancer vers cette frontière, sans prêter le dos à l'ennemi qui déboucherait du Tyrol, il convenait donc, non pas de former une ligne double d'opérations, contrairement aux vrais principes, mais de pousser un grand corps sur le haut Adige pour mettre hors de cause l'ennemi dans le Tyrol, puis rabattre ce corps sur l'armée par la vallée de la Drave. Quant à l'ennemi qui descendait le Frioul, comme sa ligne sur le Tagliamento longeait la mer, peu distante de son aile gauche, sa communication directe et naturelle avec Vienne, par la route de Ponteba à Villach, se trouvait derrière l'aile droite, et partant, pouvait lui couper la retraite et le culbuter dans l'Adriatique.

Le plan de campagne fut établi d'après ces données. L'armée française comptait 55,000 hommes. Joubert marcha vers le Tyrol avec 17,000. Napoléon avec 4 divisions, formant en tout 38,000 combattants, s'avança vers Valvasone sur le Tagliamento. La division Masséna fut détachée pour tourner la droite de l'archiduc, par Spilemberg et gagner la route de Ponteba à Villach, sur laquelle l'ennemi pouvait se retirer.

L'archiduc, à notre arrivée sur le Tagliamento, ne se sentant pas assez fort pour nous résister, se replia sur Gorizia, par la route de Palmanova, laissant seulement une arrière-garde sur le Tagliamento. La rivière se trouva guéable, nos divisions s'y précipitèrent; l'ennemi fut culbuté et poursuivi dans la direction de Palmanova; une de ses colonnes, avec la plus grande partie de son matériel, avait été dirigée sur Tarvis et Villach, par les gorges de Cividale et Caporetto; de son côté l'archiduc se retirait par sa gauche, que couvrait la ville de Gradisca, occupée par quatre bataillons. Tandis que Masséna remontant la Piave, menaçait sa droite, Napoléon manœuvra contre son flanc gauche, dans l'espoir de le refouler vers la vallée de l'Izonzo. Gradisca fut attaquée vigoureusement et capitula; mais l'archiduc s'était replié en toute hâte par Gorizia sur Laybach. Bernadotte fut chargé de le poursuivre, et Napoléon avec le gros de ses forces, remontant la rive gauche de l'Izonzo, dirigea celles-ci contre la colonne qui se

retirait par les gorges de Caporetto. Masséna qui après s'être emparé de Chiusa-Veneta défendue par la brigade d'Ocskay, avait successivement atteint Ponteba et Tarvis, sur la route de Villach, se trouvait naturellement en position pour attaquer en tête cette même colonne, qui fut contrainte de mettre bas les armes. Dès lors notre armée put se remettre à la poursuite de l'archiduc qui continuait sa retraite de Laybach sur Vienne, par Klagenfurth et Judenburg. Nous avions déjà atteint ce dernier point; mais des renforts venaient d'arriver à l'ennemi, et notre position n'était pas assez solide pour le suivre jusqu'à Vienne : car, d'un côté, les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse n'avaient pas encore bougé de leurs cantonnements, et l'on ne pouvait de longtemps compter sur leur coopération ; d'autre part Joubert, après avoir obtenu quelques succès contre Kerpen et Laudon, et s'être avancé jusqu'à Brixen, s'était vu tout à coup entouré d'ennemis, par suite de l'insurrection tyrolienne. Il était parvenu cependant à se rabattre sur la Carinthie, en passant par la vallée de la Drave ; mais Kerpen était ainsi devenu maître de se réunir à l'archiduc, en marchant par la vallée de la Salza, et Laudon renforcé de milices tyroliennes, descendait l'Adige pour se porter vers la terre ferme de Venise et favoriser l'insurrection.

Dès lors, Napoléon résolut de suspendre sa marche victorieuse et de s'arrêter sur le Simmering. Quoique la jonction de Joubert portât l'armée française

à 50,000 combattants, il n'était pas prudent de chercher à décider le sort de la guerre, sous les murs de Vienne, par une bataille où les chances ne seraient pas toutes en notre faveur ; car l'archiduc, soutenu de la levée en masse des Hongrois et des volontaires, que les dangers de la capitale ne pouvaient manquer de rallier à son armée, se serait trouvé en état de nous opposer des forces supérieures. Ces considérations, fortifiées par la déclaration inattendue du Directoire, qu'on ne devait plus compter sur la diversion des armées du Rhin, déterminèrent Napoléon à offrir, étant déjà à Klagenfurt, un armistice au prince Charles, qu'il continua néanmoins de pousser l'épée dans les reins jusqu'à Neumarckt, où il le joignit et le mit en déroute. Enfin la cour de Vienne, aux abois, accueillit avec empressement ces ouvertures de paix, dont les préliminaires furent signés à Léoben le 18 avril.

CORPS D'OBSERVATION D'AUGEREAU ET DE MACDONALD EN 1800.

Dans la seconde partie de la campagne de 1800, la marche de l'armée du Rhin sur Vienne, par la vallée du Danube, fut assurée par deux corps détachés sur ses flancs. Le premier qu'on appelait armée Gallo-Batave, fort de 20,000 hommes, commandé par le général Augereau, devait agir sur le Mein et la Rednitz, tant pour combattre les insurgés de Westphalie, que pour servir de réserve dans tous les

cas imprévus; donner de l'inquiétude à l'Autriche, sur la Bohême, dans le temps que l'armée du Rhin passerait l'Inn, et protéger les derrières de l'aile gauche de cette armée.

Le second corps, sous la dénomination d'armée des Grisons, aux ordres de Macdonald, était forte de 15,000 hommes. Il avait mission de flanquer la droite de l'armée du Rhin et la gauche de celle d'Italie, en menaçant à la fois le Tyrol allemand et italien.

Ces deux corps d'observation qui n'étaient ensemble que de 35,000 hommes, occupèrent, indépendamment de l'armée Mayençaise, près de 50,000 hommes de la grande armée ennemie, commandée par l'archiduc Jean ; en sorte que celui-ci, au lieu de 130,000 combattants qu'il avait sous ses ordres, ne put effectivement opposer à Moreau que 80,000.

C'est ainsi que des détachements faits judicieusement, équivalent à une augmentation de forces sur le principal théâtre d'opérations ; mais, pour ne pas compromettre cet avantage, et à cause de leur propre infériorité numérique, ils doivent en général éviter les engagements sérieux, en se tenant en arrière.

Il était facile à Augereau de se conformer à ce dernier précepte, en ne passant pas la Rednitz ; mais son ardeur qui l'emporta au delà, nous fut cependant utile, puisqu'elle obligea l'archiduc à détacher de son armée 10,000 hommes pour soutenir le corps

destiné à couvrir la Bohême. Cette heureuse exception ou infraction confirma la règle; car Augereau eut à soutenir un combat très-vif, le jour même de la bataille de Hohenlinden, à Burg-Eberach, sur la rive droite de la Rednitz, et les Français ne suppléèrent au nombre que par la plus grande intrépidité.

DE LA RENTRÉE DES DÉTACHEMENTS EN LIGNE.

Quand les détachements sont faits dans le voisinage de l'armée, comme à une ou deux marches au plus de distance (1) soit pour contenir l'ennemi, soit seulement pour en donner des nouvelles, il faut, autant que possible, les faire concourir à l'action principale. Quelques escadrons ou bataillons de plus sur un champ de bataille, pouvant décider de l'issue d'une affaire générale, on doit rappeler pour ce moment décisif tous les corps détachés, qui ne sont pas indispensables sur les lieux où ils ont été primitivement envoyés; ils peuvent être surtout d'un grand effet par leur arrivée inopinée sur les flancs ou les derrières de l'armée ennemie.

Pour le même motif, un général en chef doit bien

(1) « Lorsqu'on dit que des troupes doivent être à plusieurs « marches, on doit entendre des marches de quatre à cinq « lieues, de manière qu'à la dernière journée les troupes « puissent se battre et manœuvrer. » (*Extrait de la correspondance du prince Berthier.*)

se garder de former des détachements la veille d'une bataille, à moins d'impérieuse nécessité, et à condition surtout qu'ils neutraliseront en quelque sorte des forces supérieures.

Ce fut, comme on l'a vu, dans la seconde campagne d'Italie, en 1796, au concours de la division Serrurier, rappelée de Marcaria sur le champ de bataille de Castiglione que l'armée française dut en partie le succès de la journée.

La victoire de Marengo fut également décidée par la division Desaix, arrivant à la hâte de Rivalta, où elle avait été détachée pour surveiller les mouvements que l'ennemi pouvait tenter par sa droite.

Dans cette même journée, Mélas sentit cruellement l'absence d'un corps d'environ 3,000 hommes de cavalerie qu'il avait détaché peu de temps avant la bataille, sur la route d'Acqui, contre Suchet et Masséna. Un grand capitaine, à la place du général autrichien, n'eût pas manqué de calculer que, dans quelques heures, le sort de l'armée impériale devant être décidée dans les champs de Marengo, il devenait dès lors inutile de faire un détachement qui pouvait causer la perte de la bataille, tandis que Suchet et Masséna ne pouvaient rien, si les Français étaient battus à Marengo.

A Eylau, comme à Marengo, l'armée française, attaquée par des forces supérieures, dut la victoire à des corps détachés à plusieurs lieues du champ de bataille. Avant la jourtée d'Eylau, le prince d'Eck-

mühl, avait reçu ordre de se porter avec le 3e corps à deux ou trois lieues sur la droite de l'armée française, contre une colonne russe détachée sur la Passarge; il devait après l'avoir repoussée, marcher vers Eylau, pour tourner la gauche de la ligne ennemie. En effet, vers une heure, le 3e corps, qui venait d'accomplir sa mission, déboucha à notre droite et fit plier la gauche des Russes; sur le soir, l'arrivée du maréchal Ney, qui avait été détaché sur l'Alle, contre le corps prussien, menaçant également le flanc droit des Russes, les força à la retraite.

CHAPITRE VI.

De la rapidité dans les mouvements stratégiques.

Ce n'est point assez de proportionner ses moyens d'action aux obstacles que l'on prévoit, de tenir constamment ses forces réunies et sous la main, de conserver l'unité de commandement, etc.; si l'on ne joint à l'observation de ces principes, la vivacité dans l'exécution, les succès seront presque toujours incomplets.

Pour frapper des coups décisifs et obtenir de grands résultats, il faut se porter rapidement vers les *points* importants ou *stratégiques*, y prévenir l'ennemi, s'il est possible, ou l'en déloger au besoin.

Ces *points* sont particulièrement les nœuds des grandes communications, tels que villes ou places, dont l'occupation menace les flancs ou les derrières

de l'ennemi, intercepte sa retraite et les secours qu'il peut attendre par ces communications, ou isole ses divers corps.

La rapidité dans les mouvements permet ou exige quelquefois qu'on s'écarte momentanément de certain principe; car, ainsi qu'on l'a dit, il en est de la guerre méthodique, comme d'une « courbe « mathématique : les principes sont à cette guerre, « ce que les axes sont à la courbe; tandis que celle-« ci s'approche de l'un des axes, elle s'éloigne sou-« vent de l'autre, sans cesser néanmoins de se rap-« porter aux deux à la fois. »

Les campagnes d'Italie, en 1796, enseignèrent comment des manœuvres aussi rapides qu'habiles pouvaient dispenser, au besoin, un général en chef d'avoir des forces, numériquement et matériellement proportionnées à celles de son adversaire. Les exemples furent encore plus remarquables en 1814; mais alors la victoire usait tous les jours nos ressources; tandis que la trahison augmentait celles de l'ennemi, en lui ouvrant le chemin de la capitale.

Dans les campagnes de 1800 en Italie et de 1805 sur le Danube, Napoléon s'éloigna un instant du principe d'après lequel on doit toujours tenir ses forces réunies, pour tomber tout à la fois et avec la rapidité de la foudre, au centre de l'Italie ou de la Bavière, et sur les flancs et les derrières de ses ennemis, avant qu'ils pussent être secourus. Une

stratégie audacieuse, presque sans le secours de la tactique frappa des coups aussi terribles qu'imprévus, qui nous livrèrent en peu de jours des provinces entières, de nombreuses places fortes et d'immenses approvisionnements.

Cet écart momentané d'un principe pour se rapprocher d'un autre relativement plus important, était d'ailleurs autorisé, dans ces deux campagnes, par la connaissance qu'on avait du caractère des généraux autrichiens, et par la position qu'ils avaient fait prendre à leur armée.

C'est ainsi que les règles de l'art de la guerre se modifient les unes par les autres, ou acquièrent plus ou moins d'importance relative par des considérations particulières, sans s'exclure jamais entièrement, ni cesser de constituer une guerre méthodique.

Les mouvements rapides sont toujours de l'essence d'une pareille guerre, quel qu'en soit le théâtre; ainsi le jour même de son débarquement en Egypte, Napoléon s'empara d'Alexandrie dont nos soldats escaladent les murs. Maître de la principale entrée du pays, le général en chef ne perd pas de temps pour marcher vers le Caire, faire remonter le Nil, occuper tous les postes de ce côté, et atteindre les Mamelucks avant que les beys eussent pu se concerter et former un plan général de défense. Il ne commit pas la faute qui coûta si cher à saint Louis, lorsque, pour avoir attendu trop longtemps à

Damiette l'arrivée du comte de Poitiers, il laissa écouler la saison favorable aux opérations.

De même, si en Espagne, comme l'a prétendu certain aristarque, on se fût amusé à faire des établissements sur l'Ebre, au lieu de marcher sur la Somo-Siera, sur Madrid, Burgos et Benevente pour chasser les Anglais, après les victoires de Vittoria, d'Espinosa, de Tudela et de Burgos, on aurait eu contre soi 200,000 Anglais, Portugais, Espagnols en ligne deux mois après, et l'armée française eût été chassée de vive force au delà des Pyrénées. Le moyen de soumettre l'Espagne n'était pas de se promener militairement dans le pays, en traînant de grands approvisionnements à notre suite, et nous arrêter à chaque pas pour organiser administrativement le pays; il fallait en nourrissant la guerre par la guerre (1) détruire promptement toutes les masses organisées de l'ennemi et se ménager toutefois des réserves convenables pour occuper et pacifier les provinces à mesure qu'on les aurait balayées. On n'a

(1) Le manque de canaux, de rivières navigables, de moyens de transport, rendait plus que problématique la possibilité de faire mouvoir des magasins considérables dans un pays soulevé; mais il eût fallu faire acquitter largement les frais d'étape des troupes, à mesure de leur passage, ou les faire camper. L'argent semé à propos dans un pays où le peuple est pauvre et intéressé nous y eût fait des partisans. (*Jomini.*)

pas fait, en Espagne, la faute d'aller trop vite, mais bien celle d'aller trop doucement, après le départ de Napoléon. Le roi Joseph, après le rembarquement de l'armée anglaise, perdit quatre mois, il eût dû marcher de suite sur Cadix, sur Valence, sur Lisbonne; les moyens politiques eussent fait le reste. Les Espagnols avaient présenté la même résistance aux Romains. Les peuples conquis ne deviennent sujets du vainqueur que par un mélange de politique et de sévérité, et par leur amalgame avec l'armée.

L'observation du principe de vitesse et de rapidité dans les mouvements, n'est pas moins nécessaire à la fin qu'au début et dans le cours des opérations : le complément d'une première victoire doit surtout être attribué à la vitesse de la poursuite. De tous temps, les grands capitaines ont adopté cette maxime vulgaire : «Profitez des faveurs de la fortune; « lorsque ses caprices sont pour vous, craignez qu'elle « ne change, car elle est femme, » et à la guerre on ne doit jamais la négliger. Si Turenne, après la victoire éclatante des Dunes, au moment où il venait d'être joint par le maréchal de Laferté, s'était porté rapidement sur Bruxelles et se fût emparé de cette ville, il eût fait tomber toutes les petites places de la Flandre et accéléré les conclusions de la paix.

Plus tard, lorsqu'il dirigeait, sous les ordres de Louis XIV, la conquête de la Hollande, il descendit la rive gauche du Rhin, jusqu'au point où ce fleuve se divise en plusieurs branches, le passa, et, après

s'être emparé de nombreuses places fortes, son avant-garde s'était avancée jusqu'à Naarden ; mais on ne sait par quelle fatalité il s'arrêta, et n'entra pas dans Amsterdam. Revenus de leur surprise, les Hollandais lâchèrent les écluses : le pays fut inondé, et l'armée française, affaiblie par les garnisons qu'elle avait mises dans les places fortes, ne fit plus rien.

Napoléon, dans ses campagnes d'Italie en 1796, donna les premiers exemples de cette impétuosité dans la poursuite, si nécessaire pour compléter la victoire. Après la bataille de Castiglione, qui eut lieu le 5 août, les troupes françaises, malgré leur extrême fatigue, continuèrent leur marche en avant, et le 7, dans la nuit, le général en chef arriva devant Vérone. Vürmser en avait fait fermer les portes, voulant gagner cette nuit pour faire filer ses bagages; mais elles furent enfoncées à coup de canon, et l'on s'empara de la ville. Pendant ce temps, Masséna reprenait Peschiera, et marchait vers la Corona sur le Monte-Baldo. Augereau ayant franchi, à Peschiera le Mincio à la suite de Masséna, remontait la rive gauche de l'Adige jusqu'à Ala, et le général Saint-Hilaire, vainqueur de Quasdanowich, dans la vallée d'Idro, se rendait maître de la Rocca-d'Anfo, de Lodrone et de Riva. Ainsi, l'armée française, profitant de sa victoire, ne laissa aucun repos à l'ennemi jusqu'à ce qu'elle eût regagné la ligne importante de l'Adige, qui couvre toutes les vallées du Pô, intercepte la moyenne et la basse Italie; isole la place de Mantoue

et fournit le moyen de pourvoir à toutes les dépenses d'une armée, parce qu'on en fait alors partager le poids à une grande population.

Quant aux généraux autrichiens, étonnés d'être poursuivis avec tant de vivacité dans toutes les directions, ils se retirèrent précipitamment jusqu'à Trente, sans oser même tenir à Roveredo. Ce ne fut que le 18 août que le maréchal Vürmser, s'étant convaincu que l'armée française ne faisait pas de mouvement inquiétant, se décida à reporter le corps de Davidowich à Roveredo.

Dans le mois suivant, des marches aussi rapides que les précédentes déconcertèrent de nouveau toutes les combinaisons du vieux maréchal, auquel les traditions de la guerre de Sept-Ans ne fournissaient aucun exemple pareil. Tandis qu'il croyait surprendre Vérone, en s'avançant dans la vallée de la Brenta, il fut lui-même pris en flagrant délit par le général français qui, par une contre-marche rapide, gagna inopinément les derrières et les flancs de son adversaire.

L'archiduc Charles lui-même manœuvra en 1796 contre Moreau et Jourdan, sur de bons principes, il est vrai, mais timidement et comme un homme qui les entrevoit, mais ne les a pas médités; il ne sut pas frapper de ces coups aussi prompts que décisifs, qui caractérisèrent les campagnes de 1800 et de 1805, dirigées par Napoléon.

CAMPAGNE DE 1800 EN ITALIE.

L'armée française, formée sur cinq colonnes, venait de franchir les cinq passages des Alpes, entre le mont Genèvre et le Saint-Gothard. L'existence de l'armée de réserve, problématique jusque-là, même pour le conseil aulique, et la présence de Napoléon, reconnu par plusieurs officiers autrichiens, n'étaient plus révoquées en doute. Aussi le feld-maréchal Mélas venait de se décider à quitter le Var, défendu par Suchet, et à se porter sur Alexandrie et Turin. Dès ce moment, les manœuvres des colonnes françaises devaient être aussi rapides que leur formation et leur marche avaient été secrètes et compassées ; car ce que Napoléon se proposait, ce n'était pas simplement de battre l'ennemi, mais de le couper de l'Autriche, de lui enlever ses magasins, parcs, hôpitaux, et de l'obliger à une capitulation qui le forçât de restituer à la fois toutes les places de l'Italie.

Cependant le général autrichien, qui commandait à Turin, jugeant que les Français allaient s'avancer sur cette ville, réunit ses forces au corps du général Briey qui, n'ayant pu défendre la vallée d'Aoste à Ivrée, contre notre avant-garde, se retirait sur le corps intermédiaire du corps de Haddick. Ces troupes réunies, formant 5 à 6,000 hommes d'infanterie et 3 à 4,000 hommes de cavalerie, prirent position

sur la Chiusella, petite rivière qui se jette dans la Doréa-Baltéa au-dessous d'Ivrée.

L'avant-garde française, qui comptait six régiments, dont trois de cavalerie, aux ordres du lieutenant-général Lannes, pressée d'assurer le principal débouché de l'armée, arrivait presqu'en même temps que l'ennemi au pont de la Chiusella, après avoir enlevé d'emblée la ville et la citadelle d'Ivrée. L'ennemi, attaqué vigoureusement dans sa position, est culbuté et rejeté en désordre sur Turin. L'avant-garde prend aussitôt la position de Chivasso, d'où elle intercepte le cours du Pô, et menace Turin, où est le quartier-général autrichien. Le 27 mai, c'est-à-dire six jours après le passage du Saint-Bernard, toute l'armée de réserve, avec son artillerie, était réunie à Ivrée.

Tout le monde crut que, profitant du succès obtenu à la Chiusella, le premier consul allait marcher sur Turin pour en chasser Mélas, et se réunir au général Thurreau, qui s'était porté vers Suze et Turin, par le mont Cenis, pour inquiéter l'ennemi et l'éloigner de la Doréa-Baltéa. Par là, il aurait eu l'avantage de se trouver appuyé sur les places et sur les défilés du mont Blanc; mais alors chaque armée se trouvait dans une position naturelle; son plan était bien plus vaste et plus décisif. Pendant que notre avant-garde tient Mélas en échec du côté de Turin, notre arrière-garde, formée d'une division aux ordres de Murat, devient tout d'un coup avant-garde;

elle s'empare de Verceil et de Novarre, le 31 mai, à l'aide de quelques nacelles et à la faveur d'un terrain boisé, elle force le passage du Tessin, que défendent quelques troupes d'observation, laissées contre les débouchés de la Suisse. Le 2 juin, le premier consul entre, à la suite de son avant-garde, dans Milan, dont il fait aussitôt armer la citadelle. Ces mouvements, qui nous rendent maîtres de toutes les ressources de l'ennemi, ont été exécutés avec une telle rapidité, qu'il n'y avait pas quarante-huit heures, que les habitants avaient entendu parler de l'armée de réserve et du passage des Alpes.

Le 30 mai, l'avant-garde française évacue la Chiusella, passe la Doréa, laissant un corps d'observation sur la rive gauche, devient arrière-garde, franchit la Sésia, et arrive par Crescentino à Pavie, où elle entre le 1er juin; elle y trouve des magasins considérables et 200 bouches à feu, dont 30 de campagne. Mélas avait abandonné Turin et paraissait se porter sur la rive droite du Pô. Dans le même temps, le général Moncey, qui amenait par le Saint-Gothard un détachement de l'armée du Rhin, fort de 15,000 hommes, recevait l'ordre de relever à Milan le corps de Murat, lequel devait passer le Pô à Plaisance. Les troupes qui avaient passé par le Simplon maîtrisaient la forteresse d'Arona, à la pointe du lac Majeur, et couvraient ainsi nos communications avec le Valais, où l'on avait dirigé de grands approvisionnements de vivres.

Le 6 juin, Murat, suivant l'ordre qu'il en a reçu du premier consul, surprend la tête de pont de Plaisance, s'empare d'une partie des bateaux qui lui servent le lendemain à franchir le pont à Nocetta, pénètre dans Plaisance, et, après avoir dispersé une colonne de 2,000 Autrichiens, qui marchait à sa rencontre, il court sur Stradella opérer sa jonction avec le corps d'avant-garde du général Lannes qui a également le 6 juin passé le Pô, vis-à-vis de Pavie. Le reste de l'armée passe le fleuve à hauteur de Stradella, à l'aide des bateaux que la rapidité de notre marche a permis de surprendre et d'enlever à l'ennemi. Vainement quelques partis autrichiens, accourus au secours de Stradella, essaient d'arrêter le torrent qui déborde sur les communications de Mélas avec Mantoue et l'Autriche, ils sont forcés de se retirer sur Tortone.

La division Duhesme a pénétré dans Lodi et menace déjà Pizzighettone et Crémone.

L'armée autrichienne va se voir acculée aux Alpes par l'armée consulaire qui a tourné sa gauche, et a ses débouchés assurés par le Saint-Gothard et le Simplon.

C'était le 6 juin que l'armée française avait commencé de passer le fleuve ; on apprit que Gênes avait capitulé le 4 de ce mois. Les troupes employées au blocus allaient renforcer l'ennemi, et il importait de livrer bataille avant la réunion. A peine le corps de 10,000 hommes du général Lannes, formant avant-

garde, eut-il passé le Pô et repoussé à Stradella l'attaque de 4 à 5,000 Autrichiens, qu'il reçoit ordre de marcher sur Alexandrie ; il rencontre à Montebello un corps de 18,000 Autrichiens, commandé par le général Ott, qui venait de Gênes à marche forcée pour s'opposer au passage du Pô, et donner au général Mélas le temps de réunir ses forces. Un combat terrible s'engage, il dure jusqu'à la nuit, et se termine par l'entière déroute des ennemis qui, réduits de moitié, se retirent sur Voghera.

Après la bataille de Montebello, l'armée française se remit en marche pour passer la Scrivia. Après avoir bloqué Tortone sur sa route, elle rencontra le 13 juin l'ennemi qui défendait les approches de la Bormida et les ponts qu'il avait près d'Alexandrie, etle culbuta; l'armée prit position le long de la Scrivia.

La division du général Chabran arrivait en même temps, le long du Pô, vis-à-vis Valence, pour empêcher l'ennemi de regagner vers ce point la rive gauche du fleuve ou au moins pour donner des nouvelles du moindre mouvement qu'il ferait dans cette intention et disputer ensuite, au besoin, à l'aide du général Moncey, le passage de la Sésia, ce qui donnerait le temps à l'armée française de repasser elle-même sur la rive gauche du Pô, et de prévenir les Autrichiens sur le Tessin. En effet, il était à craindre que l'armée du général Mélas, depuis l'échec de Montebello, cernée en quelque sorte entre la Bor-

mida et le Pô ne tentât de franchir ce fleuve sous la protection de la tête de pont qu'il avait conservé à Casal, de forcer ensuite la Sésia et le Tessin, de traverser la Lombardie et d'opérer une jonction sur l'Adda avec Wukassowitsch. Mais le 13 juin, à 3 heures du matin, veille de la bataille de Marengo, on apprit, par le général Chabran, que l'ennemi n'avait fait aucune disposition, et que son pont de Casal était toujours ployé. Le premier consul jugea dès lors qu'il aurait toujours le temps de revenir sur ses pas si l'ennemi se décidait à effectuer l'opération dont on vient de parler.

Un second parti que pouvait prendre Mélas était de se porter sur le général Suchet qui s'avançait des bords du Var sur la Bormida, à la rencontre du corps de 8 à 9,000 hommes sortis de Gênes par terre en vertu de la capitulation de Masséna, de l'attaquer et de chercher à le défaire complétement, manœuvre que la place d'Alexandrie et l'occupation des deux rives de la Bormida rendaient exécutable.

L'ennemi pouvait aussi adopter le parti d'éviter tout engagement incertain, en se portant sur Gênes pour se réunir avec l'armée anglaise et le corps de Toscane, puis établir son système de guerre en laissant de fortes garnisons dans ses places.

Pour enlever à l'ennemi ces deux dernières chances de salut, Desaix qui, arrivant d'Egypte, venait de rejoindre à franc-étrier l'armée près Tortone, reçut l'ordre de se porter immédiatement à Rivalta

à une demi-marche de Marengo sur la route d'Alexandrie à Gênes, avec une division, il devait former au besoin l'avant-garde de l'armée et barrer le passage à l'ennemi de ce côté.

Le quartier général de l'armée française était à Voghera sur la route d'Alexandrie à Plaisance.

Ainsi, par suite de la rapidité et de l'opportunité de nos mouvements, l'armée autrichienne réunie depuis deux jours à Alexandrie sous le commandement du général Mélas, était définitivement coupée de sa ligne d'opération de ses dépôts, et placée entre l'armée du premier consul et celle du général Suchet dont les avant-postes avaient passé les montagnes et commençaient à se faire sentir sur les derrières du flanc droit des Autrichiens.

Le feld-maréchal, après bien des hésitations, s'était décidé, le 4 juin, à faire un gros détachement sur Suchet, le reste de l'armée autrichienne restant couvert par la Bormida et la citadelle d'Alexandrie. Mais dans la nuit du 11 au 12 juin, ayant appris le mouvement du premier consul sur la Scrivia, il assembla le 13 son conseil. A la suite de vives et orageuses discussions il fut décidé qu'il fallait passer sur le ventre de l'armée française, et rouvrir ainsi les communications avec Vienne, en reprenant la ligne d'opérations sur Mantoue; que si l'on réussissait tout était gagné, puisque l'on était maître de la place de Gênes et qu'en retournant très-vite sur Nice, on exécutait le plan d'opérations arrêté à Vienne, et

qu'enfin, si l'on échouait et que l'on perdît la bataille, la position serait affreuse, sans doute, mais que la responsabilité en tomberait tout entière sur le ministère dont les ordres et les instructions n'avaient mentionné que l'armée de Masséna.

Ce raisonnement fixa toutes les opinions, il n'y eut plus qu'un cri : aux armes! aux armes! et chacun alla faire ses dispositions pour la bataille du lendemain.

Le même jour, notre avant-garde, comme on l'a dit, avait culbuté les avant-postes ennemis placés sur la rive droite de la Bormida et s'était emparée du village de Marengo situé de ce côté de la rivière sur la route de Tortone aux ponts par où l'ennemi devait déboucher d'Alexandrie.

Dès que la nuit fut venue, et que les divisions eurent établi leur bivouac, Napoléon partit en toute hâte pour se rendre au quartier général à Voghera, et recevoir des nouvelles de toute l'armée. Il apprit à moitié chemin, à Torre-di-Garofolo, qu'aucun mouvement n'avait eu lieu sur la rive gauche du Pô, au corps du général Chabran, et comme la Scrivia était débordée, il passa la nuit dans ce village de Torre-di-Garofolo. Le 14 au matin on est instruit qu'il n'y a rien de nouveau du côté de Gênes, qu'il ne se trouve dans Acqui qu'une avant-garde de cavalerie, mais que toute l'armée ennemie est en mouvement sur la gauche de la Bormida, et que des renforts considérables marchent sur la tête de pont.

On juge alors que les Autrichiens, sentant la faute qu'ils avaient faite la veille en ne défendant pas le village de Marengo, voulaient dans le dessein de s'ouvrir un passage à travers notre armée, reprendre d'abord cette importante position qui devait favoriser leur déploiement dans la plaine.

BATAILLE DE MARENGO (1).

En effet, l'armée autrichienne débouche dès 6 heures du matin par ses ponts de la Bormida, et elle porte le gros de la cavalerie sous les ordres du général Elsnitz sur sa gauche. La droite était formée de deux lignes d'infanterie aux ordres des généraux Haddick et de Kaim; entre ces deux corps et la cavalerie était, en arrière d'un ruisseau, un espace occupé par 3,000 hommes d'élite commandés par le général Ott. L'ennemi déployait ainsi environ 45,000 combattants dont 10,000 de cavalerie et une nombreuse artillerie. En ce moment, l'armée française se trouvait en échelons par division, la gauche en avant; la division Gardanne formait le premier échelon appuyant sa gauche à la Bormida et occupant la Casa-di-Piétra-Buona, sur la route d'Alexandrie; la division Chambarlhac, le second échelon, à

---

(1) Voir la notice sur la bataille de Marengo, extraite du Mémorial du dépôt de la guerre et insérée à la fin du volume.

la gauche de Marengo qu'elle occupait; et la division du général Lannes formait le troisième tenant la droite de la ligne et en arrière de la droite de la division Chambarlhac. La division Monnier et les troupes d'élite étaient en réserve en avant de Torre-di-Garofolo.

Le lieutenant-général Murat commandant la cavalerie avait placé la brigade Kellermann sur la gauche, celle de Champeaux sur la droite et le général Rivaud, à la tête de deux régiments de cavalerie légère, à Salé pour surveiller les mouvements de l'ennemi sur le flanc droit.

L'armée française comptait 24,000 hommes dont 3,600 de cavalerie et moins de deux bouches à feu par mille hommes.

Les lignes autrichiennes attaquèrent à 8 heures, la division Gardanne, qui, après avoir soutenu un combat vif et meurtrier, dut se retirer sur le village de Marengo à 600 toises en arrière de sa première position. Le premier consul, instruit par la vivacité de la canonnade, que l'armée autrichienne attaquait, expédia sur-le-champ l'ordre au général Desaix de revenir avec son corps de Rivalta sur San-Guiliano à 3,000 toises en arrière de Marengo, sur la route de Tortone. Le village de Marengo devenait le centre de l'attaque, le général Victor qui commandait sur ce point, reçut ordre de le défendre le plus longtemps qu'il serait possible avec les deux divisions Gardanne et Chambarlhac, protégées par le ruisseau ou fossé

marécageux de Fontanone, qui s'étend en avant de Marengo parallèlement à la Bormida. En même temps le général Lannes s'avançait rapidement vers la ferme de la Barbotta, entre le village de Castel-Cériolo et Marengo, à la droite du général Victor, et l'ordre était expédié à la réserve placée près de la Torre-di-Garofolo en arrière de Castel-Cériolo, de se porter en seconde ligne pour soutenir au besoin la droite de l'armée.

La grande supériorité des Autrichiens leur permet d'attaquer le village de Marengo avec des forces considérables, en même temps que la droite du général Haddick, conduite par O'reilly, s'étend le long de la Bormida, pour gagner la gauche des Français, et que le général Ott se dirige sur Castel-Cériolo, situé à 1,400 toises de Marengo, pour déborder notre droite, laquelle touche la Barbotta à 900 toises de Castel-Cériolo. Le fossé de Fontanone, longtemps défendu avec opiniâtreté, est franchi par l'ennemi sous la protection d'une formidable artillerie, et Marengo, pris et repris, reste enfin au pouvoir des Autrichiens.

Les troupes de Victor se retirent en désordre vers San-Guiliano. Il était dix heures, le premier consul arrivait en ce moment sur le champ bataille, entre San-Guiliano et Marengo; la plaine à gauche de la route de Tortone était couverte de nos fuyards qui répandaient partout l'alarme, et même plusieurs faisaient entendre ce cri funeste : Tout est perdu !

Le corps du général Lannes, un peu en arrière de la droite de Marengo, était aux mains avec l'ennemi qui, après la prise de ce village, se déployant sur sa gauche, se mettait en bataille devant notre droite, qu'elle débordait déjà. Le premier consul envoya aussitôt son bataillon de la garde consulaire, composé de 800 grenadiers, l'élite de l'armée, se placer à 500 toises sur la droite de Lannes, dans une bonne position pour contenir l'ennemi. Le premier consul se porta lui-même, avec la 72e demi-brigade au secours du corps de Lannes, et dirigea la division de réserve, qui arrivait de Garofolo, sur l'extrême droite à Castel-Cériolo.

Cependant, au milieu de cette immense plaine, l'armée reconnaît le premier consul entouré de son état-major et de 200 grenadiers à cheval avec leurs bonnets à poil, ce seul aspect suffit pour rendre aux troupes l'espoir de la victoire. La confiance renaît, les fuyards se rallient sur San-Guiliano en arrière de la gauche du général Lannes. Celui-ci, attaqué par une grande partie de l'armée ennemie, opérait sa retraite avec sang-froid; ce qui restait de son corps mit trois heures pour faire en arrière trois quarts de lieue, exposé en entier au feu de la mitraille de 80 bouches à feu auquel il n'avait plus à opposer que quelques pièces d'artillerie légère.

Le général Murat se multipliait pour couvrir avec sa cavalerie le flanc de l'infanterie. La garde consulaire suivait lentement le mouvement de la ligne entre le

centre et Castel-Công. La 72e demi-brigade de la division Monnier était devenue, à la hauteur de la ferme de Poggi à 1,000 toises en arrière de la Barbotta, le point de ralliement des bataillons de la gauche qui avaient été mis en déroute; le reste de cette division, aux ordres du général Carra Saint-Cyr, après avoir occupé un instant Castel-Cériolo, avait été obligé de céder au nombre. Séparé de plus de 1,000 toises en avant de la droite, son général reforme ses deux demi-brigades en colonnes serrées par divisions, suit le mouvement général, et, profitant de l'avantage que lui donnent les vignes à travers lesquelles il se retire, contient et repousse même la cavalerie ennemie.

L'armée autrichienne dirigeait ses principales forces sur notre centre et sur notre gauche. Le général ennemi, jugeant que l'armée française est en pleine retraite, cherche avec une nouvelle confiance à exécuter son projet de tourner notre gauche et de nous couper le chemin de Tortone. C'est dans ce dessein qu'il forme une colonne de 6,000 grenadiers qui, précédée d'une forte avant-garde, doit se porter sur la grand'route, afin de prévenir et d'empêcher le ralliement de nos divisions qu'il suppose en désordre; sur les trois heures après midi, le corps de Desaix arriva. Le premier consul lui fit prendre position sur la chaussée, en avant de San-Guiliano. Notre cavalerie et 15 pièces de canon étaient masquées derrière les vignes et placées dans les intervalles des

régiments du général Desaix, dont les 1er et 3e bataillons étaient en colonne derrière les ailes du second déployé en bataille, la cavalerie était en colonne. Le corps du général Victor se reforma diagonalement en arrière sur la gauche du général Desaix, appuyant aux Cassati-del-Sottile, de l'autre côté de la route. Le général Lannes s'arrêta diagonalement en avant de la droite de Desaix. La droite de notre nouvelle position appuyait à la ferme de Castellana, et était flanquée et soutenue par la garde consulaire et le 1er régiment de dragons; notre ligne de bataille présentait ainsi un front de 1,500 toises. Il était 6 heures du soir lorsque toutes ces dispositions furent terminées. Le premier consul, prêt à reprendre l'offensive, parcourt les rangs de son armée, s'y montre avec ce front serein qui présage la victoire, parle aux chefs, aux soldats et leur dit, que pour des Français c'est avoir fait trop de pas en arrière, que le moment est venu de faire un pas décisif en avant : « Soldats, ajoute-t-il, souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille. »

En ce moment la droite de l'ennemi avait dépassé la ferme de la Ventolina située à 500 toises de notre front; les boulets et les obus tombaient sur San-Guiliano; sa colonne de grenadiers, flanquée à droite par un régiment d'infanterie posté à Cassina-Grossa, et à gauche par de la cavalerie, semblait sur le point de gagner notre gauche; mais l'artillerie des Autrichiens était retardée, leur centre n'était point en ligne : une

grande partie de leur cavalerie de la gauche tenue en échec ne se liait pas à ce mouvement offensif.

Tout à coup notre artillerie est démasquée, elle fait pendant 10 minutes un feu terrible, et bientôt l'ennemi étonné s'arrête. La charge battue sur toute la ligne, cet élan qui se communique comme la flamme dans le cœur des braves, tout ajoute dans ce moment à l'ardeur qu'inspire la présence d'un chef qui jamais ne leur promit en vain la gloire.

La division Desaix marche à l'ennemi avec cette noble assurance que lui donne le désir d'égaler en peu d'instants les glorieux travaux des autres divisions, elle est fière de suivre son général dont la place favorite était toujours à la tête des braves. Une légère élévation de terrain couverte de vignes, dérobait à Desaix une partie de la ligne ennemie; impatient, il s'élance pour la découvrir, l'intrépide 9e légère le suit à pas redoublés. L'ennemi est abordé avec impétuosité, la mêlée devient terrible, plusieurs braves succombent, et Desaix n'est plus!..

Lorsqu'à Salsbach, un coup mortel vint ainsi frapper Turenne, l'armée dans la douleur courut aux armes, et demanda la bataille pour venger son général. La mort de Desaix inspira le même élan de dou leur et de vengeance, mais ici la bataille se donne, Napoléon commande et Desaix est vengé!.... Sa division, jalouse de porter les premiers coups, charge avec impétuosité les bataillons déployés en tête de la fameuse colonne; ceux-ci ne pouvant tenir

contre nos baïonnettes, se renversent sur cette même colonne de grenadiers, que conduit le général Zach, et qui marche à 1,000 pas de son avant-garde. Le désordre se communique aux premières divisions; celles-ci sont abordées au même instant par la 9e légère qui, suivant sa première impulsion, charge immédiatement la tête de cette masse formidable. La droite de l'ennemi, furieuse de voir qu'on veut lui arracher la victoire, se montre aussi ferme que les attaques sont vives : forte de la solidité que lui donne son ordre profond, elle attaque à son tour, et cette journée n'avait peut-être pas présenté de choc plus meurtrier. La division Boudet fait et essuie le feu le plus terrible, une partie de la division Watrin, du corps de Lannes, marche sur la gauche pour la soutenir; celle de Gardanne, du corps de Victor, prend part à ce combat.

Cependant le centre de l'ennemi, composé des divisions de Kaim et de Haddick, formant une seconde ligne, avait dépassé la ferme des Poggi et s'avançait en bataille, flanqué à droite par un corps de cavalerie qui le précédait, comme pour venir au secours de la colonne hongroise, mais ce corps était encore hors de portée : la cavalerie, à la gauche de l'ennemi, restait dans ses mêmes positions, paraissant observer les 19e et 70e demi-brigades, qui formaient deux colonnes serrées en avant et sur le flanc droit de l'armée.

C'était le moment de frapper le coup décisif: Kel-

lermann, à la tête de 800 hommes de grosse cavalerie, formée en colonne à cause de la difficulté de marcher en ligne à travers les vignes qui pendaient en guirlandes d'un arbre à l'autre, suivait parallèlement à la grande route le mouvement de toute l'armée française. Sur-le-champ il commande : « Tête de colonne à gauche », et à travers les intervalles de la ligne, lance ses premiers escadrons sur le flanc gauche de la colonne de grenadiers, tandis qu'arrêtant les derniers il les forme en ligne et les porte au trot contre le corps de cavalerie qu'il a en face de lui.

Cette charge brusque et impétueuse ouvre le flanc de cette colonne formidable dont le front était en même temps entamé par les chocs réitérés qu'elle avait à soutenir de la division Boudet. La cavalerie de Kellermann profite rapidement de son succès, rend le désordre irréparable, et avant que la colonne pût être secourue, elle fut entièrement rompue, mit bas les armes, et se rendit prisonnière avec le général Zach. En même temps, le corps du général Lannes attaquait avec une nouvelle ardeur; les grenadiers et chasseurs de la garde consulaire renversaient sur la droite tout ce qui était en avant d'eux ; le général Cara Saint-Cyr avait repris l'offensive, et marchait sur Castel-Cériolo.

Le général de cavalerie Rivaud commençait à repousser sur la route de Salé les postes du général Elsnitz ; et le gros de la cavalerie autrichienne, con-

tenu ainsi à cette extrême gauche, laissait la ligne d'infanterie sans appui dans la plaine.

L'armée française franchit, en trois quarts d'heure, le grand espace qu'elle avait défendu pendant quatre heures.

La cavalerie ennemie, pressée par le général Rivaud, fusillée des haies de Castel-Cériolo, que la division Cara Saint-Cyr venait de reprendre, se hâte d'accourir au secours de son infanterie; l'ennemie se rallie, et, arrivé à Marengo, conserve le projet de conserver ce village, en appuyant sa gauche à ce corps de cavalerie.

La division du général Boudet, qui veut avoir la gloire de reprendre Marengo, fait une dernière charge, avec cette vigueur qui avait marqué les premières; elle est dans ce moment soutenue par le corps du général Victor, qui revenait sur les lieux où il avait déjà si bien combattu. Au nord de Marengo, le général Lannes attaquait le corps de réserve; il n'éprouvait pas moins de résistance, et n'avait pas moins de succès. La cavalerie de la réserve ennemie se disposait à charger la droite de la division Boudet; mais le chef de brigade Bessières, à la tête des Casse-Cols (1) et des grenadiers de la garde, prévient l'ennemi, s'élance avec impétuosité,

(1) C'est ainsi que dans le *Bulletin* étaient désignés les chasseurs de la garde consulaire.

fait plier ce corps, l'accule en désordre sur le ruisseau de Fontanone; il découvre ainsi le flanc de l'infanterie, et la force à la retraite en portant le trouble et l'effroi dans ses rangs divisés.

La nuit couvrait déjà la plaine; les débris de l'armée autrichienne en profitèrent, pour repasser leurs ponts, et les Français, au milieu de leurs sanglants trophées, bivouaquèrent sur la même position qu'ils occupaient avant la bataille.

Le lendemain à la pointe du jour, les grenadiers de la division Gardanne attaquaient les avant-postes que l'ennemi avait laissés à la tête de pont qu'il conservait à la droite de la Bormida; mais un parlementaire se présente et annonce que le général Mélas demande à envoyer un officier de son état-major au premier consul. Après la première conférence, le général Berthier reçoit des instructions; il est investi par Napoléon des pouvoirs nécessaires pour traiter; il se rend à Alexandrie, et quelques heures après il présente à l'acceptation du premier consul une capitulation qui livre à la République française le Piémont, la Lombardie, la ville de Gênes, etc.

Après la bataille, Mélas assembla son conseil de guerre. L'opinion de ses généraux fut, qu'on pouvait, malgré la perte de 10,000 hommes qu'avait éprouvée l'armée autrichienne dans cette journée, risquer encore une bataille, mais qu'elle offrait trop de chances incertaines, qu'un mouvement de l'ar-

mée le long de la Bormida sur Acqui était inexécutable depuis que le premier consul était en mesure de la devancer sur ce point, et qu'elle serait ainsi enfermée, entre l'armée consulaire et celle de Suchet. Quant au passage sur la rive gauche du Pô, il parut hérissé de trop de difficultés. En effet les divisions Chabran et Lapoype étaient en état de défendre le Tessin, jusqu'à l'arrivée de notre armée, et alors il devenait impossible de pénétrer jusqu'à Mantoue.

La bataille de Marengo témoigna, ainsi que les manœuvres qui la précédèrent, de l'importance du principe en vertu duquel un général doit porter rapidement la masse de ses forces sur les points décisifs. On ne peut trop s'étonner de la lenteur avec laquelle les Autrichiens, dans cette journée, poussèrent leurs premiers avantages. Depuis 6 heures du matin, jusqu'à trois heures, ils furent constamment vainqueurs, au moins en apparence, et entamèrent, cependant, à peine leurs adversaires; ils les écrasèrent de leurs feux, mais ne leur enlevèrent pas un bataillon. Aucun mouvement remarquable de la part des premiers n'eut lieu, pour porter les efforts d'un point sur un autre. Si le ruisseau de Fontanone, mit tant d'obstacles à leur marche ce fut parce qu'ils négligèrent de suivre vivement Gardanne, sans s'appliquer à se former avant d'avoir dépassé Marengo. Ils furent assaillis en colonne de marche par Desaix et Kellermann, alors qu'ils au-

raient dû être en ligne, et ils s'amusèrent à se déployer dès le matin, lorsqu'il fallait pousser Gardanne l'épée dans les reins. Lannes, qui n'avait pas 8,000 combattants, suffit pour arrêter 18 à 20,000 Autrichiens durant plus de trois heures ; ce qui ne serait peut-être point arrivé s'ils l'eussent abordé franchement vers midi.

Du côté des Français, au contraire, la vivacité de leur retour offensif, autant que les bonnes dispositions ordonnées par le général en chef, décida de la victoire. On voit, en effet, Kellermann, après l'attaque inopinée, qui a mis en désordre la colonne de grenadiers hongrois, rallier rapidement sa cavalerie encore tout échauffée de la charge qu'elle vient d'exécuter, se mettre à la poursuite des dragons de Lichtenstein, et les culbuter sur la brigade de cavalerie de Pilati, qui venait d'atteindre Cassina-Grossa. Les cavaliers de cette brigade, saisis d'une terreur panique, se jettent, les uns sur la colonne du général Ott, qui n'a pas le temps de se déployer, les autres rebroussent chemin et vont porter la confusion et l'effroi jusque dans les dernières lignes des généraux Kaim et Haddick; 6 bataillons de grenadiers commandés par le général Weidenfeld, et qui étaient placés en réserve sur les hauteurs de Spinetta, furent les seuls qui tinrent ferme et protégèrent la retraite d'O'reilly, le long de la Bormida.

Enfin le général français, fidèle à tous les principes de la guerre méthodique, s'était, comme on a

vu, empressé de rappeler tous ses détachements pour la bataille ; tandis que Mélas semblait au contraire s'appliquer à disperser ses forces au moment où leur concentration était le plus nécessaire.

EXPOSITION DE LA CAMPAGNE DE 1805, A L'APPUI DU PRINCIPE ÉNONCÉ AU CHAPITRE 6.

La même rapidité dans les mouvements qui avaient fait triompher en 1800, ruina cinq ans plus tard, en quelques semaines, toutes les espérances de la coalition ; et l'on vit alors, par suite de l'application du principe de vitesse, dans toute l'étendue du possible, la nombreuse armée du général Mack déborder par la droite sur le Danube, et bientôt après cernée dans Ulm, comme celle de Mélas l'avait été sous les murs d'Alexandrie.

Lorsqu'en 1805, l'Autriche accédant à la coalition formée entre l'Angleterre, la Suède et la Russies, se décida à nous attaquer, pendant que notre armée campait sur les bords de la Manche et de la mer du Nord, elle organisa une armée d'environ 250,000 hommes, à laquelle la Russie s'était engagée de joindre un renfort de 100,000. Dans le même temps deux corps russes devaient, l'un envahir le Hanovre, l'autre marcher avec les Napolitains sur le Pô, et une autre armée russe, rassemblée sur le Bug, devait menacer la Prusse alors notre alliée.

L'armée française rassemblée au camp de Boulogne, s'élevait à 150,000 hommes; elle se composait des 3e, 4e, 5e, 6e et 7e corps.

L'armée de Hanovre, commandée par Bernadotte fut désignée comme le 1er corps, et les troupes réunies au camp de Zeist en Hollande formèrent le second corps sous les ordres de Marmont. Masséna commandait 50,000 hommes en Italie. En somme nous étions numériquement inférieurs à l'ennemi qui nous menaçait de toutes parts, et, suivant le premier principe de la guerre méthodique, il fallait s'efforcer de proportionner promptement nos forces à celles de nos adversaires, et se créer des moyens en rapport avec les obstacles et le but.

Les troisièmes bataillons dit de dépôt de la grande armée furent placés sous le commandement de Brune et chargés de la garde de notre flottille de Boulogne. L'occupation d'Anvers et de Flessingue fut assurée. Quatre corps de réserve furent établis à Mayence, Strasbourg, Juliers et Alexandrie. Les maréchaux Lefèvre et Kellermann eurent la mission d'organiser particulièrement à Mayence et à Strasbourg les conscrits destinés aux corps de la grande armée, et d'en former, en attendant de les faire entrer en ligne, des divisions de réserve et de garnison. Une conscription de 80,000 hommes fut décrétée pour pourvoir à tems au recrutement et tenir les corps actifs au complet. Berthier reçut ordre de faire préparer à Strasbourg les transports d'artillerie avec

des chevaux et conducteurs soudoyés en Alsace, en Lorraine et en Suisse. Pour être en état de porter toute notre énergie au dehors, l'institution si précieuse des gardes nationales fut rétablie; ce moyen pouvait nous donner, au besoin 100,000 hommes pour la garde des départements frontières du Nord, de Rhin et Moselle du Haut et du Bas-Rhin, du Doubs, etc.

Bernadotte avait l'ordre de faire occuper les forteresses de Hameln et Nienburg et de réunir ses troupes sur la frontière de l'électorat de Hesse-Cassel, pour se porter ensuite sur Francfort. Marmont devait lever son camp de Zeist, remonter le Rhin et se porter également sur le Mein.

Les Autrichiens, espérant nous prendre au dépourvu, et stimulés d'ailleurs par le cabinet de Londres, n'attendirent pas l'arrivée des Russes. Leur armée principale, aux ordres de l'archiduc Ferdinand, dirigée par le général Mack, commença le 7 septembre à franchir la Salza et se porter par Landshut et Munich sur le Danube, entre l'Iller et le Lech, un corps fut détaché à Rain, un autre dans le Voralberg pour flanquer son mouvement. Le prince Charles commandait en Italie, et le jeune Archiduc Jean, sous sa tutelle, dans le Tyrol. Les corps de la grande armée française partis des bords de la Manche et de la mer du Nord allaient atteindre les rives du Rhin et du Mein. Les corps qui avaient campé sur les côtes de l'Océan, traversèrent la France à marches

forcées et arrivèrent du 20 au 25 en ligne sur le Rhin, la droite à Strasbourg, le centre à Spire, et la gauche à Mayence. A peu près à la même époque le corps de Bernadotte se trouvait devant Wurtzburg et celui de Marmont était à Mayence d'où il devait se diriger aussi sur Wurtzburg, par Francfort et Offenbach. L'armée bavaroise, que l'invasion des Autrichiens avait forcée de se retirer sur la Rednitz, ayant été mise à notre disposition par l'électeur Maximilien, dut marcher par Forcheim et Nuremberg, pour se réunir au premier corps. Les 3e, 4e, 5e et 6e corps, aux ordres des Maréchaux Davoust, Soult, Lannes et Ney, et la réserve de cavalerie commandée par Murat franchirent le Rhin du 25 au 26 (1). Tous ces corps, ainsi que le 1er et le 2e, se portèrent à la fois sur le Danube, en suivant les routes qui, des bassins du Rhin et du Mein, entre Strasbourg et Bamberg, se dirigent presque parallèlement vers ce fleuve, et bientôt ils se trouvèrent naturellement en bataille entre Donauwerth et Ingolstadt sur l'extrême

(1) Les points de passage étaient : Manheim, Spire, Carlsrhue, Kelh et Huningue. La réserve de cavalerie, qui avait débouché par Kelh, contribua par des démonstrations nombreuses, faites du côté de la Forêt-Noire, à attirer l'attention de l'ennemi sur sa gauche. Le septième corps, qui passa un peu plus tard le Rhin à Huningue, était destiné à observer les mouvements de l'ennemi dans le Voralberg, et maintenir nos communications avec la France par la Souabe.

droite des Autrichiens. Mack avait fait prendre position à son armée sur la rive droite du Danube entre Wertingen sur la Zusam (qui se jette dans le Danube à Donauwerth) et la place d'Ulm, à laquelle il appuyait sa gauche; il s'obstina à demeurer spectateur de notre brillante et rapide manœuvre dont il devait bientôt être victime.

Soult, arrivé le 6 à 8 heures du soir à Donauwerth, culbuta aussitôt le régiment de Colloredo qui défendait le pont de la ville à moitié détruit, et après l'avoir fait réparer, le passa pour se porter sur Augsburg avec les divisions Vandamme et Legrand, tandis que celle de Saint-Hilaire remontait le Danube, par la rive gauche pour observer les mouvements de l'ennemi du côté d'Ulm et se rabattre ensuite vers les autres.

Murat, parvenu également à Donauwerth, le 7 au matin, traversa le fleuve pour se porter rapidement sur le Lech dans la direction de Rain occupé par la cavalerie de Kienmayer. Le lendemain, Murat après avoir repoussé l'ennemi de la ville de Rain vers Munich, remonta la rive droite du Danube et marcha sur Wertingen pour écraser l'aile droite de l'armée autrichienne. Cette aile était formée de 12 bataillons de grenadiers soutenus par les cuirassiers d'Albert : après 2 heures d'un combat opiniâtre, l'ennemi qui nous avait opposé un carré formidable fut enfoncé et mis en déroute.

Le corps de Lannes qui, après avoir aussi passé le

Danube à Donauwerth, suivait le mouvement de la réserve de cavalerie, arriva vers la fin de l'action et contribua à accélérer la retraite des Autrichiens qui perdirent dans cette rencontre près de 4,000 soldats.

Immédiatement après le combat de Wertingen, Murat continua son mouvement pour atteindre et couper la route d'Ulm à Augsburg. Il atteignit bientôt le village de Zusmarshausen, situé sur cette route où il fut rejoint le 9 au soir, par le maréchal Lannes. Napoléon y établit son quartier général.

Le même jour le maréchal Soult, dont le corps était particulièrement destiné à gagner les derrières de l'ennemi, entrait dans Augsburg, après avoir écrasé à Aïchach les débris de la division autrichienne dispersée à Wertingen.

Le maréchal Davoust, arrêté dans sa marche par les difficultés du terrain, n'avait pu atteindre que le 8 octobre le point de passage vis-à-vis Neuburg ; mais, dans la soirée du lendemain, ses divisions avaient déjà remplacé les troupes du maréchal Soult à Aïchach.

Marmont, marchant dans la même direction, prit position entre Aïchach et Augsburg, et Bernadotte avec les divisions bavaroises à Ingolstadt. La garde impériale se rendit à Augsburg où, le 10 au soir, Napoléon transféra son quartier général.

Quant au maréchal Ney, il avait eu la mission de remonter la rive gauche du Danube pour intercep-

ter à l'ennemi toute issue de ce côté, il devait s'emparer de Lauingen, de Güntzburg, où les Autrichiens appuyaient leur centre, et des ponts sur le Danube qui pouvaient le mettre en communication facile et constante avec le reste de l'armée.

Cependant le général Mack, effrayé des progrès rapides de notre armée sur sa droite avait reporté celle-ci vers Memmingen sur l'Iller et avait rappelé autour d'Ulm les troupes qu'il avait d'abord postées sur le lac de Constance. Dans la pensée que nous devions déboucher sur lui par la forêt noire, l'archiduc Ferdinand lui-même était rentré dans Ulm pendant la nuit du 9 au 10; accouru en personne pour défendre Güntzburg, il en avait été chassé par la division Malher du corps du maréchal Ney.

Sur ces entrefaites, la cavalerie du prince Murat s'avançait vers Burgau en arrière de Güntzburg et forçait Mack lui-même à reporter son quartier général de cette ville dans Ulm. Lannes se postait à Weissenhorn sa gauche appuyée à l'Iller. Ainsi, dès le 10 octobre, l'ennemi était presque complétement cerné dans les environs d'Ulm. Pour achever cette sorte d'investissement, le maréchal Soult reçut l'ordre de se porter d'Augsburg par Landsberg sur l'Iller et de s'y emparer de Memmingen. Il arriva le 12 devant cette petite place gardée par neuf bataillons, à cette nouvelle le maréchal Mack ordonna à Jellachich, qui couvrait le Voralberg, de renforcer cette position, mais il était trop tard : la garnison, intimi-

dée, avait capitulé 24 heures après l'apparition des trois divisions du 4e corps, dont la masse continua sa route vers Biberach, afin d'intercepter à l'ennemi toute retraite par le Tyrol.

Le maréchal Bernadotte avait eu ordre, pendant ce temps de laisser une division à Ingolstadt et de s'avancer avec les autres vers Munich, Davoust devait d'Aïchach marcher vers le même point. Ces mouvements avaient pour but d'éloigner du principal théâtre des événements les forces qui pourraient tenter de s'avancer entre l'Inn et le Danube, pour dégager l'armée du général Mack. On venait, en effet, d'apprendre que les Russes, arrivant de Moravie à marches forcées avaient dépassé Lintz, et le corps autrichien de Kienmayer, repoussé d'abord au delà du Lech, prenait position derrière l'Iser, à l'embranchement des routes de Braunau et de Wasserburg. Le 12, Munich était occupé par les troupes françaises et bavaroises. Kienmayer, chassé de sa position se retirait au delà de l'Inn, et nos divisions couvraient les routes d'Inspruck, de Kuffstein et de Moisach.

Quant à Marmont il était venu s'établir vers Illerstissen, pour arrêter l'ennemi qui aurait tenté de remonter l'Iller. Enfin la garde impériale, partie d'Augsburg le 11 octobre, était le 12 à Burgau où l'Empereur arriva pendant la nuit.

A la suite de ces derniers mouvements combinés et exécutés toujours avec une rapidité inouïe, l'ennemi devait décidément ne plus avoir aucune issue.

Cependant Ney, malgré les ordres formels de l'Empereur, cédant aux instances du prince Murat, avait reporté la plus grande partie de ses forces sur la rive droite du Danube, ne laissant sur la rive gauche que la division du général Dupont. L'ennemi, voyant ce faux mouvement, résolut le 11 octobre de faire une trouée vers la Bohême, en attaquant avec des forces supérieures ce corps qui était vers Albach, il devait s'assurer en même temps de la position d'Elchingen. La résistance du général Dupont fut honorable, sa division de 6,000 hommes tint tête aux 25,000 hommes qui lui étaient opposés, mais les Autrichiens au nombre de 15,000 s'étaient établis avec 40 bouches à feu à Elchingen dont ils avaient brûlé le pont. A cette nouvelle, Napoléon accourt avec sa garde au quartier général du maréchal Ney, lui ordonne aussitôt de faire ses dispositions pour s'emparer de l'importante position qu'il a abandonnée à l'ennemi, et se reporter sur la rive gauche où il doit interdire au général Mack le chemin de la Bohême, comme Soult et Marmont lui ferment déjà ceux du Tyrol.

Le 14, à la pointe du jour, le maréchal Ney commença l'attaque en franchissant le pont qui venait d'être réparé imparfaitement. Repoussés d'abord dans deux charges consécutives, les régiments, qu'il dirigeait en personne après 4 heures d'un combat meurtrier, culbutèrent l'ennemi qui abandonna la position d'Elchingen et fut poursuivi jusque dans

ses retranchements établis en avant d'Ulm. Pendant cette attaque, le maréchal Lannes avait occupé les hauteurs qui dominent la plaine au-dessus du village de Pfühl, aux portes d'Ulm, sur la rive droite. Marmont se saisissait le même jour des ponts de Unter et Ober Kirchberg, à droite de l'embouchure de l'Iller dans le Danube.

Le lendemain 15, Ney, appuyé par le corps de Lannes et la réserve de cavalerie, s'avança contre les retranchements établis devant Ulm. Ils occupaient les hauteurs de Lahr et Mohringen à 2,000 toises de la place, tournant le dos au Rhin, tandis que le gros de la cavalerie française semblait venir de Vienne : c'était la répétition de Marengo, mais avec plus de chances et de supériorité. Aussi le combat cette fois ne fut pas long, et l'ennemi, renonçant enfin à l'espoir de tenir la campagne, rentra dans la place. Bientôt après, les hauteurs fortifiées du Michelsberg et de la Tuilerie qui les commandent, furent occupées par nos troupes; de là des obus furent lancés le 16 sur la ville et le 17 le général Mack demanda à capituler.

Après le combat d'Elchingen, le prince Ferdinand, pressentant l'issue de la campagne, était sorti d'Ulm, se dirigeant sur Aalen avec une partie de la cavalerie autrichienne; il espérait rejoindre le corps qui avait le 12 profité du mouvement de retraite de la division Dupont, et qui, sous les ordres du général Werneck, avait réussi à déboucher par Heidenheim. Le

prince Murat, dès le 15, s'était lancé à la poursuite de ce dernier, et le maréchal Lannes avait été dirigé sur Aalen pour seconder Murat au besoin. Le corps de Werneck, entamé successivement à Lauingen et à Neresheim, capitula le 18 à Nordlingen. Quant à l'archiduc Ferdinand, effrayé de la vivacité que ses adversaires déployaient dans leurs manœuvres, il se rabattit sur Donauwerth par Dillingen, et parvint, en suivant des chemins de traverse et marchant jour et nuit à gagner Ratisbonne, et de là les frontières de la Bohême avec environ 2,000 chevaux. Le prince Murat, qui ignorait la contre-marche de l'Archiduc, poussa jusqu'à Nuremberg, recueillant de nombreux trophées dans sa marche rapide depuis Albach.

Le général Mack, qui se berçait encore le 17, de l'espoir d'être débloqué, avait inséré dans son acte de capitulation que, si le 25 octobre, à minuit inclusivement, les troupes autrichiennes ou russes débloquaient Ulm, la garnison sortirait avec armes et bagages, libre de faire ce qu'elle voudrait. Mais le 19, s'étant rendu au quartier général sur l'invitation de l'Empereur, le prince Berthier lui apprit et certifia sur sa parole d'honneur, que le corps de Kienmayer était au delà de l'Inn, que Bernadotte se trouvait en position entre cette rivière et Munich, que le prince Murat avait fait capituler le corps du général Werneck, que le maréchal Soult, posté entre Ulm et Bregentz observait les routes du Tyrol et du Voralberg. Le général Mack, convaincu alors que sa po-

sition était désespérée, promit d'évacuer Ulm le lendemain; et, le 20 octobre, la portion de l'armée autrichienne, renfermée dans la place, et comptant encore 30,000 hommes, défila devant l'Empereur qui avait consenti à lui accorder les honneurs de la guerre.

Ainsi fut anéantie, en quinze jours, la première armée de la coalition, sans que notre perte s'élevât à plus de 5,000 hommes; ce qui faisait dire aux soldats, dans le bivouac : « l'Empereur a trouvé une « nouvelle manière de faire la guerre; il se sert plus « de nos jambes que de nos baïonnettes. »

Pour imprimer aux mouvements d'une armée de 200,000 hommes toute la rapidité nécessaire, surtout au début de la campagne, il avait fallu s'écarter un instant de la stricte observation des règles qui prescrivent de faire marcher à l'ennemi les colonnes d'une armée sur une même ligne, ou au moins sur un front de plus en plus resserré, à mesure qu'on approche de l'ennemi. C'est en effet par des routes peu convergentes entre elles et partant d'une longue base comprise entre Strasbourg et Bamberg, que les divers corps de l'armée française arrivèrent en quelques jours et presque simultanément, sur la rive gauche du Danube, mais en traversant des pays amis, et l'on ne pouvait évidemment faire marcher ces corps sur moins de lignes, sans perdre un temps précieux.

Après le passage du Danube, il y eut aussi une

dispersion momentanée de nos divisions, ayant pour objet de couper à la fois aux Autrichiens toutes leurs communications, et de les forcer à mettre bas les armes, soit dans Ulm, en grande masse, soit par détachements, sur les routes par lesquelles ils essaieraient de se faire jour. Ce nouvel écart d'un principe pour se rapprocher davantage de la règle qui prescrit de se porter rapidement sur les points stratégiques, était justifié autant par notre supériorité numérique que par la position défensive que l'ennemi avait prise et qu'il s'obstinait à garder; il était d'ailleurs accompagné des précautions que prescrivait la prudence. Ainsi le maréchal Ney, laissé d'abord sur la rive gauche du Danube avait ordre (comme on l'a dit) de s'emparer et de tenir tous les ponts sur le fleuve, depuis Donauwerth, pour communiquer incessamment par des avant-gardes avec l'Empereur, et être prêt à donner ou recevoir appui.

MARCHE DE L'ARMÉE FRANÇAISE D'ULM SUR VIENNE.

Après la capitulation d'Ulm, nos forces étant encore, pour ainsi dire, intactes, nous étions en mesure d'agir immédiatement contre l'armée russe, qui arrivait à marches forcées au secours de ses alliés. Déjà Kutusof, à la tête de 40,000 hommes, venait d'atteindre Braunau sur l'Inn, où il recueillait les débris des colonnes de Kienmayer. Napoléon se rendit d'Augsburg à Munich, le 24 octobre, et en même

temps tous les corps de la grande armée prirent le chemin de l'Inn, excepté celui du maréchal Ney, qui fut dirigé par Lansberg sur le chemin du Tyrol. Il avait pour mission de fermer la retraite au corps autrichien de Jellachich dans le Voralberg, tandis que le 7e corps, commandé par Augereau, le presserait de front, et de détruire dans le Tyrol même, les corps placés sous les ordres de l'Archiduc Jean ; de là il devait se diriger par Brixen et Lienz sur Villach et Klangenfurth pour se réunir à la gauche de l'armée d'Italie.

Le 28, l'armée française sur trois colonnes, parties de Munich, Freysing et Landshut sur l'Iser, passa l'Inn à Wasserburg, Mühldorf et New-Œting; le 30 elle atteignit la Salza, la droite à Salsburg, le centre à Burghausen et la gauche à Braunau : elle marchait déjà, comme on voit, sur un front beaucoup plus resserré. Braunau où l'on trouva un matériel et des approvisionnements considérables fut aussitôt organisée en place de dépôt ; Kutusof s'était retiré à notre approche se sentant hors d'état de s'opposer à la marche de nos troupes victorieuses. L'Inn et la Salza franchies, Napoléon continua sans désemparer son mouvement sur Vienne.

Des aristarques ignorants ont prétendu qu'il devait rester sur l'Inn pour reprendre de nouvelles forces, la principale raison qu'ils en donnent, c'est que, par suite d'une défection de la Prusse, qui était imminente, une armée ennemie pouvait se porter

de Berlin sur le haut Danube, et menacer nos communications. Mais ils ne voient pas qu'en restant sur l'Inn, nous aurions permis à l'Archiduc Charles, aux débris de l'armée de Mack, sous Ferdinand et Kienmayer, ainsi qu'à Kutusof, de se réunir dans la haute Autriche avec l'armée d'Alexandre, et nous aurions eu ainsi à combattre 200,000 hommes bien pourvus de tout, sans compter encore les Prussiens que notre position sur l'Inn n'eût pas empêché de s'avancer sur le haut Danube. Au contraire, en marchant rapidement sur Vienne et occupant cette capitale, nous faisons trembler Berlin, nous profitions des ressources immenses de l'Autriche, nous rompions tout concert entre l'armée russe et l'archiduc Charles et nous restions supérieurs à l'ennemi. Notre mouvement sur cette capitale était conforme à cet axiome : « Qu'il faut frapper l'ennemi qui n'est pas en mesure. » Il fut exécuté suivant les règles de la concentration des forces dont la rigoureuse observation se conciliait cette fois avec le principe de vitesse.

De la Salza l'armée française s'avança sur la Traun en serrant de plus en plus ses colonnes de droite à gauche vers le Danube; ainsi sur la Salza, de Salzburg, où était le corps de Bernadotte tenant la droite de la ligne, à Burghausen, qui en était le centre, il y a 10 lieues, et de là à Braunau où appuyait la gauche de la ligne on compte 6 lieues, en tout 16 lieues, et déjà sur la Traun cette ligne n'était plus

que de 6 lieues d'étendue depuis Wocklabruck à droite jusqu'à Wels à gauche en passant par Lambach qu'occupait notre centre. Murat avec sa cavalerie et une division du corps de Davoust, avait depuis Braunau, poursuivi l'ennemi sans relâche l'épée dans les reins jusqu'à Lambach, qu'il avait atteint dès le 31 octobre. Le 2 novembre toute l'armée était sur la Traun et le même jour elle descendait sur le Danube pour se masser vers Lintz, à l'embouchure de cette rivière; elle était précédée par Murat qui parvint à s'emparer de Lintz après un engagement assez vif. En se retirant de cette ville, l'ennemi avait laissé dans Ebersberg quelques troupes pour retarder le passage de la Traun; mais elles furent promptement débusquées par la cavalerie de Walther et de Milhaud qui continua sa poursuite jusqu'à Ens à l'embouchure de la rivière de ce nom.

De Lintz, où venait d'être établi le quartier général, Napoléon dirigea aussitôt Davoust et Marmont par Steyer et Weyer, tant pour couvrir notre marche du côté des montagnes que pour déborder la gauche des Austro-Russes qui se retiraient sur Vienne, et ouvrir au besoin les communications avec Masséna vers Léoben. Dans le même temps le maréchal Mortier, à la tête de 20,000 hommes tirés des corps des maréchaux Ney et Lannes, passait le Danube à Lintz même, avec ordre de côtoyer la rive gauche afin de donner de l'inquiétude aux Russes pour leurs com-

munications avec la Moravie et de les obliger de nous céder sans combat les fortes positions qui défendent les approches de Vienne. Une flottille considérable de bateaux pris sur le Danube descendait le fleuve à sa hauteur et établissait des relations faciles entre le corps de Mortier et la rive droite sur laquelle s'avançait le gros de nos forces.

Le général Kutusof n'espérant pas pouvoir défendre avec succès la ligne de l'Ens, qui était cependant la seule qui lui restait pour couvrir la capitale de l'Autriche, s'était hâté de l'évacuer à l'arrivée des premières colonnes françaises sur cette rivière, et, en se retirant par la grande route de Lintz à Vienne il avait, le six novembre, fait prendre position à une partie de son armée sur les hauteurs boisées d'Amstetten à 10 lieues au delà d'Ens. Mais, immédiatement après la prise d'Ens, Murat s'était avancé dans la même direction avec sa cavalerie légère et la division de grenadiers d'Oudinot; ceux-ci enfoncèrent l'ennemi à la baïonnette après une lutte opiniâtre, les hussards complétèrent la victoire et firent 1,500 prisonniers. Cet échec précipita la retraite de l'armée austro-russe. Les ponts qu'elle avait coupés sur la rivière d'Ips, furent promptement réparés, et Murat qui ouvrait toujours la marche de l'armée française, continuant sa poursuite, arriva le 7 novembre à Mœlck où le quartier général de l'empereur fut établi le lendemain. Napoléon espérait que Kutusof tenterait les chances d'une bataille sur les hauteurs de

San-Pœlten qui règnent à la rive droite de la Trasen en arrière de Mœlck à 12 lieues de Vienne. Notre armée principale forte de 100,000 hommes, et réunie suivant le grand principe en une seule colonne sur la route de Lintz à Vienne, était prête à tout événement, et pouvait, en quelques heures prendre son ordre de bataille, mais le combat d'Amstetten avait appris à l'ennemi ce qu'il devait attendre de la valeur française dans un engagement général, et le 9 il passait le Danube sur le pont de Mautern à Stein.

Cependant le maréchal Davoust rencontrait près de Mariazell et dispersait le corps autrichien du général Merfeld, qui marchait vers Neustadt, pour couvrir de ce côté la capitale de l'Autriche, et le même jour, 8 novembre, Marmont battait à Weyer un parti ennemi.

Quant au maréchal Mortier, s'étant enfourné imprudemment dans le bassin de Durrenstein, au moment où les Russes, qui venaient de gagner la rive gauche du Danube, occupaient en force sur cette même rive Krems et Stein (qui en ferment le débouché); il perdit 12 à 1,500 hommes dans une véritable échauffourée à la suite de laquelle il repassa sur la rive droite du Danube le 12, tandis que Kutusof, qui avait incendié après lui le pont en bois de Mautern, le seul existant entre Lintz et Vienne, effectuait sa retraite vers la Moravie. Le même jour, Murat n'était plus qu'à quatre lieues de Vienne. Notre

position avancée sur cette ville, la certitude qu'aucun corps ennemi n'en couvrait les approches, l'espoir de déboucher de là par la grande route de la Moravie, avant que Kutusof n'eût pu la gagner, engagèrent Napoléon à en brusquer l'occupation. L'empereur François II venait d'abandonner sa capitale, laissant au comte de Giulay la mission de négocier une capitulation ; mais celle-ci était à peine réglée, que la brigade Sébastiani, par ordre de Murat, pénétrait dans la ville, le 13 au matin, et gagnait le pont du Danube, que l'ennemi avait le projet de faire sauter et dont la possession nous permettait d'opérer immédiatement sur la rive gauche. Dans la soirée du 13, Napoléon entra dans Vienne et s'empressa de reconnaître le pont où il passa la nuit au bivouac.

Toujours en vertu du principe que le complément de la victoire résulte de la vivacité de la poursuite, Murat, et Lannes à sa suite, passèrent immédiatement, par ordre de l'Empereur, sur la rive gauche du Danube, se dirigeant par Meissau et Stockerau sur Hollabrünn et Znaïm, pour y prévenir Kutusof. Ce général partit de Krems le 13, y apprit le 14 le passage du Danube et la marche rapide de Murat ; ayant alors peu d'espoir de gagner, avec toute son armée, la route directe de Moravie par Hollabrünn, il jeta Bagration avec un corps d'élite sur cette direction, et prit la traverse par Schrattenthal sur Brünn ; il parvint ainsi à rejoindre sur Wischau la grande armée russe ; son lieutenant Bagration, at-

teint à Hollabrünn le 15 par les corps de Lannes et de Murat, ne réussit également à s'échapper qu'à l'aide d'un subterfuge. Un aide-de-camp général d'Alexandre se présenta à nos avant-postes, et demanda à capituler pour toute l'armée russe; celle-ci s'engageait à quitter l'Allemagne, si le prince Murat consentait à suspendre sa marche sur la Moravie; un armistice fut conclu en attendant la décision de Napoléon; en cas de refus on devait se prévenir quatre heures avant de recommencer les hostilités. L'empereur qui devina le piége, rejeta aussitôt toute proposition et partit lui-même en toute hâte de Schœnbrünn pour se rendre aux avant-postes; mais Bagration avait profité des quatre heures de délai pour accélérer sa retraite. Murat, se voyant joué, s'était mis de nouveau à la poursuite de son ennemi; il l'atteignit le 16 au soir, vers le village de Günstersdorf, et dans son impétuosité ordinaire, il voulut l'attaquer de suite, quoique le jour fût déjà tombé; les corps de Lannes et de Soult venaient de rejoindre celui de Murat; mais les Russes avaient pris une forte position au delà du défilé de Schœngraben; le maréchal Soult conseillait de ne point engager une affaire de nuit, dans laquelle les dispositions sont incertaines, les méprises fréquentes, et les résultats souvent funestes aux assaillants; les représentations furent vaines, et bientôt un combat opiniâtre s'engagea entre les Russes et les Français. Ce ne fût que vers minuit que nous fûmes décidé-

ment maîtres du champ de bataille, et le gros des forces russes avait eu le temps de défiler, tandis que 6,000 des leurs seulement nous opposaient cette longue résistance.

Napoléon rejoignit le prince Murat dans la matinée du 17, et porta le même jour son quartier général à Znaïm ; notre cavalerie continuant sa poursuite aussi vivement, eut bientôt dépassé Brünn, que l'ennemi abandonna pour se retirer dans la direction d'Olmutz, où Alexandre avait donné rendez-vous à sa garde et à ses réserves. Le 20, le quartier impérial français fut établi dans la place de Brünn, qu'on avait trouvée bien approvisionnée, et nos avant-postes avaient dépassé Wischau sur la route de Brünn à Olmutz, qui en est à onze lieues. En ce moment, un second corps d'armée russe, venant de Silésie, avait rejoint le premier et les débris du corps austro-russe, qui achevait seulement sa pénible retraite. L'ensemble de ces forces réunies sous Olmutz s'élevait à près de 80,000 hommes ; mais de notre côté, les trois corps de Soult, Lannes et Murat étaient déjà concentrés entre la place de Brünn, Austerlitz et Wischau, qui forment un triangle de 4 à 5,000 toises de côté. En outre, le corps de Bernadotte était vers Iglaw, à deux journées de marche seulement à gauche de Brünn ; il contenait dans la Bohême l'archiduc Ferdinand ; Davoust était à même distance, sur la droite, du côté de Presbourg, pour en imposer aux Hongrois. Ainsi,

Napoléon pouvait, en quarante huit heures, mettre en bataille cinq corps d'armée, au moins équivalents aux forces combinées de l'ennemi, même en y comprenant ses réserves, qui d'ailleurs ne pouvaient être en ligne que le 25 ; or, d'ici là, au besoin, on pouvait encore rappeler le corps de Mortier qui couvrait Vienne, et remplacer celui-ci par le corps de Marmont qui éclairait, vers Léoben, la chaussée de la Carinthie. Telle était la brillante position de l'armée française, après ses rapides manœuvres, qui avaient déjà eu pour résultat la destruction d'une armée autrichienne, la prise de Vienne et l'occupation de Brünn, au cœur de la Moravie, et qui allaient être couronnées par la mémorable bataille d'Austerlitz dont le théâtre était déjà arrêté dans la pensée de Napoléon.

CHAPITRE VII.

De l'organisation des communications d'une armée en campagne.

Le principe d'après lequel un général en chef doit se porter en force, rapidement, vers les points importants ou stratégiques, et dont les campagnes de 1800 et 1805 offrent les plus brillantes et les plus heureuses applications, ne peut être constitutif de toute guerre méthodique, qu'à cette condition déjà énoncée : « Qu'on ne sera vulnérable d'aucun côté « et qu'on se ménagera sur la ligne d'opérations « des places de dépôt ou des postes fortifiés, dis- « tants les uns des autres de sept à huit marches au « plus. »

Les moyens de réduire et diminuer le nombre des points vulnérables dérivent : d'abord, de l'observation judicieuse de certaines règles de l'art déjà éta-

blies : ainsi les flancs d'une armée étant naturellement ses parties faibles, il est prescrit de les appuyer, autant que possible, à de grands obstacles naturels ou à des pays neutres ou alliés, et de veiller alors à n'être point percé sur son front; il est dit, en outre : que si on ne peut assurer convenablement qu'un de ses flancs, il faut, l'armée marchant sur un front plus ou moins étendu, appuyer ses divers corps vers l'aile soutenue; et que, dans le cas où l'on manquerait d'appui latéral, il était de règle de rapprocher ces mêmes corps du milieu du front, lequel doit être, d'ailleurs, aussi resserré que le permettent les localités, surtout dans le voisinage de l'ennemi.

Comme conséquence de ces mêmes règles, applicables à toute guerre méthodique, il est entendu : « que la ligne d'opérations ou de retraite de l'armée « pourra appuyer indifféremment du côté de la « gauche ou de la droite, si les deux ailes sont éga« lement bien soutenues, qu'elle devra correspondre « à l'aile appuyée, s'il n'y en a qu'une qui le soit, « ou enfin être perpendiculaire sur le milieu du « front, si les appuis manquent à droite ou à « gauche. »

Mais ce n'est pas assez de bien choisir et de bien placer sa ligne d'opérations ; il faut encore la constituer de manière qu'elle ait une force intrinsèque, qui la mette à l'abri de toute atteinte, et qui nous garantisse constamment nos communications et notre retraite au besoin. Pour cela, il est nécessaire

que le point de départ, c'est-à-dire la base d'opérations, soit une place assez vaste pour servir d'entrepôt général à l'armée, et assez forte pour résister aux attaques que l'ennemi pourrait tenter contre elle, pendant le cours de la campagne. Une série de places secondaires ou de postes retranchés doivent ensuite se succéder, à partir de cette base, à des distances assez rapprochées pour se prêter un appui mutuel et efficace, et ce sera la série de tous ces points qui constituera la *ligne d'opérations*. Si celle-ci doit se prolonger loin; il faut la raccourcir en prenant, en quelque sorte, pour nouvelle base d'opérations, une place plus rapprochée que la première de l'armée active, et telle qu'on puisse également y réunir de grands magasins de vivres et de munitions, et y organiser des convois, des hôpitaux, etc.

Tel est le nouveau principe dont l'observation doit puissamment contribuer à rendre invulnérable et à assurer les mouvements offensifs les plus rapides; tel est aussi le principe que Napoléon, dans toutes ses campagnes, même les plus caractérisées par la rapidité de ses manœuvres, a suivi constamment; ne manquant jamais l'occasion de se créer, à mesure de ses progrès, de nouveaux centres de mouvements, et de jalonner sur sa route un nombre suffisant de points de repère.

TRACÉ DES LIGNES D'OPÉRATION EN 1796, 1797, 1798, 1800 ET 1805.

A la première campagne d'Italie, en 1796, il partit de Savone, traversa les montagnes au défaut de la cuirasse, c'est-à-dire au point où finissent les Alpes et commencent les Apennins, sépara l'armée autrichienne de l'armée sarde, conservant tous ses corps appuyés sur le centre, et suivant une ligne d'opérations perpendiculaire au milieu de son armée. Après la bataille de Mondovi, il s'empara de Cherasco, place forte située à 20 lieues de Savone, au confluent du Tanaro et de la Stura, et y organisa ses magasins. Il se fit céder par le roi de Sardaigne la place de Tortone, située à 20 lieues à l'est de Cherasco, dans la direction de Milan, y réunit de nouvelles ressources, passa le Pô à Plaisance, se saisit de Pizzighettone, forteresse sur l'Adda, à 25 lieues de Tortone; se porta sur le Mincio, s'empara de Peschiera, à 30 lieues de Pizzighettone, et s'établit sur l'Adige, occupant à la rive gauche l'enceinte et les forts de Vérone, ainsi que Porto Legnago, quilui donnait un autre pont à dix lieues plus bas sur le fleuve. Il resta dans cette position jusqu'à la prise de Mantoue, vaste place forte en arrière sur le Mincio, qu'il fit investir et assiéger. De son camp de Vérone à Chambéry, premier dépôt de la frontière de France, il avait quatre

places fortes en échelons, qui renfermaient ses magasins, ses hôpitaux, et n'exigeaient que 4,000 hommes de garnison : les conscrits, les convalescents étaient suffisants. Il avait ainsi sur cette ligne d'opérations, longue de 100 lieues, une place de dépôt toutes les quatre marches.

Après la prise de Mantoue, lorsqu'il se porta dans les États du Saint-Siége, Ferrare fut sa place de dépôt sur la ligne du Pô, et Ancône, à sept ou huit marches plus loin, sa deuxième place au pied de l'Apennin.

Dans la campagne de 1797, Napoléon, se basant sur Mantoue, passa la Piave et le Tagliamento, fortifia Palmanova et Osopo, situés à huit marches de Mantoue; il passa les Alpes Juliennes et Carniques, releva les anciennes fortifications de Klagenfurth à cinq marches d'Osopo, et prit position sur le Simmering : il s'y trouvait à 80 lieues de Mantoue, sa base d'opérations, et avait sur cette ligne trois places en échelons, c'est-à-dire un point d'appui toutes les cinq ou six marches.

En 1798, il commença ses opérations en Orient par la prise d'Alexandrie, fortifia cette grande ville, et en fit le centre de ses magasins et de son organisation. En marchant sur le Caire, il fit établir au fort de Rahmanieh, sur le Nil, à 20 lieues d'Alexandrie, et fit armer la citadelle et plusieurs forts au Caire; il en fit élever un à 30 lieues de cette capitale, à Salahieh, au débouché du désert, sur la route

de Gaza : l'armée campée à ce village retranché se trouvait à quinze journées de marche d'Alexandrie; elle avait sur cette ligne d'opérations trois points d'appui fortifiés.

Dans la campagne suivante de 1799, Napoléon traversa 80 lieues de désert, mit le siége devant Saint-Jean-d'Acre, et porta son corps d'observation sur le Jourdain, à 250 lieues d'Alexandrie. Il avait fait élever un fort à Quatieh (1), un enfin à Gaza, à 20 lieues de El-Arich, sans compter la place maritime de Jaffa. Il avait donc sur cette ligne d'opérations de 250 lieues, huit places ou postes assez forts pour résister aux ennemis qu'il avait à combattre; aussi n'eut-il jamais un convoi, un courrier d'intercepté, malgré les nombreuses difficultés du pays.

Sa campagne de 1800, en Italie, fut dirigée suivant les mêmes principes : lorsque l'armée descendit du Saint-Bernard, il établit sa première place de dépôt à Ivrée; Verceil et Novare dont l'armée s'empara, jalonnèrent notre marche sur Milan; on in-

---

(1) Napoléon devait, s'il fût resté, faire établir plus tard des redoutes en palmiers, intermédiaires entre Quatieh, Salahieh et El-Arich, ainsi que le témoigne sa lettre à Kléber. Il préluda au siége de Saint-Jean-d'Acre par la conquête des châteaux de Saffet, de Nazareth, de la ville de Sour et de la place de Caïffa.

vestit la citadelle de cette ville qui devint notre point de départ pour nous avancer sur le Pô, où nous pouvions nous établir comme sur l'Adige, occupant Pavie à la rive gauche, Plaisance à la rive droite, et plus bas encore Crémone, dont les échelons, en remontant vers Milan, étaient Pizzighettone et Lodi.

En 1805, Napoléon ayant enlevé Ulm à l'armée autrichienne, se porta sur le Lech, fit relever les anciens remparts d'Augsburg, les arma et fit de cette ville une place de dépôt, d'où il gagna Braunau, et s'assura, par la position de cette place importante, d'un pont sur l'Inn, et d'un centre d'approvisionnement qui lui permit d'aller jusqu'à Vienne, à 70 lieues de là, en passant par Lintz, et longeant, depuis ce dernier point le Danube. De Vienne, il s'avança en Moravie, et s'empara de Brünn, à 40 lieues de la capitale de l'Autriche ; cette dernière place bien armée et bien approvisionnée eût été un excellent point d'appui pour manœuvrer en Moravie, si la victoire d'Austerlitz n'eût pas terminé glorieusement la campagne. Du champ de bataille, sous les murs de Brünn, Napoléon pouvait, en cas d'échec, se retirer sur Vienne que couvrait un de ses corps d'armée, y repasser le Danube pour gagner l'Italie par le Simmering, ou se diriger, par la rive gauche, sur Lintz, et franchir le Danube sur le pont de cette ville protégée par de forts ouvrages établis sur les hauteurs voisines.

Bien qu'une armée doive opérer suivant une seule ligne déterminée par une suite de places de dépôt, elle peut néanmoins avoir plusieurs communications assurées avec divers points fortifiés, d'une frontière ou d'une ligne de défense intermédiaire. C'est ainsi que Napoléon dans son mouvement contre l'armée prussienne en 1806, s'était d'abord assuré deux lignes d'opérations ou de retraite dirigées l'une et l'autre vers les débouchés de la Saxe, sur la gauche de l'armée ennemie : la première partant de Mayence et passant par la Franconie, la seconde allant de Strasbourg à Cronach par Forcheim sur la Rednitz ; il pouvait passer de l'une à l'autre, suivant les circonstances, et dérouter son adversaire, comme il le fit, sans compromettre ses communications.

De même en 1807, lorsqu'étant déjà maître des places de Stettin, Custrin, Glogau, sur l'Oder, il porta en Pologne le théâtre de la guerre. Il organisa Thorn, Modlin et Praga, en places de dépôt, sur la Vistule, de manière à pouvoir s'appuyer sur l'une ou l'autre de ces bases, suivant l'occasion et le besoin. Dans la seconde période de cette même campagne, après la bataille d'Eylau, l'armée française prit position en avant de la Vistule, entre la Passarge et l'Omuleff, pour couvrir le siége de Dantzick, qui devint sa place de dépôt et son point d'appui pour les opérations qui précédèrent la bataille de Friedland ; si les hostilités eussent continué, la ligne d'opérations eût

été raccourcie par la place de Pillau (1), qui eût été prise avant que l'ennemi ne passât le Niémen.

En 1809, l'armée française arriva sous les murs de Vienne, en s'échelonnant comme en 1805, sur les places d'Augsbourg, de Passau, qui remplaçait Braunau, rasé par les Autrichiens, et sur Lintz. Indépendamment de cette communication par la Bavière, elle en avait une autre assurée sur l'Italie, par le château de Gratz et la place de Klagenfurt.

En 1812, les places de Dantzick, Thorn, Modlin et Praga, qui avaient déjà joué un rôle en 1807, furent les premières bases de nos opérations en partant de la Vistule. Kœnigsberg et Vehlau sur la Pregel, Kowno et Grodno sur le Niémen, Wilna et Minsk entre le Niémen et le Borysthène, furent nos échelons pour arriver à Smolensk sur le Borysthène : cette dernière devint le pivot de notre marche sur Moscou. Pour assurer le service et maintenir les communications dans cet intervalle de 100 lieues, les petites villes de Dorogobouje, de Wiasma, Gjath et Mojaïsk furent organisées en places de dépôt. De plus, toutes les maisons de poste, le long de la route, étaient crénelées, retranchées et gardées chacune par une compagnie d'infanterie avec une pièce de canon.

---

(1) Pillau est la citadelle de Kœnigsberg, comme Spandau est celle de Berlin.

L'armée, proportionnée à la grandeur de l'entreprise, pouvait d'ailleurs laisser sur son passage des forces suffisantes pour assurer, à l'aide de ces points fortifiés, nos communications, que garantissaient en partie les peuples alliés, tels que Saxons, Polonais et Lithuaniens, que traversait notre ligne d'opérations; ainsi, plus de la moitié de l'armée, qui était de 400,000 hommes, resta entre la Vistule et le Borysthène; à Wilna en particulier, on laissa une division de 10,000 hommes pour la garde de cette place importante, qui contenait des vivres pour 100,000 hommes pendant deux mois, des effets d'habillement pour 50,000 hommes, avec chevaux, munitions, etc., à proportion. 160,000 hommes seulement sur 400,000 passèrent Smolensk, et de ceux-là encore, 40,000 furent échelonnés sur cette dernière partie de notre ligne d'opérations.

Indépendamment des forts, places ou villes de quelque importance qui se trouvent précisément sur la ligne d'opérations ou sur les communications secondaires, il faut occuper toutes celles qui sont à droite ou à gauche de ces lignes, ou du moins les bloquer d'assez près pour n'en être pas inquiété, sans pour cela ralentir la marche générale de l'armée, et sans s'arrêter avant qu'on ait atteint une position ou une ligne de défense respectable, et qu'on ait mis l'ennemi hors d'état de nous nuire. C'est surtout dans cette perspective qu'il faut, dès le début de la campagne, proportionner les moyens et

les forces aux obstacles que l'on prévoit et aux places qu'il faudra prendre ou masquer.

En 1796, l'archiduc Charles, après la victoire de Wurtzburg, qu'il gagna sur Jourdan, attendit avec toute son armée, sur le champ de bataille, la reddition du château de cette ville, tandis que quelques bataillons eussent suffi pour cette opération ; il perdit un temps précieux, qu'il devait employer à se porter rapidement sur la Lahn, pour isoler Jourdan du corps de Marceau et des ponts du Rhin.

Dans la même campagne, les généraux français s'avancèrent en Allemagne, en laissant sur leurs derrières plusieurs places fortes telles que Philisbourg, Manheim, Ehrenbrestein, sans les bloquer étroitement, et ils faillirent être punis sévèrement de cette imprudence lorsqu'il fallut rétrograder sur la Lahn et sur le Rhin.

Pareille faute fut commise en Portugal, à l'époque de notre guerre de la Péninsule et eut les résultats les plus funestes. L'armée anglo-portugaise était de 80,000 hommes, dont 15,000 de milices, qui étaient en observation à Coïmbre, sur la route de Lisbonne, appuyant leur gauche à Oporto. L'armée française, apès avoir pris Ciudad-Rodrigo et Almeïda, entra en Portugal, forte de 72,000 hommes; elle attaqua l'ennemi, en position sur les hauteurs de Busago, en avant de Coïmbre : elle échoua, et le lendemain tourna ces lignes en se portant sur Coïmbre.

L'ennemi fit alors sa retraite sur Lisbonne; le général français la suivit, mais ne laissa pas le moindre corps d'observation pour contenir la division de 15,000 miliciens, qui étaient restés à Oporto, abandonnant ainsi imprudemment à l'ennemi ses communications et Coïmbre même, dont il avait fait sa place de dépôt, et où il avait laissé ses blessés et ses malades; aussi il n'était pas encore arrivé devant Lisbonne, que déjà la division portugaise lui avait enlevé sa place de dépôt et lui coupait la retraite. Il eût fallu au moins laisser 5 à 6,000 hommes pour assurer ses derrières; et mieux encore, il fallait prendre position en avant de Coïmbre, s'y fortifier, soumettre Oporto, organiser les communications avec Almeïda, attendre la chute de Badajoz et l'arrivée de l'armée d'Andalousie sur le Tage.

DES MOYENS DE SOUMISSION.

Pour maîtriser complétement les pays à travers lesquels on s'avance, et pour contenir dans la fidélité ses alliés, ou dans l'obéissance au vainqueur les populations des contrées envahies, il faut combiner les moyens militaires avec les moyens moraux et politiques. Au nombre de ceux-ci, on doit compter d'abord: la responsabilité des communes, le mode d'organisation de l'administration, les ôtages, surtout s'ils sont nombreux, choisis parmi les hommes prépondérants, et si l'on a soin de persuader les peuples que la mor

de ces ôtages, sera la suite immédiate de la violation de leur foi.

Cette soumission morale, sans laquelle la soumission, qu'on peut appeler militaire, n'est souvent que très-précaire, doit aussi résulter de la réputation acquise à nos armes et de la crainte qu'elles inspirent. Cette réputation qui, d'ailleurs, constitue essentiellement la force d'une armée, doit donc être maintenue en toute occasion, et il faut éviter surtout l'influence que doit exercer d'abord sur le moral de vos soldats et sur celui des troupes et des populations ennemies, en sens inverse, un mouvement de retraite précipité.

C'est à ces moyens moraux que s'en rapportaient en général les grands capitaines de l'antiquité, tels qu'Annibal et César lorsqu'ils faisaient ces expéditions lointaines, durant lesquelles ils étaient sans communications avec leurs frontières, n'ayant jamais qu'une place de dépôt, qu'ils abandonnaient à sa propre force au milieu des peuples conquis ou gagnés. A l'exemple de ces grands capitaines, Napoléon eut pour principe de ne jamais laisser derrière son armée une population nombreuse sans s'être assuré de ses dispositions et garanti sa soumission. Il renonça même parfois, en faveur de ce principe, à certaines chances de succès brillants. Ainsi, après qu'il se fut rendu maître du Milanais et de la Lombardie, en rejetant au delà de l'Oglio, Beaulieu et les débris de son armée à Lodi, il pouvait, comme le voulaient les

commissaires du Directoire, continuer sa marche victorieuse et tenter de surprendre Mantoue; il se décida néanmoins à s'arrêter quelques jours à Milan pour bien assurer sa domination sur plus d'un million d'habitants, qui formaient la population de la Lombardie, et préparer par l'organisation des gardes nationales et le renouvellement des autorités, la soumission morale du pays. Ces dispositions se combinaient avec les mesures militaires en vertu desquelles le général Despinois prenait le commandement de Milan; une brigade investissait la citadelle, les divisions d'infanterie et de cavalerie formaient de petits dépôts de convalescents et d'hommes fatigués qui tenaient garnison dans les points les plus importants.

C'est par l'application constante de principes semblables que nous avons, dans nos expéditions les plus lointaines, maintenu la liberté et la sécurité de nos communications, et une seule armée sous un seul chef, suffisait au système d'occupation adopté par l'Empereur; d'abord la force de cette armée était, autant que possible, proportionnée à l'étendue et aux difficultés de l'entreprise, ce qui permettait de disposer ses corps en échelons à mesure des progrès que l'on faisait, de telle sorte que par une simple marche rétrograde, nous pouvions aussi en peu de temps, être en force contre un ennemi redevenu menaçant. L'armée était ensuite alimentée par des levées successives, dont Napoléon savait tirer un excellent parti pour assurer les derrières. Dans ce

but, on organisait, au commencement de chaque campagne, dans nos grandes places de dépôt, telles que Mayence et Strasbourg (quand on partait de la frontière du Rhin), des régiments provisoires avec les conscrits du moment; ces régiments, à mesure qu'ils étaient instruits et façonnés au service, étaient dirigés par bataillons dits de *marche*, sur les différents corps de l'armée pour les porter au complet. Ce mode d'alimentation centralisait la surveillance, en évitant les petits détachements toujours dangereux, donnait à une multitude d'hommes isolés, toute la consistance d'une force armée respectable, et fournissait continuellement des colonnes mobiles pour maîtriser le pays en arrière, et des réserves pour garder nos communications.

CHAPITRE VIII.

Du changement de ligne d'opérations.

Quoique les plans de guerre méthodique doivent reposer tous sur les mêmes principes généraux, ils se distinguent néanmoins les uns des autres, par la prédominance d'un principe et par ce qu'on peut appeler une *caractéristique* ou idée mère propre à chacun. Dans les campagnes d'Italie, par exemple, on voit le général en chef français, tenir constamment et avec le plus grand soin, toutes ses forces réunies et sous la main. Son infériorité numérique le force à observer sévèrement ce principe. Au début de la guerre contre Beaulieu, il prend l'initiative, une marche de flanc exécutée derrière le rideau des Alpes le conduit au point de rebroussement de ces montagnes et des Apennins. La pensée de cette campagne est de tourner la chaîne des Alpes avec toute

son armée, et de percer le centre de l'ennemi, après avoir fait quelques démonstrations contre ses extrémités, et cette pensée fondée sur des considérations en quelque sorte physico-mathématiques, est encore fortifiée par celles de l'ordre moral et politique. Plus tard, dans ses campagnes contre Würmser et Alvinzi, le général français laisse à ses adversaires l'initiative des mouvements, épiant, avec son armée réunie en masse, l'occasion favorable d'écraser les corps isolés de l'ennemi qui opèrent à de grandes distances les uns des autres. En 1797, l'idée mère de sa campagne entreprise contre l'archiduc Charles, est de faire déborder la droite des Autrichiens, par un détachememt formé de la division Masséna, tandis qu'il attaquera vivement leur front dans le dessein de les acculer sur l'Adriatique. Une prodigieuse rapidité de mouvements plus qu'une rigoureuse concentration de forces, caractérise les guerres de 1800 et 1805, surtout la dernière, eu égard à la grandeur des masses mises en mouvement. La pensée qui domine chacune de ces guerres, est de tomber, à la fois, comme la foudre, sur la droite et les derrières de l'ennemi, en observant sa gauche. En 1800, le secret et le mystère qui couvrent la marche difficile de nos colonnes à travers les Alpes, nous procurent une brillante initiative dans les plaines de la haute Italie. En 1805, l'ennemi qui a d'abord opéré offensivement en faisant irruption dans la Bavière, s'arrête sur le Danube où il reste spectateur immobile de nos ra-

pides manœuvr En 1806,es. on va voir les Prussiens prendre d'abord, comme les Autrichiens, l'initiative, et bientôt forcés de se défendre à la suite d'un changement de ligne d'opérations exécuté tout à coup par l'armée française. C'est cette manœuvre habile qui formera le caractère distinctif de cette campagne.

D'après tout ce qui a été dit sur les soins qu'un général en chef doit mettre à bien choisir et solidement constituer sa ligne d'opérations, on doit penser que c'est un principe sacré dans toute guerre méthodique, de ne jamais abandonner cette ligne : en effet, celui qui commet cette faute est à chaque instant exposé à être surpris, cerné ou au moins coupé de ses dépôts et de ses réserves, alors son salut ne peut être que le fruit d'heureux hasards ou d'une grande supériorité numérique.

FAUTES DE CHARLES XII DANS SA CAMPAGNE DE RUSSIE.

C'est la violation de ce principe qui amena la ruine de l'armée de Charles XII à Pultawa. Ce prince parti de Leipsick, en 1707, à la tête de 45,000 hommes, avait traversé la Pologne laissant 10,000 hommes à Varsovie, à la garde du roi Stanislas; parvenu à Grodno, sur le Niémen, il hiverna. En juin 1708, il traversa la forêt de Minsk, se présenta devant Borisow, força la rive gauche de la Bérésina, battit 20,000 Russes retranchés derrière les marais, passa

le Borysthène à Mohilow, et défit le 22 septembre, près de Smolensk, un corps de 16,000 Russes. Pendant ce temps son lieutenant, comte de Lowenhope, à la tête de 20,000 Suédois, tenait Riga, et avait 15,000 en réserve à Finlande. C'était de Riga que Charles XII devait recevoir ses convois et ses renforts; sa ligne d'opérations, lorsqu'il était à Mohilow, partait donc réellement de ce port de Riga, et suivait la rive gauche de la Dwina, qui la couvrait jusqu'au Borysthène; cette ligne devait naturellement se continuer par Smolensk jusqu'à Moscou. Charles XII l'avait suivie jusqu'à Smolensk ; il n'était plus qu'à dix marches de Moscou, et il est probable qu'il y fût entré, lorsqu'il quitta la grande route de cette capitale et se dirigea vers l'Ukraine, dans le but de faire sa jonction avec Mazeppa qui lui amenait seulement 6,000 hommes. Dès lors, prêtant tout à fait le flanc à la Russie, il ne put conserver sa ligne d'opérations, et par conséquent il lui était désormais impossible de recevoir aucun secours. En effet, le général Lowenhope avec 16,000 hommes et d'immenses approvisionnements, ayant passé le Borysthène à Mohilow, douze jours après le roi de Suède, avait à peine fait quatre marches dans la direction de l'Ukraine, lorsqu'il fut attaqué par le czar à la tête de 40,000 hommes; il perdit tout son convoi et ne rejoignit son maître dans l'Ukraine qu'avec 5,000 hommes, manquant de tout. Au mois de mai 1709, le czar ayant formé de grands maga-

sins à Pultawa, Charles XII mit le siége devant cette place; mais attaqué par une armée de secours de 60,000 hommes, c'est-à-dire double de la sienne, il fut complétement battu et gagna avec peine la Turquie avec un millier d'hommes.

Si Charles XII voulait aller sur Moscou, il avait convenablement dirigé sa marche jusqu'à son arrivée à Smolensk, et sa ligne d'opérations avec la Suède par Riga, suivant la Dwina, était suffisamment couverte par ce fleuve; mais si son projet était d'hiverner dans l'Ukraine pour y lever des Cosaques, il ne devait pas passer le Niémen à Grodno et traverser la Lithuanie; il eût dû partir de Cracovie, se porter sur le bas Dnieper et faire venir ses convois de Suède, derrière l'Oder et la Vistule, par le chemin de Cracovie; car il lui était impossible de prétendre maintenir ses communications avec ses états par une ligne, qui, pendant 400 lieues, depuis Riga jusqu'au fond de l'Ukraine, longeait les frontières russes en prêtant le flanc; tandis qu'il lui était facile de la conserver par Cracovie, couverte par la Lithuanie, le Niémen et la Vistule; ou bien enfin, il fallait organiser la guerre comme Annibal, César... de manière à se passer de toutes communications et à ne pas être obligé de compter et de calculer les renforts et les secours que devait lui amener son lieutenant.

A l'abandon et au mauvais choix de sa ligne d'opérations, Charles XII joignit une seconde faute, celle d'attaquer l'armée russe à Pultawa : il n'était

qu'à 12 lieues du Borysthène, il pouvait en deux marches mettre cette rivière entre le czar et lui et se trouver en Volhynie et en Podolie; car pourquoi donner bataille? Vainqueur à Pultawa, que pouvait-il prétendre avec une armée où il ne comptait plus que 18,000 Suédois (le reste était des Cosaques), à 40 marches de Moscou? Il n'avait plus l'espérance de frapper un coup décisif contre son ennemi, comme nous l'avions encore après Smolensk, dans la campagne de 1812. Tout donc lui faisait une loi de profitr de la belle saison et dela crainte qu'il inspirait aux Moscovites, pour passer au mois de mai le Dnieper et rentrer en Pologne : il eût dû au moins donner sa bataille de manière à assurer sa retraite et avoir des bateaux et un fort à 12 lieues de Pultawa, sur le Borysthène. En un mot, il n'organisa pas la guerre, il ne l'entendait pas; il n'était qu'un intrépide soldat. L'abandon de la ligne d'opérations peut bien, comme toute violation de principe, n'être pas toujours aussi funeste que dans l'exemple précédent ; mais il faut supposer alors un grand bonheur ou une grande incapacité chez l'adversaire.

FAUTES DE FRÉDÉRIC EN 1757.

Quand Frédéric entreprit, en 1757, la conquête de la Bohême, il débuta par une faute, celle de marcher par deux lignes d'opérations, avec deux armées séparées entre elles par 60 lieues, et qui

devaient se réunir à 40 lieues de leur point de départ, sous les murs de Prague, en présence des armées ennemies, quoiqu'il soit de principe que les réunions des divers corps d'armée ne doivent jamais se faire près de l'ennemi. Cependant tout réussit au roi, ses deux armées opérant, l'une à l'extrémité de la Silésie, sous les ordres de Schwerin, l'autre sous ses ordres, sur la rive gauche de l'Elbe, c'est-à-dire séparées par des montagnes et des défilés, surmontèrent tous les obstacles, sans qu'il leur arrivât aucun mal, et cependant, à ces deux fautes capitales, le roi avait ajouté celle, plus grave encore, d'abandonner sa ligne d'opérations par la rive gauche de l'Elbe, pour se jeter témérairement sur la rive droite. La fortune se plut à combler Frédéric qui devait être battu en détail et chassé de la Bohême, sans l'incapacité du prince de Lorraine, qui, à la tête de 70,000 Autrichiens, laissa opérer à trois cents toises de son camp, la jonction de Frédéric avec son lieutenant.

Si, abandonner sa ligne d'opérations est la faute la plus compromettante qu'un général puisse commettre, changer de ligne est au contraire la manœuvre la plus habile qu'enseigne l'art de la guerre : en effet, une armée qui change sa ligne d'opérations, trompe l'ennemi, qui ne sait plus où sont ses derrières et les points délicats par où il peut la menacer.

CAMPAGNE DE 1806.

Telle est la manœuvre qui nous procura, en 1806, les plus éclatants succès et à la suite de laquelle l'armée prussienne, quoiqu'au cœur de son pays, près de Magdebourg, et à deux marches de l'Elbe, fut battue, coupée, et ne put opérer aucune retraite.

Au mois d'octobre 1806, la Prusse, frustrée du Hanovre, sur lequel elle comptait, comme prix de sa prétendue neutralité en 1805, effrayée de notre acte de la Confédération du Rhin, venait de nous déclarer la guerre en nous sommant impérieusement, comme au lendemain de la bataille de Rosbach, d'évacuer l'Allemagne sans délai. Les différents corps de l'armée française s'élevant au nombre de 150,000 hommes, étaient alors cantonnés, en grande partie, dans la Franconie et la Westphalie, s'étendant particulièrement le long du Mein, depuis Mayence jusqu'à Schweinfurth. Les Prussiens envahirent tout à coup, au nombre de 120,000, les Électorats de Saxe et de Hesse-Cassel, comme les Autrichiens avaient envahi la Bavière en 1805, entraînant avec eux les contingents de ces pays. La disposition de nos forces leur faisait présumer, avec une apparence de raison, que nous allions opérer par notre gauche, en nous basant sur Mayence. Le roi de Prusse, conseillé par ses vieux généraux de la guerre de Sept-Ans, le duc de Brunswick, Mollendorf et le prince de Hohenlohë,

crut d'abord qu'en franchissant les débouchés de la Franconie sur plusieurs points pour se porter sur le Mein, il couperait infailliblement notre ligne d'opérations et menacerait notre base ; à la première nouvelle de cette agression de la Prusse, Napoléon s'était rendu à Mayence et avait ordonné la concentration du gros de ses forces vers Bamberg, où il arriva avec sa garde le 6 octobre. Dès lors la ligne de communication de l'armée française n'était plus sur Mayence, elle allait du fort de Cronach, situé aux débouchés des montagnes de la Saxe, à Forcheim, forteresse sur la Rednitz, à hauteur de Bamberg, et de là à Strasbourg, qui devint la nouvelle base. Les deux corps de Bernadotte et Davoust, ainsi que les réserves, durent alors marcher de Bamberg par Cronach, sur Saalbourg ; à leur gauche, Lannes et Augereau, partis de Schweinfurth, prirent leur direction par Cobourg et Graffenthal sur Saalfeld, tandis qu'à leur droite, Soult, Ney et une division bavaroise se portaient de Bayreuth par Hof, sur Schleitz et Plaüen. Napoléon pouvait déboucher ainsi en trois colonnes sur la gauche de l'ennemi, puisque, par ce changement subit de ligne d'opérations, il n'avait plus rien à craindre de la marche offensive des Prussiens. Ceux-ci, en s'avançant sur le Mein par Erfurth et Eisnack, laissaient à découvert Berlin, tant ils se regardaient certains du triomphe ; un faible corps détaché vers Schleitz à leur extrême gauche, couvrait seul la route de Dresde. Cependant,

les généraux prussiens, en voyant se dessiner nos premiers mouvements à droite sur Bamberg et Cobourg, perdirent bientôt leur illusion; ils renoncèrent alors à l'offensive et résolurent de concentrer leur armée entre Weymar et Erfurth. Cette concentration était sage; mais c'était sur la gauche, à Hof, qu'il fallait la faire, et encore leur position était déjà désespérée. Le 8 octobre, Murat avait déjà franchi la Saale, et nous culbutions à Schleitz le corps saxo-prussien détaché sur ce point. Le 10, Lannes, à notre gauche, battait à Saalfeld l'avant-garde du corps d'armée de Hohenlohë; ainsi, de prime abord, nous avions réussi à déborder la gauche des Prussiens en les prévenant le 12 à Géra; il s'agissait de les couper entièrement : à cet effet, notre gauche servit de pivot à une grande conversion de toute l'armée. Le 13, Davoust, Bernadotte et Murat avec sa cavalerie, se portèrent sur Naumbourg, où ils s'emparèrent de magasins considérables destinés à l'ennemi; Soult était en marche de Géra sur Iéna; Ney était à Roda, Lannes à Iéna, Augereau à Kahla; la division bavaroise flanquait notre droite à Plaüen.

L'ennemi, concentré dans les environs de Weymar, s'apercevant enfin que nous étions maîtres de la route de cette ville à Leipsick et de ses magasins, résolut de se mettre en retraite pour gagner l'Elbe avant nous. Dans la soirée du 13, le roi et le duc de Brunswich avec 70,000 hommes, se portèrent vers

Aüerstaedt à 6 ou 7 lieues du théâtre de la guerre.

Le prince de Hohenlohë, chargé de couvrir cette marche, demeura près de Cappellendorf sur la hauteur d'Iéna, ayant en réserve un corps de 20,000 hommes à Weymar, sous les ordres du général Ruchel. Maître des communications de l'ennemi, Napoléon résolut d'assurer sa ruine en lui livrant bataille sans plus tarder, Nous ne pouvions supposer que le roi commettrait la faute de partager, comme il venait de le faire, son armée en deux, et nous comptions que toutes les forces de l'ennemi se trouvaient réunies vers Iéna, s'étendant par sa gauche dans la direction d'Apolda. Napoléon avait en conséquence ordonné à Bernadotte de se rapprocher d'Iéna en marchant sur Dornbourg, qui en est à deux lieues, et à Davoust de se rabattre sur Naumbourg par la rive gauche de la Saale sur Apolda, afin de prendre à revers la ligne ennemie; Murat revint à Iéna avec sa cavalerie légère. Dans la soirée du 13, Napoléon avait reconnu et fait occuper par le maréchal Lannes, la montagne du Landgrafenberg, qui domine les gorges et vallons, tels que le Mühl-Thal, qui s'ouvrent en avant d'Iéna et par lesquels nous devions déboucher pour attaquer l'ennemi; vers dix heures du soir, une partie de la garde avait gravi, par un sentier très-raide, sur le plateau dit de Closewitz, et l'on pratiquait des rampes pour l'artillerie, car il importait de nous faire une sorte de tête de pont pour pouvoir sortir du défilé qui conduisait

d'Iéna sur le front de l'ennemi. Du sommet de la montagne, Napoléon, comme à Rivoli, avait reconnu dans la nuit, et compté les trois lignes de bivouac de l'armée prussienne, et leur étendue l'affermit dans l'opinion qu'elle y était tout entière. Nos forces étaient massées dans cet ordre : le corps de Lannes sur le Landgrafenberg, avec la garde en seconde ligne; celui d'Augereau sur la chaussée d'Iéna à Weymar, et dans le Mühl-Thal, prêt à déboucher à la gauche de Lannes; le corps de Ney autour d'Iéna, destiné à suivre le mouvement du maréchal Lannes, lequel devait enlever le village de Closewitz à droite du plateau; et enfin le maréchal Soult, qui devait déboucher par un chemin reconnu à droite du Landgrafenberg pour tenir la droite de l'armée. L'ordre de bataille était ordonné sur deux lignes, éloignées d'un peu plus de cent toises. Le but des premières manœuvres devait être de chasser l'ennemi des positions qu'il occupait, tels que les villages de Closewitz, Kospoda et Lutzerode, au pied et en avant du Landgrafenberg pour se déployer en plaine. Tel était le sommaire des instructions que Napoléon, à la suite de ses reconnaissances, fit expédier dans la nuit aux généraux en chef.

BATAILLE D'IÉNA.

Le 14, à la pointe du jour, les troupes du plateau étaient en bataille; Napoléon, passant devant le front

des régiments, leur dit : « Soldats! l'armée prus-
« sienne est coupée comme celle de Mack à Ulm,
« il y a aujourd'hui un an. Cette armée ne combat
« plus que pour se faire jour et regagner ses com-
« munications. Le corps qui se laisserait percer se
« déshonorerait. Ne redoutez pas cette terrible ca-
« valerie, opposez-lui des carrés fermés et la baïon-
« nette! » La nuit avait été froide; un brouillard épais obscurcissait l'horizon, on ne voyait pas à deux pas; cependant les soldats répondent par le cri de guerre, *en avant!* à l'allocution de l'Empereur, et le combat s'engage. A défaut de point de direction, les troupes suivaient d'abord la pente naturelle du terrain et les tirailleurs fusillaient avec ceux de l'ennemi sans se voir; mais, au bout de quelque temps, on put se reconnaître et juger le terrain ; l'ennemi fut débusqué de Kospoda et du bois de Closewitz. Enfin, le brouillard étant tombé comme un rideau, nous chassâmes complétement l'ennemi des défilés dont il tenait la tête, et le corps du maréchal Lannes se forma sur deux lignes, en avant de Kospoda, entre les villages de Closewitz et de Lutzerode, dont nous venions de nous emparer. Au bruit de ce combat soutenu par l'avant-garde de Hohenlohë, ce prince avait levé son camp de Cappellendorf et s'avançait à notre rencontre vers le village de Vierzehn-Heiligen.

Pendant que nous entretenions le feu sur la ligne en attendant l'arrivée des corps de Soult et Augereau,

le maréchal Ney, impatient de prendre part au combat, s'en fut attaquer seul, avec 3,000 hommes d'élite, toute la ligne prussienne de Vierzehn-Heiligen; il souffrit pendant une heure tout le feu de l'ennemi, et force fut de le faire soutenir par Lannes. Cette attaque prématurée devait contrarier l'Empereur, d'autant plus qu'il supposait toujours l'armée entière du roi sur ce point. Il était environ midi, le village de Vierzehn-Heiligen venait d'être emporté, lorsqu'on vit déboucher la première division du corps d'Augereau, qui fut dirigée tout entière sur Iserstedt, à moins d'une demi-lieue à gauche de Vierzehn-Heiligen; la garde et les réserves marchaient sur ce dernier point, peu de temps après Soult vint se joindre à la droite de Lannes et fut chargé d'attaquer à revers, à l'extrémité de l'aile gauche, la cavalerie prussienne, qu'il rejeta au delà d'Hermstedt, vers la grande route de Weymar à Naumbourg; bientôt tout le champ de bataille fut abandonné aux Français, dont les charges furent si impétueuses que les alliés ne conservèrent aucun ordre dans leur retraite.

De trois à quatre heures, le corps de réserve du général Ruchel, arrivant de Weymar, parut sur le champ de bataille, mais il n'était plus temps; les affaires étaient en trop mauvais état pour que ce général pût les rétablir avec ses 20,000 hommes. Au lieu de se borner à couvrir la retraite du prince de Hohenlohe, il eut l'imprudence de nous aborder de

front, et sa défaite ne fit qu'ajouter aux pertes de l'ennemi. Les fuyards, vivement poursuivis, furent rejetés dans la direction d'Apolda, et une partie seulement repassa l'Ilm au-dessous de Weymar. Cette ville fut occupée par nos troupes, le soir même de la bataille, à 6 lieues du point où elle avait commencé.

Napoléon, comme on l'a vu, voulant avoir toutes ses forces sous la main au moment de livrer bataille, avait rappelé Bernadotte (1[er] corps) et Davoust (3[e] corps). L'ordre de l'Empereur à Davoust de se porter sur Apolda pour tomber sur les derrières de l'armée ennemie, contenait cette courte instruction : « Si le maréchal Bernadotte est avec vous, « vous pourrez marcher ensemble ; mais l'Empe« reur espère qu'il sera dans la position qu'il lui a « indiquée à Dornbourg. »

Pendant que nous préludions à la victoire d'Iéna par l'occupation du Landgrafenberg, le roi de Prusse, avec la partie de son armée qui cherchait à gagner Naumbourg, avait atteint Aüerstaedt, et se préparait, le 14 au matin, à franchir le défilé de Kœsen, à 2 lieues de Naumbourg ; mais déjà Davoust, dans sa marche rétrograde de Naumbourg vers Apolda, s'était rendu maître de ce défilé. Bernadotte, avec son corps fort de 20,000 hommes, marchait derrière Davoust. Ce dernier venait de communiquer au prince de Ponte-Corvo l'ordre de l'Empereur daté des hauteurs d'Iéna, le 13 à dix

heures du soir, et qui était parvenu à deux heures du matin,

Dans la pensée de Napoléon, les deux corps réunis devaient former une masse de 50,000 hommes, capable de consommer la ruine de l'ennemi; malheureusement Bernadotte s'obstina à prendre la tête de la colonne, sous le prétexte insensé qu'il avait le nº 1 ; comme de raison, Davoust s'y opposa, en lui objectant que ce serait perdre un temps précieux et mêler les corps d'armée dans un défilé, ce qui ferait un grand mal. Bernadotte persistant dans ses prétentions et alléguant d'ailleurs l'ordre primitif de se porter sur Dornbourg, abandonna Davoust à ses propres forces et se dirigea sur ce point pour y passer la Saale, qu'il franchit le 14, pendant que se livrait la bataille d'Iéna. Cependant l'armée du roi de Prusse cheminait à travers un brouillard épais sur la chaussée d'Aüerstaedt à Kœsen, lorsque ses premiers bataillons vinrent donner nez à nez sur la division Gudin, qui venait de déboucher le défilé. Le vieux Mollendorf prétendait que nous n'avions là qu'un corps volant et qu'il fallait le culbuter; le Roi partageant cet avis, ordonna à ses premières divisions de franchir le ravin d'Aüerstaedt; celle qui déboucha la première se forma à droite et attaqua la gauche de Gudin; en même temps, Blücker, se portant en arrière de notre flanc droit avec sa nombreuse cavalerie, le chargea avec autant de vivacité que le brouillard un peu éclairci pouvait le permettre; mais

notre héroïque infanterie opposant ses carrés en échiquier repoussa les charges consécutives de l'ennemi, et par un feu meurtrier, le mit dans le plus grand désordre ; l'arrivée de la division Friant sur notre droite acheva d'assurer le succès sur ce point.

Il était neuf heures, le duc de Brunswick résolut une attaque générale contre notre gauche ; mais elle se fit mollement, quoique avec courage ; les Prussiens visaient trop à conserver leur alignement et leurs distances, comme à la parade. Nos soldats blottis derrière les haies, les petits fossés, les saules et les jardins qui entourent le village d'Hassen-Hausen, situé à une lieue de Kœsen, les criblaient de balles. Plusieurs bataillons plièrent et le duc de Brunswick, en voulant les ramener, fut blessé à mort. En ce moment, la division Morand parut à notre gauche, et malgré quelques charges vigoureuses, dirigées d'abord par le prince Guillaume, la ligne prussienne finit par plier sur tous les points. Davoust jugea alors que le moment était venu de frapper le coup décisif : les hauteurs dites d'Eckartsberg dominaient la gauche de l'ennemi ; c'était gagner à la fois le point tactique et stratégique du champ de bataille, puisque c'était s'emparer du chemin direct de Freybourg et fermer la dernière ligne de retraite de l'ennemi. La division Gudin y marcha par Tauchwitz, celle de Friant par Lisdorf ; rien ne put résister à l'impétuosité de leur choc. Mollendorf blessé, remit le commandement à Kalkreuth ; mais son dernier noyau de

réserve n'ayant pu arrêter l'attaque d'Eckartsberg, il n'y avait plus le moindre espoir de rétablir le combat; ses troupes repassèrent en désordre le ravin assez profond d'Aüerstaedt; la cavalerie seule de Blücker était parvenue dès le commencement à s'enfuir par le chemin même d'Eckartsberg, que nous n'occupions pas encore.

Le Roi, ignorant la défaite du prince de Hohenlohë à Iéna, ordonna la retraite sur Weymar; la ruine de son armée eût été complète si Bernadotte eût exécuté la moitié de ce qu'il était à même de faire (1). Parti à 3 heures du matin de Naumbourg et arrivé à Cambourg vers 6 heures, il pouvait encore déboucher de là sur Salza, attaquer le Roi et lui couper toute retraite; il préféra continuer sa marche sur Dornbourg, où le ravin de la Saale est beaucoup plus difficile, en sorte qu'il n'arriva qu'à la nuit aux environs d'Apolda. Toutefois, son apparition inopinée sur ces hauteurs, qui flanquent à une certaine

---

(1) La conduite de Bernadotte, à Iéna, a été telle, que l'Empereur avait signé le décret pour le faire traduire à un conseil de guerre, et il eût été infailliblement condamné, tant l'indignation était générale dans l'armée; il avait manqué de faire perdre la bataille. C'est en considération de la princesse de Ponte-Corvo, qu'au moment de remettre le décret au prince de Neufchâtel, l'Empereur le déchira. Quelques jours après, Bernadotte se distingua au combat de Halle, ce qui effaça un peu ces fâcheuses impressions.

distance la route de Weymar, et la rencontre des fuyards du corps de Holenhohë, achevèrent de porter le désespoir dans les troupes prussiennes, qui se débandèrent de tous côtés.

On a objecté que le prince d'Eckmühl pouvait n'être pas vainqueur, qu'il pouvait même perdre le défilé de Kœsen, quoiqu'il soit certain qu'avec une aussi bonne infanterie que celle qu'il commandait, il ne lui fallût que 10,000 hommes pour défendre le débouché tout le jour. S'il l'eût perdu, l'armée prussienne ne pouvait pas passer la Saale devant lui; 6,000 Français et 24 pièces de canon étaient suffisants pour en défendre le passage. Ainsi, quand le maréchal Davoust eût été forcé dans les gorges de Kœsen et obligé de passer la Saale, cela n'eût point influé sur le sort de la bataille d'Iéna; la perte de l'armée prussienne n'en eût été, peut-être, que plus assurée.

La défaite et la dispersion des armées prussiennes ne fut pas l'unique résultat de notre changement de lignes d'opérations. Cette habile manœuvre, en nous livrant d'un seul coup toutes les grandes communications de l'ennemi, inspira un tel découragement à tous les militaires prussiens, que nous vîmes en quelques jours tomber les boulevards les plus formidables de la monarchie. Le principe de poursuivre vivement, et dans toutes les directions, un ennemi en retraite et en désordre, étant d'ailleurs appliqué après le coup de foudre frappé à Iéna, ne laissa pas aux

Prussiens le temps de se reconnaître et de réorganiser leurs forces. Hohenlohë et Kalkreuth se sauvèrent par le Hartz sur Magdebourg; le premier devait y prendre le commandement en chef, rallier tout ce qu'il trouverait et marcher sur l'Oder vers Stettin; mais il était forcé de décrire l'arc par Magdebourg; et comme nous tenions la corde, nous étions à même de le prévenir partout. Pendant que Murat, Soult et Ney le suivaient sur Nordhausen, Napoléon prenait, avec Bernadotte, Lannes, Davoust, Augereau et la garde, le chemin de Dessau, pour y passer l'Elbe, couper l'ennemi de l'Oder et s'emparer de Berlin.

Le 17 octobre, Bernadotte rencontra à Halle, un corps de réserve de 15,000 hommes amenés par le duc de Wurtemberg. La division Dupont aborda si brusquement les bataillons ennemis laissés à la garde du pont de la Saale, qu'il entra avec eux dans la ville; vainement le gros du corps prussien, campé derrière Halle, fait d'énergiques efforts pour y rentrer, il est obligé de gagner Magdebourg après avoir perdu la moitié de son monde.

Dans le même temps, Davoust entrait à Leipsick et prenait la direction de Wittemberg, suivi d'Augereau et du quartier général. Lannes marchait à Dessau et en rétablissait les ponts brûlés par le duc de Wurtemberg dans sa retraite.

Le 25 octobre, Davoust précédait l'Empereur à Berlin, et le même jour, la forteresse de Spandau,

que l'ennemi avait eu l'imprudence de laisser désarmée, se rendait au maréchal Lannes.

La chute de Spandau avait une grande importance par l'approche du prince de Hohenlohë, qui, sorti de Magdebourg le 23 octobre, avec les débris de son armée, se dirigeait sur Stettin, par Prenzlow. En effet, partant de Spandau, nos divisions prévinrent l'ennemi sur sa ligne de retraite et le firent capituler presque sans coup férir; le lendemain, le gouverneur de Stettin, complétement démoralisé, rendit cette place importante à la division de cavalerie légère de Lassalle.

Davoust, après s'être arrêté quelques jours en avant de Berlin, avait pris la route de Francfort sur l'Oder et envoyait sommer Custrin. Cette place, située dans une île de l'Oder, se rendit à nos troupes légères; il fallut, pour en prendre possession, que la garnison nous fournît des bateaux. De là, Davoust n'ayant plus d'ennemis devant lui, s'était dirigé sur Posen. Pendant ce temps, Augereau occupait Francfort, la garde Berlin, et Ney bloquait Magdebourg.

De toute l'armée prussienne, il ne restait plus que Blücher, qui, ayant rallié à sa cavalerie l'ancien corps du duc de Weymar, se trouvait encore à la tête d'environ 20,000 hommes. Il avait d'abord cherché à gagner Stralsund; mais Murat, étant déjà arrivé à Demnin, il se rabattit à gauche, vers le Mecklembourg; prévenu de ce côté par notre armée gallo-

batave, il se replia vers Lubeck, où il arriva le 5 novembre, poursuivi par Bernadotte, Soult et Murat. Nos colonnes, arrivées devant Lubeck le 6 au point du jour, en commencèrent aussitôt l'attaque. La place n'avait qu'une simple enceinte en mauvais état, elle n'était pas armée et ne put résister à l'impétuosité de nos troupes : Blücker n'eut que le temps de s'échapper avec 4 à 5,000 fantassins par la porte de Holstein, pendant que nous pénétrions dans la ville, par les portes de Mecklembourg et de Hanovre, il rejoignit sa cavalerie cantonnée à la rive gauche de la Trave. Mais le refuge que Blücker avait cherché derrière cette rivière, ne pouvait retarder sa perte que d'un jour, car la neutralité du Danemark ne lui laissait aucune issue; il fut forcé de mettre bas les armes le lendemain, à Rathenau, avec les 10,000 hommes qui lui restaient.

100,000 prisonniers, 4,000 bouches à feu, 6 grandes places et plusieurs autres moins considérables, tels furent les trophées que nous procura, en sept semaines, notre habile manœuvre, favorisée par l'inexpérience de nos ennemis. Le roi de Prusse s'était retiré à Kœnigsberg; de toute son armée, il lui restait à peine 20,000 hommes en état de tenir la campagne. Le général Lestocq les avait réunis sous les murs de Thorn; aussi notre armée n'ayant pas même trouvé un ennemi entre l'Oder et la Vistule, s'était avancée sur ce dernier fleuve, et le 28 novembre, le quartier général était à Posen.

Depuis le 15 du même mois, un premier corps d'armée russe, de 40,000 hommes, accouru au secours de la Prusse, était en position sur la rive droite de la Vistule.

CHAPITRE IX.

Des lignes secondaires d'opérations et de retraite.

Une armée ne doit, en principe, suivre qu'une seule ligne d'opérations; mais elle peut en avoir plusieurs à sa disposition; et il convient qu'il en soit ainsi, soit pour être en état d'effectuer cette importante manœuvre, qui a caractérisé la campagne de 1806, soit pour faciliter les approvisionnements et avoir toujours une retraite assurée, suivant les chances de la guerre; c'est ainsi qu'en 1800, notre retraite pouvait s'effectuer, non-seulement par le Saint-Bernard, mais encore par le Simplon et le Saint-Gothard. Le Simplon conduisait sur le Valais, où étaient nos grands magasins; le Saint-Gothard conduisait sur la Suisse, dont nous étions en posses-

sion depuis deux ans, et que couvrait l'armée du Rhin, alors sur l'Iller. En 1805, nous avions de même trois lignes d'opérations ou de retraite : l'une sur l'Italie, par le Simmering et Klagenfurth; l'autre également sur l'Italie, par le Simmering, Gratz et Palma-Nova ; la troisième sur le Rhin, suivant le Danube et par la Bavière. La ligne d'opérations, proprement dite, est celle par laquelle nos principales forces débouchent sur l'ennemi et sur laquelle sont échelonnés nos grands dépôts d'armes, de munitions, les hôpitaux, etc.; son choix est déterminé par le général en chef, d'après certaines considérations stratégiques et politiques. Ainsi, en 1800, la ligne d'opérations, par le petit Saint-Bernard et la vallée d'Aoste, fut adoptée de préférence à celle qu'on aurait pu suivre par le mont Cenis, par exemple, parce qu'elle avait l'avantage de nous faire éviter la place de Turin sur la droite, et que, sans offrir plus de difficultés locales, elle nous permettait d'agir dans un pays plus couvert et moins connu, et où les mouvements seraient plus cachés que sur la grande communication de la Savoie, et où l'ennemi devait nécessairement avoir beaucoup d'espions.

Tandis que l'armée suit la ligne principale d'opétions, les lignes secondaires sont couvertes par des détachements ou des corps d'observation plus ou moins indépendants, suivant les localités, de manière à toujours éviter le défaut capital des opérations combinées à de grandes distances. Cependant,

si deux lignes d'opérations, partant d'une même base, sont courtes, s'éloignent peu l'une de l'autre, et communiquent facilement entre elles; si surtout la nature du pays, dans l'intervalle, ne permet pas à l'ennemi d'y venir prendre position, l'armée peut elle-même, au besoin, tenir simultanément ces deux lignes, observant toutefois d'être toujours prête à revenir à l'unité, en appuyant vivement tous ses corps à droite ou à gauche.

CAMPAGNE DE POLOGNE.

Première période.

Depuis Iéna, le roi de Prusse négociait pour obtenir un traité d'armistice; il était difficile de s'entendre à ce sujet, car à chaque minute l'Empereur apprenait la reddition d'un nouveau corps ou d'une nouvelle place. Ainsi, un premier armistice qui laissait à la Prusse, Magdebourg et tous ses États entre l'Elbe et le Niémen, allait être conclu, lorsque Magdebourg capitula; or, pouvions-nous rendre ce boulevard principal de la monarchie pour un simple armistice, subordonné encore à l'acceptation du roi qui se trouvait à Kœnigsberg, au milieu de colonnes russes appelées à son secours? Nous étions maîtres de tous ses États jusqu'à l'Oder; notre quartier général était à Posen. On refit un nouveau traité ayant pour base, l'occupation par nos troupes d'une partie de la Silésie et de la Prusse méridionale, qui se trouve sur

la rive droite de la Vistule, jusqu'à l'embouchure du Bug, comprenant Thorn, Graudentz, Dantzick. Colberg, que les Prussiens devaient nous livrer comme places de sûreté. Napoléon n'avait pas moins combiné la marche de ses différents corps d'armée, dans la double supposition de l'acceptation ou du refus. Ce dernier cas échéant, la question de l'offensive était résolue affirmativement de notre côté. On objectait vainement que la saison était mauvaise, c'était pour l'ennemi comme pour nous. Si nous laissions avancer les Russes, nous nous privions des ressources et de l'appui de la Pologne. L'Autriche, qui n'hésitait que parce qu'elle était trop éloignée du théâtre de la guerre, pouvait se décider, et la nation prussienne, encore étourdie de son premier désastre, pouvait se relever. Le roi de Prusse, alléguant qu'il n'était plus en son pouvoir de faire rétrograder les armée russes, puisque déjà leurs propres frontières étaient menacées, n'accepta pas le traité. Le refus de ratification fut apporté à l'Empereur à Posen : cette ville, nœud des communications entre l'Oder et la Vistule, avait été choisie pour centre de la masse de nos opérations sur la haute Vistule. La forteresse de Lenczicz, entre la Wartha et la Vistule, située au milieu des marais de la Bzura, à 5 lieues à droite de la route de Posen à Varsovie, fut désignée pour servir d'arsenal à l'armée.

L'ennemi présentait ses masses, depuis le 15 no-

vembre, sur la rive droite de la Vistule, vers Thorn et Varsovie, distants d'environ 30 lieues. Le corps prussien, aux ordres du général Lestocq, menaçait de déboucher par Thorn ; les Russes étaient maîtres du pont de Varsovie et des meilleurs postes ou points de passage, entre cette ville et Plotzk, qui est le point milieu du cours de la Vistule entre Thorn et Varsovie. Les Prussiens se liant à la droite des Russes, qui les avaient renforcés de quelques troupes, surveillaient la ligne depuis Plotzk jusqu'à Dantzick où ils avaient garnison. Partant de Posen, plusieurs lignes d'opérations se présentaient à nous : celle de Thorn, à gauche, par Bromberg, à droite celle de Varsovie, soit par Lenczicz et Sampolno, soit par Kalitsch. On ne pouvait en adopter exclusivement une sans prêter le flanc à l'ennemi, qui eût débouché par l'autre ; on ne pouvait d'ailleurs songer à opposer à l'une des masses de l'ennemi, ni le corps d'observation de Mortier, qui avait déjà bien assez à faire, ni celui de Jérôme, qui, chargé de plusieurs siéges ou blocus en Silésie, ne pouvait réunir à Kalitsch qu'une douzaine de mille hommes. Engager les différents corps de l'armée sur plusieurs lignes à la fois eût été contraire aux principes de la guerre méthodique, s'ils eussent dû opérer à des distances considérables les uns des autres, ou être séparés par de grands obstacles naturels, et par suite être exposés à être attaqués partiellement par un ennemi supérieur en nombre. Mais il n'en était pas ainsi : ces

lignes ne pouvaient s'éloigner au plus que de 30 lieues entre elles et n'avaient pas un plus grand développement. Une route longeant la rive gauche de la Vistule par Brzesc et Kowald unissait ces deux lignes; et le pays compris dans leur intervalle était d'ailleurs tellement plat et découvert, que l'ennemi ne pouvait songer à y prendre position. Il était donc sans inconvénient de diriger notre armée vers la Vistule, suivant ces deux directions; l'ennemi, groupé autour de Thorn et de Varsovie, serait tenu en échec aux deux extrémités de sa ligne de défense, et nous pourrions toujours, suivant ses mouvements, concentrer en peu de temps le gros de nos forces sur la droite ou sur la gauche.

A partir de Posen, les corps de la grande armée furent donc, à mesure de leur arrivée, mis en mouvement, les uns sur Varsovie, tels que ceux de Murat et de Davoust, les autres sur Thorn par Bromberg; c'étaient d'abord les corps de Lannes et d'Augereau qui devaient être relevés par celui de Ney. Les corps de Soult et de Bernadotte devaient marcher en seconde ligne. Les maréchaux Lannes et Augereau, relevés devant Thorn, devaient immédiatement établir la liaison entre les deux lignes d'opérations; c'est ce qu'explique l'instruction suivante, transmise par le major général au maréchal Augereau.

« L'intention de l'Empereur, monsieur le Maré-
« chal, est que vous vous mettiez en marche pour
« remonter la rive gauche de la Vistule, vous tenant

Ainsi, par ces dispositions, nous menacions également les deux masses ennemies, nous barrions aux Russes et aux Prussiens, les passages qu'ils auraient pu tenter entre Thorn et Varsovie, et, sans avoir rien à redouter de leurs entreprises sur aucun point de cette ligne, nous étions en mesure de faire coopérer la plus grande partie de nos forces à la principale attaque. Mais l'ennemi simplifia notre besogne par une retraite inattendue. Le corps russe, aux ordres de Benningsen, arriva le premier sur la Vistule, abandonna les bords du fleuve et se replia sur Pultusk pour se rapprocher de la seconde armée qui arrivait à marches forcées. Davoust et Murat, qui entrèrent, le 30 novembre, à Varsovie, après avoir refoulé quelques escadrons russes en observation sur la rive gauche, ne furent pas peu surpris de l'abandon du poste de Praga, et firent passer aussitôt des troupes en bateaux pour en prendre possession, le 2 décembre. Lannes les soutint et notre aile droite vint s'établir sur le Bug, dans le triangle formé par la Vistule et par la frontière autrichienne. Le pont de Varsovie, que l'ennemi avait incendié en se retirant, avait été remplacé par un pont de bateaux, et une partie de nos troupes, aidées des paysans polonais, travaillèrent immédiatement à la construction d'une tête de pont et d'un camp retranché en avant de Praga. Notre gauche n'eut pas moins de bonheur que notre droite; les troupes du maréchal Ney, après un engagement assez vif avec les Prussiens

sous les murs de Thorn, pénétrèrent dans la ville pêle-mêle avec l'ennemi, qui se retira sur la route de Strasburg, le long de la Drewentz. Ney, soutenu par un corps de cavalerie aux ordres de Bessières, et suivi par le corps de Bernadotte, poursuivit les Prussiens jusqu'à Golup et revint à Thorn, pour s'occuper d'en relever les fortifications et de mettre cette place en bon état de défense. Au centre, Soult et Augereau préparèrent, non sans de grandes difficultés, les moyens de passer la Vistule entre Modlin, à l'embouchure du Bug, et Plotzk à gauche de Modlin. Tous deux durent se concentrer sur Plonsk entre Strasburg et Pultusk; en sorte qu'au 19 décembre, époque à laquelle le quartier général fut transporté à Varsovie, toute la rive droite de la Vistule, entre Thorn et Varsovie, était purgée des partis ennemis, et les communications entre les têtes de colonne du centre avec les ailes étaient parfaitement établies.

La première armée russe, forte de quatre divisions, était alors en position en avant de Pultusk, son front couvert par l'Ukra, qui se jette dans le Bug vis-à-vis Modlin; la seconde à peu près d'égale force, s'étendait entre Chicanow, Golymin et Makow, en arrière de Pultusk; le quartier général avait été porté en avant à Nasielsk sur la première ligne. Le corps prussien entre la Drewentz et l'Ukra se liait à la droite des Russes.

Une fois maître des deux objectifs qui avaient

déterminé nos lignes d'opérations partant de Posen ainsi que du cours du fleuve qui les unit, il convenait de revenir à l'unité de ligne d'opérations : la nature du nouveau théâtre où nous allions manœuvrer, la disposition des forces ennemies et le but que nous devions atteindre nous en faisaient un devoir. En effet, le pays au delà de la Vistule, coupé et traversé en tous sens par de nombreuses rivières, ne permettait plus de conserver une liaison intime et continue, entre des masses dirigées suivant différentes lignes; l'ennemi n'était plus menaçant sur ses deux ailes, comme il l'était à Thorn et à Varsovie; il refusait la droite vers Villemberg, à 60 lieues perpendiculaires environ de Thorn, et sa gauche était à 25 lieues du Bug. Comme c'était de ce côté seul qu'il se montrait en force, c'était aussi de ce côté qu'il fallait faire converger nos corps d'armée, sans cesser de couvrir Thorn, pour pouvoir nous en servir au besoin comme de point d'appui : les ordres de l'Empereur furent donnés en conséquence.

L'armée étant ramenée sur une même ligne et prête à porter à l'ennemi des coups décisifs, l'ordre d'attaque est donné : du 23 au 24 décembre, le passage de l'Ukra est forcé vers son embouchure par Davoust, que suivent le corps de Lannes et la réserve de cavalerie. A 12 lieues plus haut, vers Kursomb, les corps d'Augereau et de Soult franchissent également cette rivière. Ney et Bernadotte à gauche d'Augereau, sont prêts à soutenir ces attaques; mais

l'ennemi, une fois déposté de la rive gauche de l'Ukra, se met en retraite de toutes parts. Napoléon dirige le corps du maréchal Davoust et ses réserves sur le point central de Nasielsk, d'où nous expulsons la division Ostermann, malgré la plus vive résistance : les autres corps reçoivent aussitôt des ordres détaillés pour se porter sur les flancs de l'ennemi et chercher à les déborder.

Les événements prouvèrent combien ces ordres étaient sagement combinés. Le vieux Kamenski, commandant en chef les deux armées russes réunies, sentant toute l'étendue du danger dont il était menacé, ordonna une retraite générale par la route qui longe et remonte la Narew, et qui, jalonnée depuis Pultusk par Rozan, Ostrolenka et Lomza, ramène sur Grodno, qu'il croyait réellement menacé. L'hiver était tardif ; il n'avait fait que des pluies continuelles, le terrain bas où coule la Narew était un vaste marécage détrempé, les mouvements y devenaient pénibles. Le général russe, craignant d'être arrêté par son matériel, eut la faiblesse d'ordonner d'abandonner l'artillerie si elle gênait la retraite, et il prit lui-même le chemin de Lomza. L'ordre d'un tel sacrifice, qu'on ne croyait pas nécessité par le salut de l'armée, souleva les généraux qui commandaient sous lui ; ne croyant pas le danger si imminent, ils balancèrent à y obtempérer. Benningsen qui commandait la première armée, la rassembla à Pultusk ; Buxhowden commandant en chef la seconde armée,

réunit la sienne à Makow; un corps considérable, composé de détachements des deux armées, prit position à Golymin.

Le 26, le corps de Lannes, renforcé par une des divisions de Davoust, livra un combat très-opiniâtre à l'armée de Benningsen qui, profitant d'une position favorable en avant de Pultusk et de la supériorité de son immense artillerie, résista à nos premiers efforts. Le maréchal Lannes se disposait à les renouveler, après avoir fait prendre le soir quelque repos à ses troupes qui, depuis le matin, n'avaient cessé de marcher dans la boue et de lutter, autant contre les éléments que contre l'ennemi; mais, vers minuit, Benningsen fit défiler son armée par sa gauche, passa la Narew sur le pont de Pultusk et prit la route d'Ostrolenka. Le même jour où le maréchal Lannes forçait la première armée russe à une nouvelle retraite, les maréchaux Augereau, Davoust et le grand duc de Berg, attaquaient à Golymin, par des directions différentes, le corps détaché sous les ordres du prince Gallitzin, le coupaient et le rejetaient sur Makow; le maréchal Soult devait l'y devancer. L'engagement de Golymin fut aussi vif qu'il pouvait l'être entre des hommes excédés de fatigue, rebutés par les mauvais chemins, combattant presque sans se voir, à travers des tourbillons de neige et de pluie et pouvant à peine se servir de leurs armes. Les troupes françaises n'avaient presque pas d'artillerie; celles du maréchal Davoust et du grand duc

de Berg n'avaient pu suivre (1), tandis que le prince Gallitzin trouva à Golymin deux batteries du second corps, et dut en grande partie à cet avantage celui de maintenir sa position jusqu'à la nuit close, dont il profita pour évacuer la ville et se retirer sur Ostrolenka, par Makow et Rozan, abandonnant comme Benningsen à Pultusk, une partie de son artillerie et de ses bagages. Le maréchal Soult, sur lequel nous comptions pour barrer la retraite de l'ennemi et achever de l'envelopper, fut malheureusement retardé dans sa marche par d'insurmontables difficultés: le pays à travers lequel il s'avançait n'était plus qu'une vaste fondrière. Cette circonstance sauva l'armée russe, en ralentissant le mouvement qui avait pour objet de nous établir en force sur ses derrières; elle eut le temps de se retirer sur Ostrolenka.

Quant aux Prussiens, après une attaque infructueuse qu'ils avaient dirigée, le 23 décembre, sur Biezun, ils s'étaient repliés sur Soldau et Mlawa; dans l'espoir de se réunir à la droite de l'armée de Buxhowden, mais dépostés, presqu'à la fois, de ces deux points par les forces réunies sous le commandement de Bernadotte, et débordés par leur gauche, ils se

---

(1) L'adoption de notre nouveau système d'artillerie, remarquable par sa mobilité et la simplification des rechanges, permet aujourd'hui d'espérer que nos batteries de campagne ne feront plus désormais défaut en pareille circonstance.

retirèrent par la grande route de Kœnigsberg, sur laquelle Ney les poursuivit jusqu'à Neidenburg, tandis que Bessières s'avançait jusqu'à Chorzel, sur la rivière d'Orsica. Ainsi, du 27 au 28 décembre, les trois corps formant, sous les ordres du maréchal Bernadotte, l'aile gauche de l'armée française, interposés entre l'armée russe et le corps prussien, paralysaient celui-ci et se trouvaient en mesure de manœuvrer sur la droite et sur les derrières des Russes : notre armée entière, à la suite de cette espèce de grande bataille stratégique qui avait commencé le 23 décembre, se trouvait encore prête à tout événement, réunie qu'elle était sur une ligne seulement de 20 lieues, de Pultusk à Neidenburg.

CHAPITRE X.

De la combinaison des mouvements rétrogrades avec les mouvements offensifs.

On a vu, au commencement de la campagne de 1807, l'armée française déroger au principe d'unité de ligne d'opérations, sous certaines conditions qui confirment la règle, et aborder les Russes et les Prussiens suivant deux lignes ayant des objectifs distincts; dans la seconde partie de cette campagne, qui se termina à la bataille d'Eylau, nos corps d'armée manœuvrèrent également sur deux lignes, mais en sens inverse; c'est-à-dire que les uns marchaient en retraite sur l'une d'elles, y attiraient l'ennemi et favorisaient ainsi la marche des autres corps sur la seconde ligne qui devait conduire sur les derrières des Russes. Les combinaisons de ce genre peuvent procurer les mêmes avantages qu'un chan-

gement de ligne d'opérations, bien que ce mouvement rétrogade ne soit pas toujours prémédité; car la guerre ne se compose souvent que d'accidents; et quoique tenu de se plier à des principes généraux, un chef ne doit jamais perdre de vue tout ce qui peut le mettre à même de profiter de ces accidents. Le vulgaire appelle cela du bonheur et ce n'est pourtant que la propriété du génie.

CAMPAGNE DE POLOGNE.

Seconde période.

Les Russes venaient de nous échapper à la suite des batailles de Pultusk et de Golymin; et, après avoir brûlé le pont d'Ostrolenka, s'étaient cantonnés derrière la Narew et un de ses affluents, où ils attendaient des renforts, ayant leur quartier général sur la rive de Nowogorod, entre Lomza et Ostrolenka. Il nous importait aussi de donner du repos à nos troupes, dont les cantonnements furent solidement établis entre l'Omulef, la Narew et l'Ukra; le quartier général de l'Empereur et de sa garde revinrent à Varsovie. L'extrême rigueur de la saison, l'inutilité des combats partiels contre une armée dont la retraite était protégée par un immense rideau de forêts et d'inondations, n'étaient pas les seuls motifs déterminants de cette halte : il fallait organiser nos deux points d'appui, Thorn et Varsovie, sur la haute Vistule, en nouvelles bases d'opérations, nous

assurer le passage du Bug par une bonne tête de pont à Siérock, et neutraliser les avantages que la possession de Graudentz et surtout de Dantzick, à l'embouchure de la Vistule, donnait à l'ennemi, il fallait même travailler à nous rendre maîtres de cette importante place, pour en faire le centre de nos opérations ultérieures contre la Prusse orientale. Enfin les événements de Moldavie, où les Russes étaient aux prises avec les Turcs, augmentaient l'intérêt que nous avions à suspendre nos opérations jusqu'au retour de la belle saison, puisque, dans l'intervalle, l'effet de la diversion ne pouvait que s'accroître, si les Turcs étaient bien dirigés. Il importait de tirer parti de cette diversion, surtout par l'influence qu'elle devait avoir sur le cabinet de Vienne, en augmentant son irrésolution et l'empêchant de prendre le parti de la Russie. La réduction des places de la Silésie, que Vandamme, lieutenant du prince Jérôme, venait d'opérer si heureusement, ôtait d'ailleurs à l'Autriche, tout espoir d'appui de ce côté.

La cessation d'hostilités, résultant du fait des circonstances, ne fut pas de longue durée : un corps d'observation, formé en grande partie de milices polonaises, avait été chargé de surveiller Colberg et Dantzick, en attendant qu'on pût en former le siége(1).

---

(1) L'Empereur avait donné des ordres pour que le matériel des places de la Silésie, à mesure de leur chute, fût dirigé sur

Néanmoins, pour mieux fermer aux ennemis l'accès de cette dernière place et agrandir la sphère de nos approvisionnements, le corps du maréchal de Ponte-Corvo, qui tenait la gauche de notre ligne de cantonnements, à hauteur de Marienwerder, devait s'étendre, par ordre de l'Empereur, jusqu'à Elbing sur la route de Kœnigsberg. Le corps du maréchal Ney occupant les arrondissements de Soldau, Mlawa, Chorzel et Neidenburg avec des avant-postes sur Willemberg, devait rester lié par sa droite avec les cantonnements du maréchal Soult, et par sa gauche avec ceux du prince de Ponte-Corvo ; mais le défaut de vivres, et surtout un excès d'activité qui caractérisait le prince de la Moskowa, l'avaient fait sortir de sa position, vers le 11 janvier, pour se porter en avant le long de l'Alle, par Allenstein et Guttstadt, jusqu'à Heilsberg en vue de l'ennemi. Un ordre de l'Empereur lui prescrivit bientôt de rétrograder, sa course inconsidérée pouvant provoquer l'ennemi. En

---

Dantzick en particulier pour assiéger cette place importante. Glogaw capitula le 2 décembre, après un bombardement exécuté avec les mortiers et pièces de siége que le général Vandamne avait fait venir de Custrin. Les munitions de guerre et la nombreuse artillerie trouvées à Glogaw donnèrent les moyens d'entreprendre immédiatement le siége de Breslaw, qui se rendit le 7 janvier : de là de nouvelles ressources qui facilitèrent la réduction des autres forteresses, et plus tard celle de Dantzick.

effet, au 15 janvier, le général Benningsen, commandant en chef les forces russes, ayant réorganisé son armée, s'était mis en mouvement, ainsi que le général Lestocq, commandant le corps prussien, se dirigeaient sur la basse Vistule pour y attaquer le prince de Ponte-Corvo, qui ne se liait plus avec le maréchal Ney. Il est remarquable qu'au moment même où ce dernier recevait l'ordre d'exécuter sans délai son mouvement rétrograde, l'armée russe débouchait par Rhein sur son flanc droit, à son insu, seulement à une marche de distance, et que les Cosaques escarmouchaient déjà avec ses troupes légères ; cependant il rentra heureusement le 23, dans ses cantonnements sans être harcelé par l'ennemi qui, pressé d'atteindre son but d'un autre côté, avait dirigé son avant-garde d'Heilsberg vers Liebstadt sur la Passarge, où le maréchal Bernadotte avait ses avant-postes. Ce général, averti à temps de l'approche des ennemis, réunit une partie de ses forces à Mohrüngen, un peu en arrière de Liebstadt ; il y fut attaqué, le 25 janvier, par une des colonnes de l'armée russe, qu'il rejeta sur Liebstadt, mais l'ennemi ayant dirigé sur ce point la majeure partie de ses forces, Bernadotte se replia sur Lobau, et se disposait à marcher par sa droite pour se réunir au maréchal Ney et au centre de la grande armée, lorsqu'il reçut dans la nuit du 31 janvier, l'ordre de l'Empereur qui lui enjoignait de continuer à attirer l'ennemi sur la Vistule, en rétrogradant sur Thorn, par la ligne de

Neumarck et Strasburg. Napoléon, contrarié d'abord par le mouvement offensif des alliés, qui le forçaient à recommencer la campagne au milieu de l'hiver, avait bientôt entrevu la possibilité de faire tourner ce contre-temps à notre plus grand avantage, eu ressaisissant l'occasion qui nous avait échappé à Pultusk, de couper et d'anéantir l'armée russe. Les ordres furent donnés en conséquence : trois jours après, nos cantonnements étaient levés, et nous étions en mesure de manœuvrer sur le flanc gauche de l'armée russe, avec d'autant plus d'avantages qu'elle se serait plus enfournée. L'armée française était réunie dans un espace de 10 à 15 lieues, sur la ligne d'opérations partant de Varsovie et passant par Pultusk et Willemberg où se trouvait le quartier impérial au 31 janvier. Le corps du maréchal Lannes avait été laissé entre Pultusk et Brock, pour contenir les divisions russes restées sur la Narew, et couvrir les débouchés entre cette rivière et le Bug.

Le 1er février, toute la ligne française s'ébranla et se porta sur Passenheim et Allenstein. Tout semblait concourir à la réussite de nos projets : Benningsen avait donné tête baissée dans le piége ; son attention était fixée sur Bernadotte qu'il poursuivait franchement, lorsqu'un hasard très-malheureux vint l'éclairer sur sa position et nous ravir le fruit d'une de nos plus belles combinaisons : l'aide-de-camp, porteur de la dépêche au prince de Ponte-Corvo, qui l'instrui-

sait du mouvement projeté, se laissa prendre par les Cosaques; ses papiers, qu'il n'eut pas l'adresse de détruire, apprirent aux Russes nos projets et les dangers dont ils étaient menacés. Ils se hâtèrent de regagner à marches forcées leurs communications. A ce malheur, il faut ajouter que le maréchal Bernadotte, privé d'instructions, ne quitta sa position de Strasburg que le 4 au soir; il était seulement le 6 février à Osterode, à trois marches en arrière et hors de mesure de prendre part aux opérations de l'armée. Dès le 3, nous avions trouvé les Russes en bataille sur les hauteurs de Jonkowo, couvrant la route d'Allenstein à Liebstadt, leur gauche appuyée à l'Alle. Le corps prussien, qui s'était fortement avancé sur la rive droite de la Drewentz, avait eu le temps de revenir sur la Passarge, à la droite des Russes. L'ennemi, il est vrai, en prenant position dans l'espoir de nous arrêter, s'exposait encore à être tourné par sa gauche. En effet, l'Empereur ayant établi le gros de ses forces à Jonkowo, dirigea sa droite aux ordres de Soult, par la droite de l'Alle, sur le pont de Bergfried, situé au delà de leur flanc, et malgré une résistance opiniâtre de l'ennemi sur ce point, nous nous étions ouvert un passage à Bergfried, mais la nuit avait mis fin au combat. Espérant livrer le lendemain une grande bataille, l'Empereur expédia ses ordres à ses généraux : le maréchal Ney à la gauche et la division Saint-Hilaire, du corps du maréchal Soult, à la droite, devaient faire les pre-

mières attaques ; le maréchal Augereau devait diriger la sienne à leur hauteur, et, soutenu par les réserves, il devait aborder le centre de la ligne commune ; le maréchal Soult, débouchant avec ses deux divisions et tout le corps du maréchal Davoust sur son flanc gauche, devait s'étendre pour le tourner et n'attaquer que lorsqu'il entendrait le canon de l'attaque du centre. Mais le général Benningsen, jugeant par la vigueur de l'attaque de Bergfried qu'il était menacé d'être coupé de Kœnigsberg, avait profité de la nuit même, qui avait suspendu le combat, pour continuer sa retraite entre l'Alle et la Passarge dans la direction de Landsberg à Kœnigsberg par Wolfsdorf. Le corps prussien, à sa gauche, remontait la Passarge qui le séparait de l'armée russe ; il était à hauteur de Deppen, lorsque Napoléon, informé de la marche de ce corps, ordonna sur-le-champ au maréchal Ney de passer à Deppen même la Passarge, pour le poursuivre par Liebstadt, le couper, s'il était possible, de Wormditten, point sur lequel il se dirigeait, et dans tous les cas, l'empêcher d'inquiéter notre flanc gauche et nos derrières. Davoust, à l'extrémité droite, devait marcher par Guttstadt sur Heilsberg, pour combattre la colonne russe qui suivait le cours de l'Alle, et tourner la gauche de l'ennemi. Pendant ce temps, l'Empereur, avec ses autres corps réunis, poussait vivement le gros de l'armée russe sur sa ligne de retraite dirigée par Fraüendorf sur Landsberg, et qui semblait devoir se

prolonger par Preuss-Eylau vers Kœnigsberg. L'arrière-garde ennemie, entamée le 4 et le 5, le fut plus sérieusement le 6, à Hof et à Landsberg; le même jour le maréchal Davoust atteignait et battait à Heilsberg, à 3 lieues sur notre droite, la colonne russe contre laquelle son corps d'armée avait été détaché. Enfin, les Russes ayant atteint Eylau, s'arrêtèrent dans une position en arrière de cette ville, où ils furent rejoints à la fin de la bataille d'Eylau par le corps prussien, qui, après une affaire d'avant-garde avec le corps détaché du maréchal Ney, avait franchi la Passarge à Spanden.

La bataille d'Eylau, bien qu'elle ne fût pas aussi décisive que devaient le faire espérer nos combinaisons militaires, acheva de renverser le plan d'offensive qu'avait conçu le général russe, et le mit dans l'impossibilité de rien entreprendre avant d'avoir refait son armée, qu'il établit derrière la Prégel, à hauteur de Kœnigsberg.

C'était l'ennemi qui nous avait forcés à lever nos quartiers d'hiver, où nous voulions attendre la chute des places de la basse Vistule, et particulièrement de Dantzick, dont la possession est nécessaire pour bien organiser la guerre entre le Niémen et la Vistule.

Nous attendions d'ailleurs des renforts, et surtout beaucoup d'artillerie et de munitions. Il nous convenait donc de rentrer en cantonnements. La Passarge, en couvrant la gauche qui s'appuyait au

Frisch-Haff; elle était formée du 1[er] corps, qui s'étendait de Braunsberg à l'embouchure de la Passarge, jusqu'au village de Spanden; le centre, marqué par le quartier général établi à Osterode, était couvert par l'Alle et la Passarge à la fois. Le 4[e] corps campait derrière la Passarge, à Liebmühl, Liebstadt et Mohrüngen, observant son cours de Spanden à Deppen; le 6[e] corps sur l'Alle, de Guttstadt à Allenstein, communiquant par Elditten avec le 4[e] corps; en arrière et à droite se trouvaient le 7[e] et le 3[e] corps, occupant Hohenstein, Gilgenburg et s'étendant vers le 5[e] corps jusqu'à Villemberg sur l'Omuleff. Ce 5[e] corps, ayant ses principales forces à Pultusk et son avant-garde à Ostrolenka, était particulièrement chargé de couvrir Varsovie.

CHAPITRE XI.

Des mouvements d'une armée en dehors de la ligne d'opérations.

C'est un principe sacré pour un général en chef dirigeant une guerre méthodique, de ne point abandonner à l'ennemi sa ligne d'opérations, à moins que ce ne soit pour en prendre aussitôt une autre disposée d'avance, dans le but de dérouter son adversaire et de profiter de son erreur pour se jeter sur ses communications, comme nous fîmes en 1806, dans notre campagne dite d'Iéna. Il n'est pas cependant nécessaire qu'une armée soit précisément à cheval sur sa ligne d'opérations pour la protéger et la défendre contre toute entreprise ; elle pourra même momentanément laisser ses communications à découvert, pourvu qu'elle ait en quelque sorte *barre* sur l'armée opposée ; c'est-à-dire pourvu qu'elle ait

moins de chemin à faire pour tomber sur les derrières ou gagner la base d'opérations de ses ennemis, que ceux-ci pour atteindre la sienne propre; car alors, le danger étant imminent pour l'adversaire, il est vraisemblable qu'il rétrogradera pour couvrir cette base, dès qu'il s'apercevra qu'elle est menacée; ou si, profitant du jeu que vous lui avez fait, il s'avance sur votre base, vous serez encore en mesure de l'attaquer à revers, avant qu'il ne l'ait atteinte. C'est ainsi qu'en 1796, au moment où Wurmser espérait profiter de notre marche sur Trente suivant l'Adige, et se jeter sur Vérone que nous laissions à découvert, Napoléon, par une contre-marche rapide, s'était porté sur les derrières de l'armée autrichienne, qu'il surprit en flagrant délit sur la route de Trente à Vérone par la Brenta, et qu'il dispersa à la bataille de Bassano. Il est entendu que dans un cas semblable, la base d'opérations qu'on laisse à découvert est d'ailleurs en état de défense respectable, de manière qu'en supposant même qu'un parti ennemi parvienne jusqu'à elle, sa conservation nous soit suffisamment garantie.

CAMPAGNE DE POLOGNE.

Troisième période.

La dernière période de la campagne de 1807 offre un exemple remarquable d'une manœuvre de l'armée française en dehors de ses lignes de retraite,

aux conditions énoncées ci-dessus. Ces lignes, à la fin du mois de mai, après la capitulation de Dantzick, partaient, l'une de cette place, les autres de Thorn et Varsovie : la première passant par Elbing et longeant la Baltique, aboutissait à Braunsberg, derrière la gauche de nos cantonnements sur la Passarge ; les autres correspondaient à l'aile droite de ces mêmes cantonnements.

Pendant les trois mois de repos dont avaient joui les deux armées russe et française, des renforts étaient arrivés de part et d'autre. Une partie du corps du maréchal Lefebvre, qui avait fait le siége de Dantzick, allait rentrer en ligne avec celui du maréchal Mortier, rendu disponible par suite d'un traité avec la Suède ; notre armée comptait 170,000 combattants. L'armée des coalisés avait reçu plusieurs divisions et particulièrement celle des gardes russes, sous les ordres du grand duc Constantin ; elle attendait encore 30,000 hommes commandés par le prince Labanoff, qui arrivaient par le Niémen ; en y comprenant ce dernier corps, l'armée ennemie avait un effectif à peu près égal au nôtre.

Le général en chef Benningsen, pour se donner un point d'appui en première ligne et en face de nos cantonnements, avait construit un camp retranché très-fort près Heilsberg, à cheval sur les deux rives de l'Alle. Ce camp couvrait les routes d'Eylau et de Kœnigsberg, et assurait la retraite sur la frontière de la Russie. De cette position l'ennemi menaçait la

tête de nos cantonnements placée à Guttstadt, sur le prolongement de notre ligne de retraite vers Thorn, ligne qui passait par Deppen, Osterode, Lobau et Strasburg. Le gros de l'armée russe était sur l'Alle depuis Heilsberg jusqu'à Bartenstein, avec une avant-garde à Launau, correspondant à la droite de nos cantonnements, dont la gauche était observée par le corps prussien. Un corps russe, à gauche d'Heilsberg, entretenait la communication avec celui d'Essen, qui commandait toujours vers Ostrolenka.

Depuis le mois d'avril, Napoléon avait porté son quartier général d'Osterode à Finkenstein, se rapprochant ainsi de la basse Vistule, dont il allait être complétement maître par la prise de Dantzick, et sur laquelle il se proposait de baser ses nouvelles opérations militaires. En conséquence, le point de centralisation des cantonnements, en cas d'attaque de la part de l'ennemi, avait été fixé à Saalfeld, à 4 lieues en avant du quartier général et à gauche d'Osterode, de manière à correspondre au centre de la ligne de nos cantonnements marquée par Liebstadt et Wormditten, en arrière desquels il était situé à 7 ou 10 lieues; c'est-à-dire à une ou deux marches au plus. Ce point de concentration se trouvait être ainsi entre nos deux lignes d'opérations : savoir celle d'Elbing à Braunsberg à gauche et celle de Thorn vers Guttstadt à droite, communiquant directement avec l'île de la Nogath par Marienbourg.

Le général Benningsen, se basant sur son camp retranché d'Heilsberg, commença le 5 juin un mouvement offensif contre toute la ligne de nos cantonnements. L'Empereur en fut informé de bonne heure à son quartier général à Finkenstein, et expédia aussitôt à ses généraux des ordres de concentration (1).

Les attaqnes dirigées contre notre gauche et notre centre masquaient l'attaque principale, qui devait avoir lieu contre notre droite : la position avancée du corps du maréchal Ney sur ce point avait fait espérer au général Benningsen qu'il pourrait l'isoler du reste de l'armée, lui couper la retraite et le détruire ou l'enlever. Le maréchal Ney, dont le quartier général était à Guttstadt, ne tarda pas en effet à reconnaître qu'il avait affaire avec des forces très-supérieures, et conformément à ses instructions, il commença sa retraite en si bon ordre, qu'il évacua successivement Guttstadt et les autres positions qu'il occupait, combattant pied à pied et ne laissant en arrière que ce qu'il était nécessaire d'abandonner à l'ennemi, pour prolonger la résistance et n'être point débordé. Les Russes manœuvrant avec trop de précision, et par conséquent avec lenteur, permirent au 6e corps

(1) Cette éventualité était prévue ; des instructions détaillées avaient déjà été données à ce sujet, et ces derniers ordres étaient ceux d'exécution

d'achever son mouvement rétrograde sur Deppen, à la rive gauche de la Passarge, sans que même ses arrière-gardes fussent entamées ; ils s'arrêtèrent sur la rive droite de la rivière que nous avions traversée sur le pont de Deppen et sous la protection d'un feu très-vif de notre artillerie.

Le général Benningsen avait manqué son but, puisqu'il n'avait pu envelopper le corps du maréchal Ney, et le séparer de ceux du maréchal Soult à sa gauche et du maréchal Davoust à sa droite. La ligne française restait entière, et l'Empereur ne pouvait tarder que de quelques heures encore à la renforcer par ses réserves et par sa présence. Aussi l'ennemi renonça-t-il à poursuivre son mouvement offensif et s'éloigna, le 7 au soir, des rives de la Passarge.

Napoléon avait choisi le point de Saalfeld pour le rassemblement de l'armée ; il comptait y attendre l'ennemi et lui livrer bataille, s'il continuait de marcher sur les traces du maréchal Ney. Ce dernier devait, dans ce cas, se placer dans les intervalles des lacs, en avant de Liebmühl pour défendre les routes entre ces lacs qui mènent à Thorn et à Saalfeld. Il était prescrit, en même temps, au maréchal Davoust de se porter d'Allenstein par Osterode à l'appui du maréchal Ney, lorsqu'il prendrait position à Liebmühl, le reste de l'armée devait se réunir à Saalfeld ; mais, informé de l'hésitation des Russes, Napoléon ordonna, le 7, au maréchal Soult, de déboucher par le pont d'Elditten, sur le flanc droit de

l'ennemi. Ce jour même, il se rendit de sa personne au quartier général du maréchal Ney, à Deppen, suivi de sa garde et des réserves; le mouvement qu'il avait prescrit au corps du maréchal Soult accéléra la retraite des Russes, qui allèrent reprendre leur position d'Heilsberg. Le 9 au matin, l'Empereur fit passer la Passarge à ceux des corps de son armée qu'il avait réunis à Deppen, et les dirigea sur Guttstadt, le grand duc de Berg avec la réserve de cavalerie formant l'avant-garde: Le même point de direction fut assigné au maréchal Soult.

L'arrière-garde de Benningsen, quoique serrée de près par notre cavalerie, tint ferme à Glottau pour donner le temps au gros de l'armée de passer à la rive droite de l'Alle, ce qu'elle exécuta en défilant sur quatre ponts à la fois. Le corps du maréchal Soult prit le soir même position à Altkirch; la réserve de cavalerie du corps du maréchal Ney, celui du maréchal Lannes et la garde impériale se réunirent à Guttstadt; le maréchal Davoust occupa la rive gauche de l'Alle au-dessus de Guttstadt. L'armée russe avait continué sa marche rétrograde par la rive droite de l'Alle, et atteignit sa position d'Heilsberg dans la nuit du 9 au 10.

Le dessein de Napoléon était d'enlever à cette armée l'appui de Kœnigsberg, de l'éloigner du golfe de la Baltique, dit Frisch-Haff, et, partant, des ressources de sa navigation; de la rejeter enfin au delà du Prégel, en la séparant des Prussiens. Notre

armée se trouvait actuellement ramenée presqu'en totalité sur une même ligne d'opérations; et elle couvrait ses communications avec la haute Vistule. Le 1er corps resté sur la basse Passarge, de Braunsberg à Spanden, assurait encore celles avec Elbing et la basse Vistule; il devait d'abord, en retenant le corps prussien loin des Russes, concourir à la manœuvre nécessitée par ce projet. Cette manœuvre consistait à déborder la droite des Russes, en nous dirigeant sur Kœnigsberg par Eylau, et pour cela il fallait que l'armée quittât la ligne d'opérations qu'elle tenait alors et appuyât à sa gauche; dès que ce mouvemeut serait prononcé, le 1er corps abandonnerait ses positions de Braunsberg à Spanden, pour arriver, par Mohlsack, en ligne avec les autres corps, après avoir refoulé les débris de Lestocq. En découvrant ainsi à l'ennemi nos communications, particulièrement avec Thorn, il ne fallait pas non plus lui donner trop de jalousie pour les siennes avec Kœnigsberg. Napoléon résolut, en conséquence, de faire d'abord attaquer de front la position d'Heilsberg par une partie de son armée, tandis que le reste se préparerait à tourner la droite des Russes et à gagner leur ligne de retraite. Le 10 juin, la réserve de cavalerie aux ordres du prince Murat, le corps du maréchal Soult et celui du maréchal Lannes furent dirigés sur Heilsberg. Le corps du maréchal Davoust et celui du maréchal Mortier, destinés à manœuvrer sur l'aile droite de l'ennemi, vinrent prendre position,

l'un à Altkirch, l'autre à Guttstadt; le corps du maréchal Ney et la garde restèrent en réserve.

Vers midi, notre avant-garde suivant la rive gauche de l'Alle, rencontra celle de l'ennemi au delà de Launau, occupant le village et le défilé de Bewernicken sur la route de Heilsberg, à environ 4,000 toises de cette ville. Après un combat opiniâtre, les Russes furent culbutés et rejetés sur leur armée qui semblait nous attendre en ordre de bataille, derrière sa ligne de redoutes élevées en avant d'Heilsberg. Quoiqu'il fût déjà assez tard, l'ordre fut donné au 4ᵉ corps d'assaillir les retranchements qui couvraient les Russes, sur la rive gauche de l'Alle, du côté des villages de Lawden et Langwiese. Notre droite appuyait à la rivière: la réserve de cavalerie flanquait notre gauche vers Lawden. En nous appuyant à ce dernier village, nous étions parvenus à enlever une des redoutes. Le général Benningsen, dont la ligne de bataille se trouvait ainsi rompue, fit marcher une partie de ses réserves; assaillis par des forces supérieures, la division Legrand et les fusiliers de la garde, qui avaient obtenu ce succès, durent se former en carré par régiment et en échiquier, dans la plaine, entre les bois de Lawden et les redoutes, pour repousser les attaques successives de la nombreuse cavalerie russe; tandis qu'à leur droite, les divisions Saint-Hilaire et Carra Saint-Cyr, qui étaient parvenues jusqu'au pied des redoutes, se voyaient menacées d'être débordées sur leur gauche par suite du

mouvement offensif de Benningsen ; ces divisions se retirèrent derrière le ravin formé par un ruisseau qüi, de Landwiese va se jeter dans l'Alle. Dès lors l'attaque se changea en une canonnade qui dura fort avant dans la nuit. Le maréchal Lannes, qui était parvenu sur le champ de bataille vers la fin de l'action, avait vainement engagé une de ses divisions dans l'espoir d'obliger l'ennemi à la retraite ; l'ennemi s'était maintenu dans sa position.

Cependant l'Empereur poursuivant son dessein de s'élever sur la droite de l'ennemi, pour le couper de Kœnigsberg et de la basse Prégel, ordonna que le seul corps du maréchal Soult, avec une partie de la cavalerie de réserve, resterait dans le camp d'Heilsberg, et que le reste de l'armée, formée en deux colonnes, filerait le 11, à la pointe du jour, vers sa gauche, pour se porter sur Landsberg et Preuss-Eylau. En ne laissant en présence de l'ennemi que quelques divisions déjà affaiblies, nous n'avions pour but que de masquer un instant notre mouvement sur Kœnigsberg, et nous découvrions à dessein une partie de nos communications aux Russes qui, en se basant sur le camp d'Heilsberg, pouvaient tenter de profiter du jeu que nous leur faisions; mais Benningsen ne nous voyant pas disposés à renouveler nos attaques, commença à trembler pour ses propres communications et se prépara, dans la journée du 11, à se mettre en retraite de peur d'être prévenu sur le Prégel. Dans la nuit il

repassa à la rive droite de l'Alle, qu'il descendit jusqu'à Bartenstein ; aussi deux divisions russes qui avaient été dirigées de Bartenstein sur Kœnigsberg par Mulhausen, avaient trouvé ce village, au delà d'Eylau, déjà occupé par les Français. Alors le général Benningsen, se voyant de plus en plus débordé par sa droite et talonné par une partie de notre cavalerie, précipita son mouvement de retraite sur la rive droite de l'Alle pour gagner Wehlau à l'embouchure de l'Alle, dans le Prégel; mais arrivé à la hauteur de Friedland, il suspendit tout à coup sa marche sur Welhau. Piqué de perdre la partie avec une armée encore nombreuse et qui allait recevoir les 28 à 30,000 hommes que le prince Labanoff lui amenait par Tilsitt, il résolut de passer lui-même l'Alle offensivement, dans l'espérance de gagner Kœnigsberg en opérant sur l'extrémité de notre armée. En conséquence, après une halte de quelques heures, le général russe, précédé de la cavalerie de réserve du prince Galitzin, prit avec son armée, le 13 au soir, la route de Friedland.

La direction que Napoléon avait faitp rendre à ses différents corps en les portant sur Eylau, était presque la corde de l'arc que parcourait l'armée russe, en suivant le cours de l'Alle; elle pouvait donc appuyer un peu à droite de la direction de Kœnigsberg, et, marchant par Donnau, atteindre Friedland avant l'ennemi.

Le 12 au matin, les troupes du maréchal Soult

étaient rentrées dans Heilsberg, et quelques brigades seulement de notre cavalerie avaient poursuivi l'arrière-garde ennemie. Le même jour, le 4e corps, relevé par celui du maréchal Mortier, avait reçu ordre de se porter sur Eylau : de ce point, l'armée pouvait continuer son mouvement sur Kœnigsberg ou se porter au-devant de l'ennemi sur Friedland.

Napoléon, pensant qe les Russes ne songeaient plus à gagner Kœnigsberg, laissa particulièrement à Soult et à Murat le soin d'én expulser les faibles restes du corps prussien, et de s'emparer de ce vaste dépôt, et fit serrer sur la droite le gros de son armée pour la rapprocher de l'Alle, et couper la dernière ligne de retraite de Benningsen. Arrivé à Donnau, entre Eylau et Friedland, il apprit le mouvement offensif du général russe ; il ordonna au maréchal Lannes, qui formait la tête de l'armée, de contenir jusqu'à son arrivée l'ennemi sur les bords de l'Alle, et de *peloter en attendant partie ;* il pressa en même temps la marche de ses autres corps sur Friedland, et écrivit au prince Murat : « L'ennemi « est ici en bataille avec toute son armée ; il a voulu « d'abord déboucher par la route de Stockeim sur « Kœnigsberg, maintenant il ne paraît plus songer « qu'à recevoir la bataille qui va s'engager. J'espère « que vous serez entré dans Kœnigsberg, et comme « le corps de Soult suffit pour cette ville, vous vous « serez sans doute rabattu, avec le reste de la cava-

« lerie et le corps de Davoust sur Friedland ; cela « est d'autant plus urgent, qu'il est possible que « l'affaire dure encore demain, tâchez donc d'arriver « à une heure du matin. Si j'aperçois au début de « l'action que l'ennemi soit trop en forces, il serait « possible que je me contentasse de le canonner et « que j'attendisse votre arrivée. »

La partie était trop belle, nous avions *tous les as* : l'ennemi, pris en flagrant délit, était acculé à l'Alle, dans un véritable coupe-gorge, pour ainsi dire sans issue ; l'ordre d'engager la bataille fut donné et la victoire de Friedland, digne anniversaire de Marengo, termina aussi glorieusement la campagne.

CHAPITRE XII.

Du danger de faire de la guerre un art conjectural.

L'art de la guerre, tel que l'ont professé les grands capitaines de toutes les époques, repose sur des principes certains et presque mathématiques : un général en chef ne doit jamais perdre de vue cette grande vérité, et doit en conséquence régler ses mouvements sur ceux de son adversaire et non sur son idée, et préluder à tous ceux qu'il médite, par des reconnaissances ayant pour objet de déterminer la position de l'ennemi et d'apprécier le plus exactement possible ses forces et ses moyens matériels de défense ou d'attaque ; il doit surtout être en garde contre toutes les démonstrations que peut faire l'ennemi pour lui faire prendre le change, et manœuvrer assez près de lui pour ne point perdre sa piste.

En 1673, Montécuculli, parti d'Égra, était entré en Franconie. Turenne, avec 20,000 hommes, se porta sur le Mein à Aschaffenbourg, et marcha à sa rencontre en passant la Tauber à Mergentheim; Montécuculli, campé à Rothenbourg, feignit d'abord d'accepter la bataille pour mieux couvrir sa retraite; il alla se poster derrière les marais entre Wurtzbourg et Oschenfurth, et passa bientôt le pont de Wurtzbourg. Turenne descendit alors le Mein; Montécuculli, en longeant la rive droite, se dirigea sur Mayence, de là il s'avança jusqu'à Coblentz où il franchit le Rhin, faisant mine de vouloir se porter en Alsace par la rive gauche de ce fleuve. Turenne prit le change, et marcha en toute hâte sur Philisbourg; mais Montécuculli embarqua sans délai son infanterie sur le Rhin, qu'il descendit jusqu'à Cologne, se réunit au prince d'Orange qui, avec une armée de 35,000 hommes, avait remonté la rive gauche du fleuve et investi Bonn. Tous deux réunis, ils poussèrent vivement le siége de cette place. Turenne, fort humilié de s'être laissé tromper, descendit le Rhin et traversa le Hundsruck: mais déjà Bonn avait capitulé après neuf jours de tranchée ouverte.

Le général français a, dans cette occasion, manœuvré trop loin de son ennemi, et lui a, sans motif, prêté le dessein de se porter en France; cependant il devait voir que la Hollande était le centre des opérations de la guerre, il devait dans tous les

cas régler ses mouvements sur ceux de son adversaire, et non sur son idée. Cette marche de Montécuculli fut des plus habiles, elle a fait sa réputation; et la faute de Turenne fut un nuage pour sa gloire.

Napoléon se garda toujours bien de faire de la guerre un art conjectural, et au milieu de ses campagnes les plus rapides, il ne négligea aucun moyen pour être toujours au fait des mouvements et des projets de l'ennemi. Aux rapports des espions et des prisonniers, se joignaient ceux des chefs d'avant-garde, qui avaient toujours pour première instruction de prendre, à leur arrivée dans chaque ville ou village, tous les renseignements possibles pour savoir ce que faisait l'ennemi, d'ouvrir les lettres à la poste, d'interroger les postillons et les maîtres de poste, d'envoyer des coureurs dans toutes les directions. L'Empereur subordonnait ses marches, même victorieuses, au besoin de connaître exactement les mouvements et la position de l'ennemi.

Lorsqu'après notre victoire d'Ulm, nous poursuivions l'armée austro-russe, suivant la rive droite du Danube, nous avions sur la rive gauche le corps de Mortier pour observer et arrêter l'ennemi, s'il passait de ce côté. Ce corps d'observation avait ordre de se tenir à hauteur de nos têtes de colonnes qui marchaient sur la grande route de Vienne par la rive droite. Les communications avec l'armée, mobiles comme elle, étaient établies par les bateaux de la flottille du capitaine Lostanges. L'ennemi ne pou-

vait donc nous dérober aucun de ses mouvements, et nous pouvions ainsi régler les nôtres sur ceux qu'il ferait. Quand il se décida à passer sur la rive gauche par le pont de Krems, il pouvait prendre l'une des déterminations suivantes : 1° rester en position à Krems, pour y attendre l'arrivée de la seconde armée russe ; 2° descendre par le chemin de la rive gauche, jusqu'au pont de Vienne, pour s'en emparer et assurer la grande route de Moravie ; 3° marcher au-devant du maréchal Mortier pour le combattre et le forcer à se replier sur Lintz ; 4° enfin quitter les bords du Danube et marcher par la Bohême et la Moravie, pour recevoir le plus tôt possible les secours et renforts qu'elle attendait.

Toutes ces hypothèses étaient plus ou moins vraisemblables ; mais ce n'était pas sur des conjectures qu'il fallait régler nos opérations ; aussi Napoléon crut-il devoir suspendre, ou au moins modérer son mouvement général sur Vienne, jusqu'à ce qu'il fût bien informé de ce qui se passait de l'autre côté du fleuve, et du parti que prendrait l'ennemi. Le prince Murat avait porté ses avant-gardes jusqu'aux portes de Vienne, quoiqu'il eût reçu l'ordre positif de ne pas dépasser Burkersdorff, dernière station à 3 lieues de la ville. Napoléon lui manda alors de Moëlk, où s'était arrêté le quartier général : « Vous ne ferez « aucun mouvement sans nous en prévenir..... « L'Empereur voit avec peine que vous n'avez pas « rempli ses intentions, puisque vous n'avez per-

« sonne vis-à-vis des Russes, et que la volonté de Sa « Majesté n'était pas qu'on se précipitât sur Vienne « comme des enfants. Par cette négligence à exécu- « ter les ordres de l'Empereur, il s'ensuit que le « maréchal Mortier est exposé à porter tous les ef- « forts des Russes et à être écrasé. Vous voudrez « donc bien faire occuper Stadt-Ulm le long du « Danube, et même pousser des partis jusqu'à « Klaster-Neubourg. »

Le même jour, l'Empereur prescrit expressément au maréchal Soult, qui s'était avancé au soutien du prince Murat, de régler ses mouvements sur ceux de l'ennemi ; sa lettre datée de Moëlk, 11 novembre, porte : « Il faut vous conduire selon les circonstan- « ces ; si, comme il y a lieu de le penser, les Russes « ont dirigé leur retraite par la rive gauche sur « Vienne, il faut vous porter sur cette capitale, en « ayant toujours des postes sur le Danube, et ayant « toujours une colonne de cavalerie qui longe le « fleuve.

« Si, au contraire, les Russes remontent le Da- « nube pour marcher au maréchal Mortier, vous « suivrez ce même mouvement afin de passer le « plus tôt possible pour marcher au secours de ce « maréchal.

« Enfin, si l'ennemi s'était jeté dans l'intérieur « des terres pour gagner, soit la Bohême, soit la « Moravie, vous vous dirigerez sur Vienne ; et « comme le prince Murat a ordre de ne pousser

« aujourd'hui ses postes que jusqu'à Burkersdorff,
« il est nécessaire que vous vous arrangiez pour
« pouvoir vivre, ne pas vous tenir trop serré, et être
« toujours à même de passer le Danube si cela de-
« venait nécessaire. »

On voit par cet exemple avec quel soin Napoléon réglait ses mouvements, non sur ses conjectures, mais sur les mouvements réels de l'ennemi. Il discute bien avec ses maréchaux sur ce que l'ennemi peut faire, mais il leur prescrit de n'agir que suivant ce qu'il fera réellement.

DES RECONNAISSANCES.

L'évaluation des forces numériques de l'ennemi n'est pas moins importante que la détermination précise de ses derniers mouvements ; on y parvient par des moyens semblables, et surtout par de fortes reconnaissances offensives qui l'obligent à déployer tous les corps de sa ligne, on peut alors, avec de l'habitude et du coup d'œil, les supputer assez exactement.

Toute reconnaissance offensive, quand bien même elle n'aurait pour objet que de faire des prisonniers pour en obtenir des renseignements, doit être faite en force. « Sa Majesté (écrit le prince Berthier
« en 1807 aux généraux commandant les avant-
« postes) ne pense pas que l'on doive, dans ce cas,
« envoyer de petits partis qui donnent l'éveil et qui

« se font ramener avec perte ; elle ne veut pas de re-
« connaissances offensives de 25 chevaux, par exem-
« ple, cela produit de mauvaises échauffourées ; mais
« tous les deux ou trois jours, faire sortir une bonne
« reconnaissance de 200 chevaux et un bataillon. »

Outre les reconnaissances offensives en grandes masses, on compte deux sortes de reconnaissances : les unes journalières, les autres spéciales.

Les reconnaissances journalières ont pour objet de s'assurer si, à la faveur de terrains couverts, coupés, montueux, ou d'autres circonstances de localités propres à favoriser un mouvement offensif ou une embuscade, l'ennemi ne peut préparer une surprise ; si ses avant-postes n'ont été ni augmentés ni mis en mouvement, et si, dans ses camps ou bivouacs, il ne se passe rien qui annonce des préparatifs de marche ou d'action. Les reconnaissances de cette espèce doivent employer peu de monde ; elles ne sont en quelque sorte que des grand'gardes mobiles, destinées à voir et à observer ; elles évitent de se compromettre et marchent avec précaution, se faisant précéder à 200 pas par une avant-garde d'une force proportionnée à la leur.

Les reconnaissances spéciales sont ordonnées par les généraux d'armée pour explorer le pays sous le rapport de la configuration du terrain, de l'état des chemins, des obstacles que les colonnes peuvent rencontrer, elles entrent dans les attributions des officiers d'état-major.

L'emploi de tous les moyens les plus propres à connaître les forces, les mouvements ou la position de l'ennemi est obligatoire, non-seulement pour régler nos propres mouvements et asseoir nos opérations sur des données en quelque sorte mathématiques ; mais encore pour se garantir des surprises. Toutefois, ces moyens ne doivent jamais inspirer à un général d'armée une complète sécurité ; on est en effet souvent trompé à la guerre sur la force, par exemple, de l'ennemi que l'on a à combattre. Les espions peuvent trahir, les prisonniers ne connaissent guère que leurs corps, les officiers font des rapports souvent incertains ; c'est ce qui a fait adopter un axiôme qui remédie à tout : « Qu'une armée « doit être tous les jours, toutes les nuits et toutes « les heures, prête à opposer toute la résistance dont « elle est capable ; ce qui exige que les soldats aient « constamment leurs armes et leurs munitions ; que « l'infanterie ait constamment avec elle son artille- « rie, sa cavalerie, ses généraux ; que les diverses « divisions de l'armée soient constamment en me- « sure de se soutenir, de s'appuyer et de se proté- « ger ; que dans les camps, dans les haltes, dans les « marches, les troupes soient toujours dans des po- « sitions avantageuses qui aient toutes les qualités « exigées pour tout champ de bataille, savoir : que « les flancs soient appuyés, que toutes les armes de « jet puissent être mises en jeu dans les positions « qui leur sont le plus avantageuses. Pour satisfaire

« à ces conditions, lorsqu'on est en colonne de « marche, il faut avoir des avant-gardes et des flan- « queurs, qui éclairent en avant, à droite et à gau- « che, assez loin pour que le corps principal puisse « se déployer et prendre position. Un grand capi- « taine doit se dire plusieurs fois par jour : Si l'ar- « mée ennemie apparaissait sur mon front, sur ma « droite ou sur ma gauche, que ferais-je?..... et s'il « se trouve embarrassé, il est mal posté, il n'est pas « en règle, il doit y remédier. »

CHAPITRE XIII.

De l'influence des circonstances fortuites dans la guerre.

Montécuculli (1) a dit : « Les armes sont journa-
« lières ; c'est pourquoi l'on ne doit pas se repentir
« ni s'affliger d'une entreprise qui a mal réussi, lors-
« qu'après avoir bien examiné et pesé toutes choses,
« il était vraisemblable qu'elle devait avoir un succès
« heureux ; quand il est vrai surtout, que si elle
« était encore à faire, et que toutes les circonstances
« se trouvassent de même, on agirait comme on a
« agi. »

---

(1) Napoléon avait médité les Mémoires de Montécuculli, pour lequel il professait une haute estime.

Il peut en effet survenir à la guerre, au milieu des opérations les plus conformes aux règles, des incidents qui sont au-dessus de toute prévision humaine, et dont les ressources de l'art et la puissance du génie ne peuvent corriger la funeste influence. C'est alors que l'on voit les plans les mieux conçus, et dans lesquels on n'avait rien oublié de ce qui pouvait contribuer au succès, échouer tout à coup, tandis que le même caprice de la fortune fait réussir le plan le plus mauvais et dans lequel tous les principes de la science avaient été violés ou méconnus.

Les désastres de la campagne de Russie furent l'effet du changement prématuré de la saison et de la trahison de l'Autriche (1), mais non de la négligence ou de la violation des principes de la guerre méthodique, qui furent constamment et rigoureuse-

---

(1) Ne doit-on pas mettre également au nombre des causes qui ont amené ces désastres, ce système de masses colossales de toutes armes, hors de proportion avec l'unité de commandement et surtout avec les ressources du pays sur lequel on portait le théâtre de la guerre. Comment aussi ne pas s'étonner que Napoléon n'ait pas assuré les flancs de son armée d'invasion, en traitant préalablement et à tout prix avec la Suède et la Turquie. Quelle combinaison lui a fait appuyer de préférence les mêmes flancs par des alliés dont il ne pouvait raisonnablement attendre la fidélité que de la constance, toujours si problématique, de la fortune et de la victoire? (*Mémorial du dépôt de la guerre.*)

ment appliqués dans la retraite aussi bien que dans la marche sur Moscou. Proportionnalité des moyens avec les obstacles et le but, unité d'armée et de commandement, concentration des forces en présence de l'ennemi, marche rapide des masses vers les points stratégiques, flanquement de l'armée, établissement d'une bonne ligne d'opérations, maintien des communications, enfin tout ce qui constitue essentiellement l'art de la guerre fut observé et mis en pratique dans cette campagne de Russie, qui malgré ses fatalités et quelques fautes de détail, de la part des lieutenants de l'Empereur, sera la plus glorieuse, la plus difficile et la plus honorable pour la France, dont l'histoire ancienne et moderne fasse mention.

Nos derniers revers n'eurent pas d'autre cause que des circonstances fortuites qui, à une certaine époque, déjouèrent tellement les plus habiles combinaisons de la stratégie et de la tactique, que le vulgaire crut qu'il ne fallait attribuer qu'à la fortune les grands actes militaires qui avaient jusque-là signalé le règne de Napoléon.

FATALITÉS DE LA CAMPAGNE DE 1813.

C'est ce qui arriva dans la campagne de 1813, où, quatre fois, malgré les efforts de toute l'Europe et en dépit de toutes les chances accumulées, l'application des véritables principes de la guerre faillit rétablir notre ascendant et le cimenter par la paix ;

après les victoires de Lutzen et de Bautzen, après celle de Dresde, lors du dernier mouvement sur Berlin; enfin dans les plaines de Leipsick.

Le 2 mai, Napoléon ouvre la campagne de Saxe par la victoire de Lutzen, 81,000 fantassins français ou rhénans et 4,000 cavaliers seulement battent 107,000 Russes ou Prussiens, dont plus de 20,000 de cavalerie. Le 9, Napoléon rentre victorieux dans Dresde; le 21 et le 22 il triomphe de nouveau à Wurtchen et à Bautzen : les alliés perdent encore 18 ou 20,000 hommes et ne tiennent plus; ils se retirent en désordre; l'Empereur les poursuit; il a déjà franchi la Lusace, traversé la Silésie, il est sur l'Oder. Alors les alliés demandent un armistice pour traiter de la paix, et Napoléon, croyant tenir l'instant favorable, l'accorde.

Le 4 juin, armistice de Pleissvitz, si décisif dans la cause de nos malheurs.

L'Empereur devait-il accorder cet armistice ou poursuivre ses avantages? Ce put être à l'instant même un véritable problème, que le temps seul et les circonstances si terribles pour nous, n'ont résolu que plus tard. Nos ennemis étaient abattus, l'Autriche semblait revenir à nous; c'était elle qui nous sollicitait d'accepter l'armistice; elle s'offrait déjà comme médiatrice. Napoléon pensa qu'il ne fallait pas compromettre une occasion aussi heureuse au hasard d'un échec qui eût tout perdu, et qui pouvait d'autant plus avoir lieu, que son armée était ar-

rivée là en courant et avait besoin de se rasseoir un peu, après avoir frappé ces grands coups qui avaient rétabli l'honneur de nos armes et déconcerté les premiers plans de l'ennemi : l'armistice devait nous donner les moyens de resserrer et de bien organiser nos troupes, de nous créer surtout une cavalerie suffisante pour bien surveiller les mouvements de l'ennemi et recueillir les fruits de la victoire. Malheureusement, ce fatal armistice, qui se prolongea près de trois mois, ne fut avantageux qu'à nos ennemis. L'Autriche mit ce temps à profit pour se préparer au combat. Les Russes, qui attendaient une armée, reçurent ; les Prussiens se doublèrent ; les subsides anglais arrivèrent et l'armée suédoise rejoignit. On remua les associations secrètes, on opéra le soulèvement de toute la population allemande, la défection des cabinets rhénans, la corruption des officiers alliés, la trahison aussi commença à se glisser dans les rangs supérieurs.

L'Empereur a bien reconnu par l'événement toutes les fautes de cet armistice, et qu'il eût mieux fait de pousser obstinément en avant. Les alliés séparés du secours de l'Autriche avec laquelle ils ne se seraient plus entendus, coupés du prince de Suède, demeuré en arrière, voyant les places de l'Oder débloquées et la guerre reportée en Pologne, aux portes de Dantzick, au milieu d'un peuple tout prêt à s'insurger en masse, les alliés se seraient infailliblement exécutés et auraient conclu : que si nous eussions

éprouvé un échec, les circonstances n'en pouvaient pas être plus funestes que ce qui est arrivé. Les sages calculs de l'Empereur l'ont perdu. Ce qui lui sembla inconsidération, témérité, l'eût probablement sauvé.

En effet, au bout de deux mois d'armistice, quand l'Autriche eut terminé ses armements et que tout se trouva d'accord entre les coalisés, ils ouvrirent, le 29 août, le congrès de Prague, non pour y traiter de la paix, mais parce qu'il fallait à l'Autriche, par un reste de pudeur, un prétexte dans les débats pour nous déclarer la guerre, et que la Prusse et la Russie croyaient devoir à l'opinion de l'Europe, cette démonstration illusoire de leurs efforts pour faire cesser le fléau de la guerre. Tous ensemble ne firent là que sceller le système des machiavéliques combinaisons d'un triumvirat destiné désormais à peser sur l'Europe, qu'il prétendait délivrer.

Napoléon a-t il donc été dupe dans ce congrès? Non, ou du moins pas entièrement. S'il n'eut pas connaissance de tous les faits, il ne douta jamais des véritables sentiments; mais il lui fallait gagner du temps à son tour, attendre les événements. La défaite de Vittoria, l'évacuation de l'Espagne et l'esprit de la France qui se détériorait, avaient empiré de beaucoup la situation.

Le 10 août, douze jours après la réunion des négociateurs à Prague, les Russes et les Prussiens se retirèrent avec hauteur; et le 12, l'Auriche quittant tout à coup ses titres d'arbitre et de médiatrice,

nous déclara la guerre dans un manifeste qui consacre sa dégradation et sa honte, en ce qu'il avoue le sacrifice d'une archiduchesse, par la nécessité de se plier en apparence à une alliance détestée.

On se présente de nouveau sur le champ de bataille, les Français avec 300,000 hommes, dont 40,000 de cavalerie, occupant le cœur de la Saxe, sur la rive droite de l'Elbe ; et les alliés avec 500,000 hommes, dont 100,000 de cavalerie, nous menaçant par les trois directions de Berlin, la Silésie et la Bohême, vers Dresde. La prodigieuse différence n'affecte pas Napoléon qui a combiné et prend hardiment l'offensive; il a fortifié la ligne de l'Elbe, devenue sa base d'opérations ; et s'abritant des montagnes de la Bohême sur son extrême droite, il dirige une de ses masses sur Berlin, contre Bernadotte qui commande une armée de Prussiens et de Suédois; une autre marche sur la Silésie, contre Blucher, qui a sous ses ordres une réunion de Prussiens et de Russes; une troisième stationne à Dresde, comme clef de position, pour observer la grande armée autrichienne et russe en Bohême; enfin une quatrième est placée en forme de réserve à Zittau, avec le triple objet : 1° de pénétrer en Bohême, si on a des succès contre Blucher; 2° d'y contenir la grande masse des alliés, en leur faisant craindre de se voir attaqués sur leurs derrières, s'ils tentent de déboucher par les rives de l'Elbe; 3° enfin de fournir au besoin, soit aux attaques contre Blucher,

soit à la défense de Dresde, si elle se trouve attaquée.

L'Empereur, déjà lancé contre Blucher, le menait battant devant lui, quand il se trouve soudainement rappelé pour la défense de Dresde, où 65,000 Français se trouvaient avoir sur les bras 180,000 hommes. Le généralissime prince de Schwartzemberg avait attaqué mollement le 26, au lieu de brusquer l'affaire, ainsi que le voulait, assure-t-on, le transfuge Jomini, si bien au fait du véritable état des choses. Napoléon arrive avec la rapidité de l'éclair; il a réuni 100,000 Français contre 180,000 alliés : l'affaire n'est pas un instant douteuse : et c'est à sa sagacité et à son coup d'œil qu'on doit tout. L'armée ennemie est abîmée; elle perd 40,000 hommes et se trouve menacée un moment d'une destruction totale. Dès le lendemain même, l'Autriche effrayée expédiait déjà à l'Empereur un agent avec des paroles amicales.

Mais, ô destinées humaines! à compter de cet instant, par un enchaînement de fatalités sans exemple, les plus habiles combinaisons seront déjouées et nous ne compterons plus que des désastres. Partout où Napoléon ne se trouve pas, nous demeurons écrasés : notre armée de Silésie, commandée par Macdonald, éprouve une perte de 25,000 hommes de la part de Blucher; une crue subite de la Bober surprend ses corps en pleine opération, empêche leurs communications et cause d'irréparables mal-

heurs. L'armée qui attaque sur Berlin est battue par le prince de Suède, qui lui cause les plus grands dommages; enfin, presque tout le corps de Vandamme, qui, après la victoire de Dresde, a été envoyé en Bohême, sur les derrières de l'ennemi, et devait accomplir sa destruction, abandonné à lui-même et à la témérité de son chef, succombe sous le refoulement de l'armée des alliés précipitant sa fuite. Ce fatal désastre et le salut des Autrichiens est amené par une indisposition subite de Napoléon, qu'on croit un moment empoisonné : sa présence ne hâte plus l'ardeur des différents corps qui poursuivent; l'indécision, la mollesse s'en mêlent; Vandamme est anéanti, et tout le fruit de la magnifique victoire de Dresde est perdu!

Cependant toutes les masses ennemies gagnent du terrain, elles se trouvent toutes liées entre elles désormais et forment un demi cercle qui se resserre sans cesse autour des Français acculés sur l'Elbe, menaçant de les déborder. D'un autre côté, nos derrières dégarnis sont inondés de coureurs, de partisans. Le royaume de Westphalie est en pleine insurrection, nos communications avec la France ne sont plus libres!

C'est dans cet état de choses que Napoléon reçoit du roi de Bavière, chef de la Confédération du Rhin, l'assurance confidentielle qu'il tiendra encore six semaines dans son alliance. Il se décide à commencer, dès l'instant, son grand mouvement sur Berlin, qu'il

méditait depuis longtemps; il va audacieusement changer de position avec l'ennemi, place pour place, percer sa ligne, se former sur ses derrières et le contraindre de passer à son tour entièrement sur la rive gauche. Si dans cette situation, il leur abandonne toutes ses communications avec la France, il se donne pour nouveaux derrières, précisément le territoire de l'ennemi, des pays non encore dévastés qui peuvent le nourrir : Berlin, le Brandebourg, le Mecklembourg ; il retrouve toutes ses places, leurs immenses garnisons, dont l'éparpillage et la perte seront une si grande faute après le revers, et eussent apparu comme les ressources du génie en cas de triomphe. La fortune semble nous revenir ; mais presque aussitôt, une lettre du roi de Wurtemberg donne avis à l'Empereur que l'armée bavaroise, enlevée par les intrigues et l'esprit du moment, s'est jointe à l'armée autrichienne, et marche sur le Rhin pour nous couper de la France. Ce nouveau contre-temps force Napoléon de revenir en arrière pour songer à la retraite. Une telle complication de faux mouvements sert les alliés, qui nous pressent et nous entourent; une grande bataille devient inévitable. Napoléon se masse dans les plaines de Leipsick ; son armée est forte de 157,000 combattants et de 600 pièces d'artillerie; mais les alliés lui en présentent 1,000 et 350,000 baïonnettes. On se bat avec fureur un premier jour ; les Français demeurent vainqueurs, et la victoire eût été décisive, si l'un des corps laissés à

Dresde fût venu prendre part à la bataille, ainsi que l'avait espéré l'Empereur; mais malheureusement encore, nous étions tellement cernés que ses ordres n'avaient pu atteindre Dresde. Enflés de l'arrivée sur le terrain d'un immense renfort, les coalisés recommencent une seconde journée, et ils sont si nombreux, que leurs troupes fatiguées sont régulièrement relevées, comme à la parade, par des corps tout frais. Les fatalités les plus inouïes se joignent encore à l'inégalité du nombre; les Saxons, nos alliés, dans nos propres rangs, se retournent, tirent sur nous et nous foudroient de leur artillerie! Toutefois, tel est le sang-froid du général français, fondé sur la connaissance des ressources de l'art, tel est aussi le courage de nos soldats, qu'ils remédient à tout et que le champ de bataille nous demeure encore.

Ces deux terribles journées de géants avaient coûté à l'ennemi 150,000 hommes tués ou blessés; il n'y avait nulle parité avec nos pertes, qui ne s'élevaient pas à 50,000 hommes. L'immense différence de nos forces avait donc considérablement décru, et ainsi qu'à Arcole, une troisième bataille se présentait avec des chances beaucoup plus favorables; mais nous nous trouvions à bout de munitions, nos parcs n'offraient plus que 16,000 coups; nous en avions tiré 220,000 dans les deux batailles. Il fallut de nécessité ordonner la retraite; elle se commença à la nuit sur Leipsick. Au jour, les alliés nous assaillent, ils pénètrent avec

nous dans la ville ; on s'y bat dans les rues ; notre arrière-garde s'y défendait vaillamment et sans grandes pertes, quand par une dernière fatalité désespérante, on fait sauter à contre temps, et par malentendu, le seul pont de l'Elster par lequel s'effectue notre retraite. Alors tout ce qui reste sur la rive de Leipsick est perdu, et ce qui se trouve sur l'autre rive se dirige en toute hâte et en désordre sur Mayence. A Hanau, il faut passer sur le ventre de 50,000 Bavarois ; de tristes débris seuls rentrent en France ; pour comble d'infortune, la contagion les y accompagne !

FATALITÉS DE LA CAMPAGNE DE 1815.

En 1815 comme en 1813, les plus méthodiques comme les plus brillantes conceptions militaires de Napoléon furent dominées par une série de fatalités qui en neutralisèrent les effets. C'est ainsi que d'abord à Ligny, pendant que le centre et la droite de l'armée française obtenaient d'éclatants succès, de grandes fautes se commettaient à la gauche. Le maréchal Ney n'occupait pas la position des *Quatre-Bras*, comme il en avait l'ordre la veille de la bataille. Il ne marcha sur cette position qu'après que l'ordre lui en eût été réitéré et qu'il entendit la canonnade bien engagée sur Ligny ; et cependant, jusqu'au 16, et pendant une partie de la journée du 16, cette importante position ne fut occupée que par une ou deux

brigades de l'armée anglo-belge. On ne sait par quelle fatalité le maréchal ne fit pas avancer toutes les troupes sous ses ordres, et laissa en arrière le premier corps : il est vrai, qu'avec les 22,000 hommes qu'il avait encore sous la main, il pouvait détruire la division ennemie qui occupait les *Quatre-bras;* mais lorsque les renforts, partis le 16 au matin de Bruxelles, furent arrivés sur le champ de bataille des *Quatre-Bras*, et portèrent sur ce point, vers quatre heures du soir, les forces de Wellington à 50,000 hommes, le maréchal Ney qui, à l'aide de sa supériorité d'artillerie, avait eu l'avantage contre l'ennemi, encore privé de la sienne en partie, fut réduit, à la fin de la journée, à ne plus se battre que pour conserver sa propre position.

Il est impossible de combattre avec plus de courage et d'ardeur que ne le fit le maréchal Ney, avec ce qu'il fit donner de troupes; mais s'il avait employé la cavalerie de la garde et tout le corps d'Erlon que, dès la veille, il aurait dû tenir en position d'agir, suivant les ordres qu'il en avait reçus, cette portion de l'armée anglaise aurait été complétement détruite et rejetée au delà de la Dyle. Par le mal que le maréchal Ney a causé à l'ennemi avec 22,000 hommes (Vellington perdit en cette rencontre environ 8,000 hommes) on peut juger de celui qu'il lui aurait fait avec 45,000 hommes. D'ailleurs, si le maréchal eût occupé en force le 16, dès dix heures du matin, la position des *Quatre-Bras,* la grande route de Nivelles

se trouvant alors coupée, toutes les troupes anglaises cantonnées aux environs de cette ville auraient été obligées de se rejoindre sur Gennape, en arrière des *Quatre-Bras*, il eût été, dans ce cas, impossible au duc de Wellington d'attaquer une armée en position sans sa cavalerie et son artillerie ; qui n'avaient pu suivre la marche forcée de l'infanterie, et avec des troupes harassées et arrivant successivement. Le général anglais n'aurait donc songé, le 16, qu'à rassembler son armée sur une position derrière Gennape, pour être en mesure d'agir le 17; et alors le maréchal Ney aurait pu suivre l'ordre qu'il avait déjà reçu, de faire un détachement par la chaussée de Namur, pour tomber sur les derrières de l'armée prussienne et entraîner sa ruine totale, comme complément de la victoire de Ligny.

Ney a allégué pour motif d'avoir laissé, le 15, le premier corps trop longtemps à Marchiennes, et de n'avoir pas pris un camp en avant des *Quatre-Bras*, que, voyant Fleurus occupé en forces par l'ennemi, et qu'ayant eu avis que toute l'armée prussienne y était, il craignit, en se portant sur les *Quatre-Bras*, de se trouver débordé par sa droite. Il est vrai que les retards et les pertes de temps de Vandamme, qui devait se porter vivement sur Fleurus, permirent à l'ennemi d'y arriver avant les Français, dans la nuit du 15 au 16; ce qui fut cause que le maréchal Ney n'osa pas se porter sur les *Quatre-Bras*, mouvement que dans ses temps d'énergie et de brillante audace,

il n'aurait pas hésité à faire, en laissant une forte réserve sur ses derrières.

Quant aux mouvements du premier corps, ils sont aussi difficiles à expliquer que l'inaction du maréchal Ney; il était à tort resté, la nuit du 15 au 16, échelonné entre Marchiennes et Julmet, en arrière de Gosselies, à la gauche de la route de Charleroi à Bruxelles, et il s'était ensuite dirigé, en traversant cette route, sur Fleurus. Le maréchal Ney avait-il mal compris l'ordre de faire, une fois maître des *Quatre-Bras,* une diversion sur les derrières de l'armée prussienne? Ou bien, le comte d'Erlon, arrivé entre Gosselies et Frasnes et près d'atteindre les *Quatre-Bras,* a-t-il alors jugé devoir se diriger sur la forte canonnade qu'il entendait sur sa droite, et qu'il eût laissé derrière lui en continuant à suivre la grande route? Ce fut encore un mouvement de ce corps, le 16 au soir, lorsque, instruit que le village de Saint-Amand était enlevé, il fit une seconde marche de flanc pour retourner près du maréchal Ney, qu'il ne joignit qu'à neuf heures du soir; ainsi, ce corps d'armée entier, ne fut utile nulle part.

Dans cette dernière lutte de la France contre la coalition, nos soldats se battirent avec la même bravoure et la même confiance dans la victoire, qu'ils avaient montrées dans les plus belles journées; mais les généraux étaient presque tous devenus craintifs et circonspects dans toutes leurs opérations, leur bravoure personnelle seule leur était restée. Ainsi,

le 15, Vandamme après avoir déjà perdu quatre heures pour arriver à Charleroi, s'était arrêté avec le maréchal Grouchy à Gilly, où il avait encore perdu un temps précieux, au lieu d'attaquer vivement et de se porter sur Fleurus. Les deux divisions déjà entamées du général Ziethen leur avaient paru être toute l'armée de Blucher, et ce ne fut que lorsque Napoléon arrivé sur ce point, eut reconnu qu'il n'y avait que peu d'ennemis, qu'ils attaquèrent. L'Empereur n'avait pas pu quitter le point de réunion des deux routes de Namur et de Bruxelles, avant que le deuxième corps ne fût arrivé par Marchiennes sur la route de Bruxelles, et ne fût maître de Gosselies, afin d'assurer la position de Charleroi : cela fit perdre deux heures, permit aux ennemis d'occuper la nuit Fleurus, et fut cause que le maréchal Ney n'osa pas se porter sur les *Quatre-Bras*. Lorsque le 16, sur midi, l'armée eut pris position en avant de Fleurus, et qu'on découvrit l'armée prussienne, l'opinion de presque tous les généraux fut que les armées de Wellington et de Blucher étaient réunies; ils voulaient le prouver par la position que Blucher avait prise, en plaçant sa droite dans la direction de Marchiennes, et en laissant fort en arrière les *Quatre-Bras*, ce qui rendait la position de l'armée prussienne fort hasardée, à moins, disaient-ils, que derrière cette ligne, toute l'armée anglaise ne fût en échelons. Napoléon mit fin à la discussion en donnant l'ordre de marcher en avant, disant : « qu'il n'y

« avait d'ennemis que ce que l'on voyait, et que la
« position qu'avait prise Blucher était une faute
« résultant du caractère de ce maréchal et de l'es-
« pérance qu'il avait d'être joint, pendant la nuit,
« par ses réserves et par l'armée anglaise. »

Personne d'ailleurs ne peut douter qu'il n'y eût dans l'armée française quelques officiers et quelques hommes éparpillés dans différents régiments, qui se plaisaient à exagérer les forces de l'ennemi, à publier à chaque instant qu'on était tourné, etc. On a vu que le général Bourmont (1) avec un colonel du génie et un officier d'état-major, avaient passé à l'ennemi dans la journée du 14. Il est vrai que ces officiers venant de Metz avec le 4e corps, ignoraient les intentions et les mouvements des autres corps français; plusieurs autres désertèrent, pendant la bataille même du 16. Dans le fort de l'action, Napoléon reçut cinq ou six rapports alarmants; l'un était

---

(1) Le 15, lorsque le maréchal Ney rejoignit l'Empereur, Sa Majesté lui dit : « Eh bien! Monsieur le Maréchal, votre « protégé Bourmont, dont vous me répondiez tant, que je n'ai « placé qu'à votre sollicitation, a passé à l'ennemi. » Le maréchal confus cherchait à s'excuser en disant que M. Bourmont lui avait paru si dévoué à Sa Majesté, qu'il en aurait répondu comme de lui-même; mais l'Empereur l'interrompit et lui dit : « Allez, Monsieur le Maréchal, ceux qui sont *bleus* sont *bleus*, ceux qui sont *blancs* sont *blancs*. »

celui d'un général qui annonçait que Vandamme, avec tout son état-major, venait de passer à l'ennemi; un autre, qu'il fallait se méfier du maréchal Soult, qu'il avait envoyé de faux ordres de mouvement. Un maréchal-des-logis de dragons vint d'un air tout éperdu, demandant à grands cris à parler à l'Empereur, et lui dit : « Sire, je viens prévenir Votre « Majesté que le général Hénain harangue en ce « moment les officiers de sa division pour les faire « passer à l'ennemi. » — « Comment sais tu cela? « lui dit Napoléon; où est-il, l'as-tu entendu? » et il se trouva qu'il n'avait ni vu ni entendu le général Hénain, mais qu'un officier lui avait dit d'aller faire ce rapport. Tout cela était faux. Vandamme aurait pu, peut-être, agir avec plus de vigueur, mais il était loin d'avoir la pensée de trahir. Hénain, au moment où il était ainsi accusé, avait la cuisse emportée par un boulet!

Telle était la situation des esprits, que les soldats n'avaient réellement confiance que dans Napoléon : ils étaient disposés à se croire trahis à chaque instant. Plusieurs bons officiers, qui avaient servi dans la maison du roi, avaient été replacés dans des régiments; peut-être fut-ce un tort : on n'eut aucun reproche à leur faire; mais les soldats nourrissaient toujours des soupçons contre eux.

Des fatalités du même genre que celles qui avaient empêché que la victoire de Ligny fût aussi complète et aussi décisive qu'elle devait l'être, firent perdre la

bataille de Waterloo également, malgré les plus habiles et les plus méthodiques dispositions que jamais l'Empereur ait prises.

CAUSES DE LA PERTE DE LA BATAILLE DE WATERLOO.

On sait que, le 17, Napoléon avait donné ordre au maréchal Grouchy de poursuivre avec une colonne de 36,000 hommes l'armée prussienne battue à Ligny, en ayant soin surtout de déborder l'aile droite de cette armée en retraite, de manière à être toujours en communication avec le reste de l'armée française, en marche pour gagner les *Quatre-Bras*. Le maréchal devait passer la Dyle à Wavres, poussant les Prussiens devant lui. Ayant marché la journée du 17 dans cette direction, il devait être campé le soir devant cette ville: dans cette hypothèse, l'Empereur lui avait expédié à 10 heures du soir, un officier pour lui faire connaître qu'il y aurait le lendemain une grande bataille, que le maréchal Blucher aurait nécessairement pris un des trois partis suivants : 1° Qu'il aurait fait sa retraite sur Liége; 2° qu'il se serait retiré sur Bruxelles, ou 3° qu'il resterait en position à Wavres; que dans tous les cas, il fallait que lui, maréchal Grouchy, manœuvrât par Saint-Lambert, sur sa gauche, pour venir se joindre à la droite de l'armée française; mais que ce mouvement, que, dans les deux premiers cas, ce maréchal devait faire avec la majorité de ses forces réunies, ne devait être

fait, dans le troisième cas, qu'avec un détachement plus ou moins fort, selon la nature de la position qu'il occupait vis-à-vis de l'armée prussienne. Ainsi tout était bien prévu et calculé par l'Empereur; mais à deux heures après minuit, une dépêche du maréchal Grouchy fit connaître qu'il avait son quartier général à Gembloux, ignorant la direction qu'avait prise Blucher, et si les Prussiens s'étaient portés sur Bruxelles ou sur Liége; qu'en conséquence il avait placé deux avant-gardes, l'une entre Gembloux et Wavres, et l'autre à une lieue de Gembloux, dans la direction de Liége. Il devenait dès lors évident que Grouchy avait laissé échapper Blucher, et n'avait fait que deux lieues dans la journée du 17. L'Empereur, pour réparer, autant que possible, ce malheur et cette faute, envoya sur-le-champ au maréchal un duplicata de l'ordre qu'il lui avait expédié la veille à 10 heures du soir, lui faisant connaître qu'il devait prendre les armes avant le jour, et passer la Dyle au-dessus de Wavres pour se porter sur Saint-Lambert. L'officier, porteur de cette dépêche, partit avant trois heures du matin, il devait être avant six heures à Gembloux; il n'avait que cinq lieues à faire, et toujours sur la chaussée. Sur les cinq heures du matin, on reçut au quartier général une deuxième dépêche du maréchal, il mandait qu'étant enfin instruit que l'ennemi se dirigeait sur Wavres, il partirait à la pointe du jour pour le talonner dans cette direction : la route de Gembloux

à Wavres et de Gembloux à Saint-Lambert, étant la même pendant deux lieues, on avait l'espoir que l'officier rencontrerait le maréchal Grouchy déjà en route, et qu'ainsi, au lieu d'arriver à midi à Saint-Lambert, il pourrait y arriver à dix heures du matin; et, dans le cas où, vu le départ du maréchal, l'officier ne le trouverait pas, on était toujours assuré que ce maréchal serait à midi devant Wavres, et qu'il aurait reçu le premier ordre, écrit à dix heures du soir la veille, qui le prévenait de la bataille.

Lorsque vers le milieu de la journée de Waterloo on aperçut fort au loin, du côté de Saint-Lambert, un corps de 5 à 6,000 hommes, on crut d'abord qne c'était le maréchal Grouchy; mais lorsque, par nos coureurs, on apprit que c'était l'avant-garde du corps de Bulow, le major général Soult expédia au maréchal Grouchy un officier pour l'instruire de cet événement. Cette dernière dépêche pouvait lui parvenir en moins de deux heures de temps : on se promettait un grand succès de l'arrivée du maréchal sur les derrières de Bulow. L'Empereur prit néanmoins toutes les précautions pour parer au nouveau corps prussien; car Grouchy pouvait tarder plus ou moins à passer la Dyle, ou pouvait même en être empêché par des événements inattendus. Vers six heures, les Prussiens avaient épuisé leur attaque. A sept heures et demie, on entendit enfin la canonnade du maréchal Grouchy : on la jugea à deux lieues et demie sur la droite. L'Empereur pensa que le moment était venu

de faire une attaque décisive et de terminer la journée ; mais, dans le même temps, l'armée ennemie était informée de l'arrivée de Blucher et du premier corps prussien qui avait quitté Wavres, et venait par Ohain, derrière Saint-Lambert, se joindre à la gauche de l'armée anglo-hollandaise ; ainsi, définitivement, tous les corps prussiens avaient échappé à Grouchy, et l'ennemi sur le champ de bataille de Waterloo, était renforcé de 60,000 hommes, dont moitié de troupes fraîches, et nous étions en même temps privés des 36,000 du maréchal.

L'attaque qu'on avait entendue au coucher du soleil, à deux lieues et demie sur notre droite, était bien celle de Grouchy; ce maréchal se battait à Wavres, et une de ses colonnes passait la Dyle à Limale, sur les derrières de Saint-Lambert. En chemin, entre Gembloux et Wavres, il avait entendu, depuis midi, notre épouvantable canonnade : on ne pouvait s'y tromper, c'était une canonnade de grande bataille. Le général Excelmans, fortement ému, se rendit auprès du maréchal et lui dit : « Monsieur le « Maréchal, les armées sont aux mains, le feu est si « nourri que la terre en tremble. Il me semble que « ce n'est plus sur Wavres que nous devons mar- « cher, mais bien, droit sur la canonnade ; nous ar- « riverons bientôt pour y prendre part. » Le maréchal hésita ; mais lui montrant ses instructions, il lui dit qu'il serait possible qu'alors Blucher marchât sur Fleurus, et tournât ainsi toute notre droite ; qu'il

ne pouvait prendre sur lui une telle responsabilité. Le général Gérard, qui partageait entièrement l'opinion d'Excelmans, lui dit alors : « Mais, Monsieur le « Maréchal, c'était hier que vos instructions vous « prescrivaient de marcher sur Wavres ; vous avez « jugé ne pas pouvoir le faire, parce que vous étiez « incertain des mouvements de Blucher ; aujourd'hui « il est évident que l'armée prussienne a gagné une « demi-marche sur nous, et que pendant que nous « marcherons sur Wavres, elle se portera ailleurs ; « au lieu qu'en marchant droit sur un aussi épou- « vantable feu, nous sommes sûrs de trouver à qui « parler. » Le maréchal qui, lui-même, brûlait du désir de prendre part à la grande bataille, se rendit à ces raisons. Il donna ordre à son infanterie de s'arrêter, et il faisait ses dispositions pour marcher sur Saint-Lambert, lorsqu'il reçut le rapport que toute l'armée prussienne était en avant de Wavres (il n'y avait cependant que le troisième corps prussien) ; le général Gérard insista néanmoins auprès du maréchal, pour qu'il se dirigeât encore sur Saint-Lambert, en lui disant que probablement ce n'était qu'une arrière-garde prussienne qui battra en retraite devant lui, tandis que les coups décisifs auront lieu à la gauche ; mais le maréchal effrayé de la responsabilité qui pesait sur lui dans de telles circonstances, crut malheureusement agir pour le mieux en reprenant son mouvement sur Wavres. Ce ne fut que quatre heures après qu'il reçut l'ordre positif de

marcher sur Saint-Lambert. Les autres ordres qui lui avaient été expédiés pour le même objet ne lui étaient pas parvenus.

Ainsi, les premières causes qui, suivant l'Empereur, ont amené la perte de la bataille de Waterloo furent : 1° L'incertitude où le maréchal Grouchy resta le 17 sur les mouvements de l'ennemi. Si, dans la soirée du 17, il se fût trouvé sur Wavres en communication avec la gauche de l'armée, Blucher n'aurait pas osé se dégarnir devant lui, ou alors Grouchy l'aurait suivi ; 2° le malentendu des instructions données à ce maréchal, et la non-réception des ordres que Sa Majesté lui envoya la nuit du 17 au 18, et le 18 au matin.

L'attaque intempestive que le maréchal Ney fit avec la cavalerie deux heures trop tôt, malgré les ordres réitérés de l'Empereur, eut aussi la plus funeste influence sur l'issue de la bataille, puisqu'elle nous priva de la plus grande partie de cette réserve qui, employée à propos, nous avait si souvent assuré la victoire dans la plupart de nos grandes batailles. Le manque d'un commandant général de la garde, qui, composée de tant de corps différents, en avait le plus grand besoin, se fit cruellement sentir dans cette circonstance. Le duc de Trévise qui remplissait cette place, avait été forcé, pour cause de maladie, de s'en démettre le 14, à Beaumont. On se rappelle que, lorsque l'Empereur voulut faire charger la division de cavalerie de réserve de la garde, elle s'était mal

à propos engagée sur un autre point : ce fut un grand malheur. La présence de cette cavalerie d'élite eût contenu celle de l'ennemi ; tous les autres corps de notre cavalerie, notre infanterie, se seraient ralliés, et nous eussions conservé le champ de bataille.

A ces causes il faut joindre le cri d'alarme qui se fit entendre à la droite de notre ligne, lorsque, vers huit heures du soir, Blucher, avec tout le corps de Ziéthen, aborda le village de la Haie, qui fut aussitôt enlevé. Les traîtres et les malveillants qui se trouvaient dans l'armée, et ceux qui avaient déserté profitèrent habilement de cette occasion pour augmenter le désordre, qui se propagea aussitôt avec la plus grande rapidité sur toute la ligne.

Les plans de l'Empereur, dans ces dernières journées de notre gloire militaire, n'ont donc échoué que par des circonstances fortuites en dehors de toute prévision. Cependant, plusieurs militaires ont critiqué les dispositions prises par Napoléon le matin du 17. « Pourquoi, disent-ils, n'a-t-il pas marché « avec toute l'armée sur Waterloo ? » La réponse est facile : Napoléon savait que le 4e corps (Bulow) s'était réuni à l'armée prussienne dans la nuit du 16 ; cette armée ainsi augmentée pouvait marcher en avant sur Fleurus et Charleroi. La plus grande faute qu'un général puisse commettre le lendemain d'une bataille gagnée est de ne pas poursuivre vivement l'armée battue pour l'empêcher de se rallier. Il a donc dû empêcher de se rallier tranquil-

lement une armée qui pouvait alors se porter sur ses derrières, s'il se fût avancé avec toute son armée sur la chaussée des *Quatre-Bras*, à Bruxelles. Ses instructions au chef du corps chargé de la poursuite des Prussiens, prescrivaient de se tenir toujours en communication avec lui, et de se placer entre l'armée prussienne et la chaussée des *Quatre-Bras*. Le zèle et l'ardeur du maréchal Grouchy, des généraux Gérard, Pajol, Excelmans, étaient assez connus de Napoléon ; il ne doutait pas que leurs troupes n'arrivassent le soir du 17 sur Wavres et sur les débouchés de la forêt de Soignes de ce côté. Le corps de Grouchy devant Wavres aurait été en ligne avec l'armée de l'Empereur : si donc Wellington recevait la bataille en avant de la forêt, Napoléon était sûr, par le mouvement de Grouchy, d'avoir sa droite et ses derrières bien appuyés; non-seulement les troupes de Grouchy tiendraient en échec les Prussiens, mais seraient plus en mesure de se joindre à l'Empereur, que les Prussiens ne le seraient de se joindre à Wellington; si au contrire, Wellington évacuait Soignes et Bruxelles et que Blucher se retirât, soit sur cette ville, soit sur Liége, le corps de Grouchy avait encore tous les avantages. Ainsi, les mouvements de Napoléon le 17 étaient, dans tous les cas, méthodiques et conformes aux règles de l'art de la guerre : en faisant poursuivre l'ennemi pour recueillir les fruits de la victoire de la veille, il ne cessait pas d'avoir ses forces constamment réunies et

sous la main, si le détachement de Grouchy avait marché suivant ses instructions; et ce n'était pas trop de composer ce détachement de 35,000 pour poursuivre et tenir en échec une armée qui comptait encore 75,000 hommes.

D'autres critiques, en approuvant les mouvements du 17, ont blâmé la conduite de l'Empereur le matin du 18. « Pourquoi, disent-ils, lorsque Napoléon « apprit que le maréchal Grouchy, au lieu d'être à « Wavres, était resté à Gembloux, a-t-il persisté à « livrer bataille? »

Voici sa réponse : quoique la bataille fût nécessitée par la situation générale des affaires, l'Empereur ne l'eût pas certes livrée si, immédiatement après avoir reçu la lettre de Grouchy, de Gembloux, une seconde lettre de ce maréchal ne l'eût informé qu'il marchait sur Wavres. Cette dépêche était écrite avant le jour, elle était datée de deux heures après minuit; de Gembloux à Wavres, il n'y a que deux lieues : l'Empereur pensait que Grouchy y serait à 8 heures du matin. Pendant la nuit, il lui avait envoyé l'ordre, quand même il serait à Wavres, d'appuyer par sa gauche sur Saint-Lambert; on pouvait donc croire qu'il arriverait à cette dernière position vers deux heures après midi.

Il y a enfin des Aristarques qui prétendent que l'Empereur devait contremander la bataille, après qu'il eut reconnu le corps de Bulow, vers Saint-Lambert, et qu'il eut fait marcher dans cette direc-

tion la cavalerie du général Domont et le corps du comte Lobau. Mais si l'on veut réfléchir à la position de la France et de l'armée française, on verra que dans cette circonstance, comme dans tant d'autres, Napoléon a agi avec cette décision qui est le résultat d'une supériorité de lumières et d'une grande habitude des événements de la guerre. Il a donc pensé que par la qualité des troupes, il avait encore assez de chances pour la victoire, lors même que le corps de Bulow agirait avec l'armée anglaise; et que si Grouchy, comme il n'en pouvait douter, arrivait avec tout son corps, ou seulement un détachement sur Saint-Lambert, il tomberait sur les derrières de Bulow, ce qui rendrait la victoire bien plus décisive. Dans le cas où Grouchy ne prendrait pas directement part à la bataille, pourvu qu'il empêchât, comme il le devait et le pouvait, que les 1er, 2e et 3e corps prussiens ne s'engageassent contre nous, la victoire nous était assurée; car si nous étions, dans cette hypothèse, privés du concours des 36,000 hommes de Grouchy, l'armée qui nous était opposée était alors privée elle-même de 60,000 hommes, force totale des trois corps prussiens; et effectivement jusqu'à l'arrivée de Blucher, malgré la coopération des 30,000 hommes de Bulow, nous étions maitres d'une partie du champ de bataille, et en position offensive sur le centre de l'ennemi. Ainsi, 65 à 68,000 Français avaient battu 115,000 Anglais, Belges, Prussiens, etc.

D'un autre côté, si l'Empereur contremandait la bataille, comme on prétend qu'il eût dû le faire, les armées prussienne et anglaise se réuniraient, et alors, le 19, sa position serait bien plus critique; car malgré les pertes essuyées le 16, l'armée prussienne était encore de 90,000 hommes : la jonction de ces deux armées présenterait une masse tellement supérieure, qu'il ne serait pas prudent d'engager le combat. On ne faisait ainsi que reculer et accroître les difficultés, sans parler de la réputation de nos armes que l'on compromettait par un ajournement, faute que tous les grands capitaines ont toujours soigneusement évitée.

Lorsque l'Empereur, qui se trouvait près de la ferme de la Belle-Alliance, située au centre de notre position, découvrit le mouvement de Bulow, il resta inébranlable dans sa décision de livrer bataille par les motifs que nous venons de déduire; mais il balança un instant, s'il ne changerait pas sa ligne d'opérations pour la placer sur la route de Nivelles à gauche de celle de Charleroi, et marcher par cette nouvelle ligne sur mont Saint-Jean, après s'être emparé de Braine-la-Leude, par ce moyen la ligne de retraite de l'Empereur se trouverait plus éloignée des Prussiens; mais il considéra que Grouchy, envoyant un détachement sur les derrières de Bulow, celui-ci pouvait alors se retourner sur lui, puisqu'il ne serait plus contenu de front : qu'ainsi la réunion des Prussiens à l'armée anglaise serait plus prompte;

d'ailleurs le terrain entre la Haie et Planchernoit est coupé par des bois et des défilés, ce qui le rendrait plus favorable que tout autre pour les troupes destinées à arrêter le mouvement de Bulow.

Des militaires, en approuvant toutes les opérations jusqu'au milieu de la bataille, auraient voulu que l'Empereur, après avoir repoussé Bulow, eût rallié toute sa garde, même le bataillon envoyé à Planchenoit, et qu'elle fût restée en position comme réserve générale. Ce qui décida l'Empereur à faire donner sa garde, fut la conviction où il était que dans les circonstances où il se trouvait, il lui fallait un grand succès, et il était fondé à en espérer un décisif de la charge de ce corps d'élite. Au moment où il l'engagea, le jour était sur son déclin, ce qui lui fit croire que cette attaque était sans inconvénients; et cela eût été ainsi, si la division de cavalerie de réserve de la garde fût restée près de lui. Malgré les renforts amenés successivement par Bulow et Blucher, le résultat de la bataille n'eût été que celui d'une bataille ordinaire, où les Français eussent conservé leur position sur les hauteurs de Planchenoit.

Quelques officiers, présents à la bataille, pensent que, dans une circonstance si importante, l'Empereur eût bien fait de mener la première attaque, comme il l'avait fait dans plusieurs circonstances; en formant ses troupes d'infanterie en ordre perpendiculaire, les couvrant par de nombreux tirailleurs, et faisant coordonner convenablement les mouvements

de l'artillerie et de la cavalerie. C'était aussi son intention ; et cette idée avait beaucoup influé sur la confiance qu'il avait dans l'issue de la journée ; mais la découverte du corps de Bulow le décida à se tenir dans une position centrale, afin de tenir les troupes prêtes à faire front à cette nouvelle attaque, où la moindre faute aurait, dès les 4 heures, entraîné la perte de la bataille.

FAUTES DE BLUCHER ET DE WELLINGTON EN 1815.

La conduite de Napoléon a donc été constamment conforme aux vrais principes de la guerre méthodique ; mais on n'en peut pas dire autant de ses adversaires. Ainsi, on blâme avec raison les généraux Blucher et Wellington de n'avoir pas tenu leurs troupes campées dès le commencement de juin ; de n'avoir pas connu les mouvements de l'armée française, qui leur a dérobé trois marches et les a surpris dans leurs cantonnements ; de sorte qu'ils se sont battus isolément, et n'ont jamais eu l'initiative du mouvement : ils ont même couru les risques de ne pas pouvoir se rallier et d'être battus en détail en sortant de leurs cantonnements.

On reproche à Blucher d'avoir rallié son armée dans la position même de son ennemi, contrairement aux principes relatifs à la concentration des forces. L'armée française, ayant le 15 juin, dès midi, occupé Charleroi, et ayant passé la nuit suivante à

une portée de fusil de Fleurus : Blucher connaissant l'ennemi à qui il avait affaire, ne devait pas prendre pour centre de ralliement un point si près de Fleurus, où il s'exposait à être battu partiellement, comme il arriva à Beaulieu en 1796, après le combat de Montenotte Il est de fait qu'avec une armée de près de 150,000 hommes, Blucher n'a réellement livré bataille à Ligny qu'avec 90,000.

On reproche au duc de Wellington de n'avoir été instruit qu'à une heure du matin, le 16, que toute l'armée française avait passé la Sambre, la veille à midi, à Charleroi, et qu'elle bivouaquait à 10 ou 12 lieues de lui. Ainsi les premiers coups de fusil ayant été tirés en avant de Charleroi, le 15, à 5 heures du matin, il n'en a été instruit, à 14 lieues de là, que vingt heures après. Tout ce qui est arrivé à Wellington aux *Quatre-Bras* (qu'il n'occupa en force que le 16 vers 4 heures du soir et où son artillerie et sa cavalerie n'arrivèrent que dans la nuit du 16 au 17) ne peut cependant lui être reproché; c'est une suite nécessaire de la faute qu'avait commise Blucher, en voulant rallier son armée à Ligny, il se trouvait ainsi entraîné lui-même à prendre pour ses troupes un point de concentration trop voisin de notre front.

Le choix du champ de bataille de Waterloo, en avant d'une forêt, lorsque Blucher avait perdu celui de Ligny, a été une faute qui pouvait avoir les plus funestes conséquences pour l'armée anglaise et

pour toute la coalition. La nature des chemins que Blucher avait à traverser, surtout par le mauvais temps qu'il faisait depuis deux jours, et les grandes pertes éprouvées par l'armée prussienne à Ligny, devaient décider Wellington à réunir son armée avec celle de Blucher, à une marche en arrière de Waterloo, ce qui était sans inconvénient et conforme aux vrais principes de l'art. Les deux armées auraient pu se trouver ainsi ralliées sur un même champ de bataille, présentant alors une masse de plus de 200,000 combattants.

Enfin Napoléon a pensé que Blucher n'aurait pas dû livrer la bataille de Ligny, ni Wellington celle des *Quatre-Bras*; leurs armées auraient dû se réunir et évacuer la Belgique sans perte, pour attendre que les armées de la Russie et de l'Autriche fussent arrivées sur la Meuse. Il a attribué la bataille de Ligny au caractère décidé de Blucher, et celle des *Quatre-Bras* à l'obligation où s'était trouvé Wellington de soutenir l'armée prussienne.

DES CIRCONSTANCES QUI ONT AGGRAVÉ LA PERTE DE LA BATAILLE DE WATERLOO.

La même fatalité qui avait dominé le génie militaire de Napoléon, dans les journées du 16, du 17 et du 18 juin, et qui avaient racheté les fautes de ses lieutenants, préside encore aux mouvements qui suivirent la perte de la bataille de Waterloo, et pa-

ralysa les derniers efforts qu'il fit pour réparer ce malheur.

Indépendamment du pont sur la Dyle, au village de Gennape, il y en avait plusieurs autres dans les villages voisins : mais au milieu de l'extrême confusion où était l'armée, tous les fuyards se dirigèrent sur Gennape qui, en ce moment, en fut encombré. L'Empereur s'y arrêta quelques instants, pour essayer encore d'y rétablir un peu d'ordre; mais le tumulte augmenté par l'obscurité de la nuit, rendit de nouveau toutes ses tentatives inutiles. Peut-être qu'en résultat, ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de n'opposer aucune résistance et de faire la plus prompte retraite possible. Tous les corps, toutes les armes étaient confondus : soldats d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, tous se pressaient, s'écrasaient mutuellement; beaucoup de chariots, de caissons, étaient renversés, tant sur le pont que dans les rues; plusieurs étaient fixés entre eux, ce qui était un nouvel indice de malveillance.

Le 19, entre 4 et 5 heures du matin, l'Empereur arriva à Charleroi, il donna l'ordre aux équipages de pont et à ceux de vivres qui étaient restés en arrière de la ville, de partir sur-le-champ pour Philippeville et Avesnes, pour se diriger de là sur Laon; il se rendit ensuite à Philippevile, où il arriva à 10 heures du matin. Il expédia de nouveau des ordres au maréchal Grouchy, pour faire sa retraite par Réthel, sur Laon, et à tous les commandants

des places de la Meuse de se tenir prêts à être attaqués et de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Des ordres furent également expédiés au général Rapp, commandant le 5e corps en Alsace; au général Lecourbe, commandant le corps de Befort, et au général Lamarque, commandant l'armée de la Vendée, de se rendre à marches forcées, avec toutes leurs troupes, sur Paris.

Cependant les débris de l'armée repassaient la Sambre aux ponts de Marchiennes, de Charleroi et du Châtelet. De Gosselies, la masse des fuyards des 1er et 2e corps, qui avaient passé à Marchiennes, se dirigea de ce côté pour y franchir la rivière, la garde et le 6e corps se retirèrent sur Charleroi. L'armée faisant ainsi sa retraite sur plusieurs points, rendit son ralliement plus difficile. Le prince Jérôme se rendit à Avesnes pour y réunir les corps qui prendraient cette direction.

Après avoir expédié ses ordres, l'Empereur avait quitté Philippeville à 2 heures après-midi, y laissant le maréchal Soult pour rallier le grand quartier général et les corps qui se porteraient sur cette place : il se mit en marche sur Laon, où il laissa son aide-de-camp Bussy, avec des instructions pour y préparer le rassemblement de l'armée autour de cette avantageuse position (1). Napoléon se rendit en

---

(1) Napoléon perdit malheureusement les fruits de la bataille

toute hâte de Laon à Paris, pour y prévenir la commotion politique, que la nouvelle du désastre pouvait occasionner; pour hâter les préparatifs de défense de la capitale, faire diriger sur Laon toutes les troupes, tous les renforts qu'on pourrait tirer des dépôts et de nos places, en un mot, prendre toutes les mesures pour l'exécution du plan de défense qu'il avait médité d'avance, et auquel on se trouvait réduit.

MOYENS DÉFENSIFS APRÈS WATERLOO.

La perte de la bataille de Waterloo mettait certainement la France dans une position bien critique; mais les mesures de prévoyance que l'Empereur avait prises avant l'ouverture de la campagne, et depuis le 19, offraient encore des ressources en tout genre. Les débris de l'armée française réunis à Laon présentaient, le 26 juin, un effectif de 65,000 hommes. Tous les dépôts des régiments arrivés aux environs de Paris, avaient assez d'hommes pour remplacer les soldats manquants. On avait perdu beaucoup de matériel d'artillerie; mais les soldats du

---

de Craonne pour avoir négligé l'occupation de Laon en 1814; c'est dire assez en faveur de cette place, dont l'importance s'est encore accrue depuis les traités de 1815, qui nous ont enlevé Philippeville.

train, pour la plupart, s'étaient échappés avec leurs chevaux; on les réunissait à La Fère et à Vincennes, et l'on pouvait organiser 200 bouches à feu de campagne. L'Empereur comptait, avec raison, avoir dans les premiers jours de juillet, une armée approvisionnée et forte de 130,000 hommes, sur l'Aisne, entre Laon et Soissons. Or, les Russes et les Autrichiens n'avaient pas encore franchi le Rhin le 24 juin; ils ne pouvaient donc être en force sur la Marne avant le 20 juillet. Quant aux armées anglo-hollandaise et prussienne, déjà fort diminuées par les dernières batailles, elles ne pouvaient s'avancer sur l'Aisne qu'en laissant des corps d'observation devant les places de la frontière du Nord, telles que Dunkerque, Lille, Valenciennes, Maubeuge, Condé, etc., qui toutes avaient garnison; il leur fallait, en outre, masquer toutes les places de la Somme. Blucher et Wellington ne pouvaient alors s'avancer qu'avec environ 70,000 hommes sur l'Aisne, où Napoléon comptait se trouver, dès le 26 juin, à la tête de 80,000 hommes. Cette armée devant s'accroître tous les jours, les deux généraux anglais et prussiens eussent été obligés de combiner leurs mouvements avec ceux des armées russe et autrichienne. On aurait ainsi gagné près d'un mois; pendant ce temps, les fortifications de Paris, sur la rive gauche de la Seine, eussent été achevées et armées comme l'étaient celles de la rive droite. Les fédérés, la garde nationale de Paris et une partie de

celles de la Bretagne, de la Normandie et de la rive gauche de la Loire, assuraient la défense de ces fortifications ; on pouvait, en outre, faire venir les 20 régiments de marine qui avaient été organisés.

Dans le Midi, le maréchal Suchet avait eu des succès ; il avait rejeté l'ennemi au delà du mont Cenis ; son corps d'armée, réuni devant Lyon avec toutes les gardes nationales du pays destinées à le défense de ce point central, eût occupé toute l'armée autrichienne d'Italie.

Tels étaient encore les moyens militaires avec lesquels on pouvait espérer de lutter avec égalité de chances contre la coalition, lorsque les événements politiques, qu'on n'avait pu prévoir, paralysèrent les combinaisons militaires de Napoléon.

Le 21 juin, après l'arrivée de l'Empereur à Paris, les chambres des pairs et des députés, méconnaissant l'autorité impériale, se déclarèrent en permanence. Napoléon eut d'abord la pensée de les ajourner par la force ; mais réfléchissant qu'il avait contre lui toute l'Europe, tous les royalistes de la France, tous les partisans de l'étranger, et que par l'ajournement des deux chambres, il ne ferait qu'accroître le nombre des mécontents et s'aliéner les hommes de la Révolution, il reconnut que la possibilité du triomphe était presque chimérique. Il prit donc le parti d'abdiquer afin de constater aux yeux de la postérité, que si la France subissait un joug honteux, ce n'était

pas au moins aux intérêts d'un seul homme qu'elle avait été sacrifiée.

Blucher et Wellington paraissaient, dans leurs premiers projets, être convenus de ne pas dépasser les frontières de France avant l'arrivée des armées russe et autrichienne, et en attendant, de s'emparer d'Avesne, Maubeuge, et autres places de cette frontière; de couvrir de leurs troupes légères tout le pays, jusqu'à la Somme, et de le faire insurger. Mais, dès que ces deux généraux apprirent que Napoléon avait abdiqué et qu'il n'était plus à la tête des armées françaises, ils changèrent de résolution, pensant qu'alors ce serait commettre une bien grande faute que de ne pas profiter, pour s'emparer de la capitale, du désordre et de la confusion qu'un tel événement devait y causer : ne tenant donc aucun compte de l'armée française, déjà forte de 75,000 hommes, réunie entre Laon et Soissons, ils pénétrèrent par La Fère et Compiègne, et marchèrent en toute hâte sur Paris. L'armée française, entièrement découragée, ne pensa qu'à se reployer en toute hâte sous les murs de la capitale. On regarda même comme un succès obtenu, que, le 28 juin, elle eût pu arriver à Saint-Denis avant les ennemis. Ceux-ci s'enhardirent au point de marcher par la vallée de Montmorency et d'arriver à Saint-Germain et à Versailles, laissant, pendant tout ce mouvement, leur flanc gauche entièrement à découvert et exposé à l'armée française. Davoust, qui avait pris le commandement de cette

armée sous les murs de Paris, au lieu de profiter de cette imprudence de l'ennemi en débouchant sur lui par Saint-Denis, en attaquant vigoureusement son flanc et ses derrières, fit repasser la Seine à la plus grande partie de l'armée et la rangea en bataille dans la plaine de Grenelle.

Bientôt les armées furent en présence, et le gouvernement provisoire signa une capitulation où rien ne fut stipulé, tant pour les droits de la nation que pour les intérêts de l'armée. Celle-ci dut évacuer Paris et se retirer derrière la Loire, abandonnant ainsi, sans livrer bataille, la capitale à une armée égale en force. Que pouvait-il arriver de pis, après avoir donné et perdu la bataille, que de livrer Paris sans stipulations? Quelle lâcheté! quelle ignominie! ou plutôt quelle infâme trahison! et dans ce moment suprême, les chambres discutaient des principes de constitution!.....

L'Empereur, au moment de s'éloigner pour jamais de la France, apprenant à la Malmaison le mouvement imprudent des ennemis, envoya par le général Becker, proposer au gouvernement provisoire de se mettre, comme général, à la tête de l'armée française, de tomber avec toutes ses forces sur le flanc et les derrières de l'ennemi, d'en causer la ruine, et sauvant pour le moment la capitale, d'obtenir le temps et les moyens de négocier avec plus d'avantage.

Le gouvernement provisoire refusa et Napoléon

partit après avoir adressé au peuple français cette mémorable déclaration :

« En commençant la guerre pour soutenir l'in-
« dépendance nationale, je comptais sur la réunion
« de tous les efforts, de toutes les volontés, et le
« concours de toutes les autorités nationales : j'étais
« fondé à en espérer le succès et j'avais bravé
« toutes les déclarations des puissances contre moi.

« Les circonstances me paraissent changées ; je
« m'offre en sacrifice à la haine des ennemis de la
« France. Puissent-ils être sincères dans leurs dé-
« clarations, et n'en avoir réellement voulu qu'à ma
« personne ! Ma vie politique est terminée et je
« proclame mon fils, sous le titre de Napoléon II,
« Empereur des Français.

« Les ministres actuels formeront provisoirement
« le conseil du gouvernement, l'intérêt que je porte
« à mon fils, m'engage à inviter les chambres à
« organiser sans délai la régence par une loi.

« Unissez-vous tous pour le salut public et pour
« rester une nation indépendante. »

CHAPITRE XIV.

Des qualités et des obligations d'un général en chef.

DE LA PRÉSENCE D'ESPRIT.

La première qualité d'un général en chef est d'avoir une tête froide, qui reçoive des impressions justes des objets, qui ne s'échauffe jamais, ne se laisse pas éblouir, enivrer par les bonnes ou mauvaises nouvelles; il faut que les sensations successives ou simultanées qu'il reçoit dans le cours d'une journée, se classent dans son esprit et n'y occupent que la place juste qu'elles méritent d'occuper.

Il est des hommes qui par leur constitution physique et morale, se font de toute chose un tableau : quelque savoir, quelque courage et quelques bonnes qualités

qu'ils aient d'ailleurs, la nature ne les a point appelés au commandement des armées et à la direction des grandes opérations de la guerre. Ainsi, supposons un de ces hommes ayant son armée en présence de l'ennemi, et que tout à coup, un parti de cavalerie se montre sur sa ligne de communications; aussitôt son imagination s'empare de ce fait qui ne peut avoir de l'importance que pour les vivandiers; il y voit l'indice d'un projet qu'exécute l'ennemi et qui le met en danger; il s'effraie, et mal à propos ordonne la retraite. Ce même homme s'aperçoit d'une attaque partielle qui ne fait que commencer; il fallait patienter, la laisser se décider, se démasquer toute entière; bientôt elle eût été épuisée : au lieu de cela, il se laisse ébranler et abandonne sa position, comme fit le prince de Soubise, quelque temps avant la bataille de Rosbach. Il avait son quartier général à Gotha avec 8,000 grenadiers et une division de cavalerie; Seidlitz, général de Frédéric, était en observation avec 15 escadrons entre Gotha et Erfurth, dès qu'il voit le prince de Soubise installé, il forme ses 15 escadrons en bataille sur un seul rang, et marche hardiment sur le quartier général français. A cet aspect, le prince de Soubise s'imagine qu'il est attaqué par toute l'armée prussienne, et se replie en toute hâte sur Eisnach. Qu'eût-il donc fait à la place de Napoléon à Lonato en 1796?

EXEMPLES.

La droite et le centre de l'armée autrichienne avaient été dispersés aux combats de Salo et de Lonato du 1er au 3 août 1796, et leurs débris erraient dans toutes les directions. Napoléon venait de concentrer ses forces sur les hauteurs de Castiglione, où il se préparait à porter un dernier coup à Wurmser, au moment où il revenait à son quartier général établi à Lonato, à 2 lieues de Castiglione, il apprend qu'une colonne de 3,000 Autrichiens, qui avait débouché par Ponte-di-Marco, était à une des portes de la ville, la sommant de se rendre : 1,200 Français composaient toute la garnison de Lonato; la circonstance était critique, cependant Napoléon juge de suite que ce ne peut être qu'une colonne isolée qui cherche à s'ouvrir un chemin vers le Mincio, car nous sommes toujours maîtres de Salo et de Gavardo qui couvrent Lonato ; il fait monter à cheval son nombreux état-major, ordonne qu'on lui amène l'officier parlementaire et lui fait débander les yeux au milieu de tout le mouvement d'un grand quartier général : « Allez annoncer à votre général, « lui dit-il alors, que je lui donne huit minutes pour « poser les armes, il se trouve au milieu de l'armée « française; passé ce délai, il n'aurait rien à espérer. » La nuit approchait, le général autrichien, se croyant réellement perdu, s'empressa de rendre les armes.

C'est surtout dans une bataille, au milieu des balles et des boulets, qu'un général doit conserver son calme et son sang-froid, sans lequel des incidents, souvent insignifiants par eux-mêmes, pourraient devenir très-graves. A Eylau, l'apparition subite d'une colonne perdue de 6,000 Russes devant le cimetière près duquel se trouvait Napoléon, avec un bataillon de la garde et son escadron de service seulement, pouvait devenir dangereuse sans la présence d'esprit du chef, secondé par le courage stoïque de ses soldats. A la Moskowa, la charge de cavalerie d'Ouvarof sur notre gauche pouvait avoir des conséquences désastreuses, si l'Empereur y avait vu autre chose qu'un *hourra*. Quand les circonstances deviennent réellement critiques et alarmantes, le général en chef doit montrer alors d'autant plus de calme et d'impassibilité que le danger est plus grand. C'est ainsi qu'à Wagram, Napoléon suivant d'un œil attentif les progrès de Davoust à notre droite, semblait ne pas s'inquiéter des rapports qu'on lui faisait sur le mouvement menaçant des Autrichiens sur notre gauche, et auquel un changement de front, ordonné par lui et exécuté sous la protection de 100 bouches à feu, allait d'ailleurs remédier. Dans ces moments difficiles, le général en chef doit, par des paroles rassurantes autant que par son sang-froid apparent, chercher à calmer les imaginations, comme le fit Napoléon à Waterloo, lorsqu'il annonça à nos troupes, luttant sur le plateau contre les

Anglais, l'arrivée de Grouchy, au moment même où l'armée prussienne débouchait sur le champ de bataille.

DE L'IRRÉSOLUTION.

Une détermination prompte et énergique n'est pas moins nécessaire à la guerre que le calme et le sang-froid : c'est en cela que consiste la vraie sagesse d'un général ; à force de dissertations, de tenir des conseils, on finit par prendre le plus mauvais parti qui, presque toujours à la guerre, est le plus pusillanime; ou, si l'on veut, le plus prudent.

FAUTES DE MOREAU EN 1800.

Pendant la campagne de 1800, l'armée française, qui était plus nombreuse que l'armée autrichienne, a presque toujours été inférieure en nombre sur le champ de bataille : c'est ce qui arrive aux généraux qui sont irrésolus et agissent sans principes et sans plan ; il faut le redire, les tâtonnements, les demi-mesures, perdent tout à la guerre (1). Que devait

---

(1) Napoléon a blâmé aussi le début de la campagne de 1800. Moreau, suivant lui, devait déboucher par le lac de Constance en 24 heures, avec toute son armée, pour surprendre l'ennemi et le prévenir à Ulm. « Au lieu de cela, dit-il, Sainte-

faire par exemple, Moreau, pour déposter le maréchal Kray de son camp retranché et placé sous le canon d'Ulm? Une seule chose, avoir une volonté, suivre un plan, car l'initiative était à lui : le 14 mai il eût dû passer l'Iller, se mettre en marche sur trois colonnes, ne pas occuper plus de 6 lieues de terrain, passer le Lech, et arriver en deux ou trois jours à Augsbourg. Le général autrichien eût aussitôt suivi le mouvement par la rive gauche du Danube, se fût porté par Neubourg derrière le Lech, pour couvrir la Bavière et les États héréditaires; il ne se fût pas exposé à suivre notre armée sur la rive droite, puisqu'il aurait fallu qu'il s'avançât sous les murs d'Augsbourg pour l'atteindre, et que faisant volte-face, elle l'aurait battu, coupé d'Ulm et rejeté dans les montagnes Noires. L'armée autrichienne, inférieure numériquement et moralement, pouvait encore avoir la prétention de combattre et de vaincre nos divisions isolées; mais elle n'avait plus celle de

---

Suzanne passa le Rhin à Kehl, Saint-Cyr à Neufbrisach, ils devaient se joindre dans le Brisgaw. Moreau sentit le danger de la marche de flanc de 30 lieues que nécessitait la jonction; il rappela Sainte-Suzanne. Kray fut ainsi prévenu, il eut huit jours pour se concerter.... » La justesse de cette critique a été fortement contestée, et il paraîtrait que le premier passage de Sainte-Suzanne était une feinte pour attirer l'attention de l'ennemi sur sa droite, et non un faux mouvement.

lutter contre l'armée française réunie. Les Français devaient être le 18 mai à Munich, et maîtres de la Bavière. Kray se serait estimé fort heureux de regagner l'Inn à temps. On voit par ses dépêches qu'il juge parfaitement de l'irrésolution de son ennemi; lorsque celui-ci poussa un corps sur Augsbourg, il écrivit : « L'armée française fait une démonstration « sur la Bavière qui n'est pas sérieuse, puisque ses « divisions sont en échelons jusqu'à l'Iller, et que « sa ligne est déjà fort étendue. »

Il avait raison : Moreau a, trois fois en 40 jours, réitéré les mêmes démonstrations; mais toutes les trois fois, sans leur donner un caractère de vérité; il n'a réussi qu'à enhardir son rival et lui a offert des occasions de battre ses divisions isolées. En effet, l'armée française avait dans ses manœuvres la gauche sur Ulm, et la droite à 20 lieues, menaçant la Bavière : c'était en vérité défier la fortune. Moreau avait sacrifié un temps précieux en marches et contre-marches compromettantes, et qui avaient donné lieu à des combats où les troupes françaises, en nombre inférieur, avaient perdu beaucoup de monde.

DE LA PARTIE DIVINE DE LA SCIENCE DE LA GUERRE.

Achille était fils d'une déesse et d'un mortel; c'est l'image de la guerre, dont la science se distingue en deux parties : l'une en quelque sorte terrestre, qui a

dans son domaine les armes, les retranchements, les positions, les ordres de bataille; en un mot, tout ce qui tient à la combinaison des choses matérielles; l'autre, qu'on peut appeler divine, et qui comprend tout ce qui dérive des considérations morales du caractère, du talent de votre adversaire, de la tactique et des habitudes des troupes ennemies, de l'opinion, de l'esprit du soldat qui est, ainsi qu'on l'a dit, fort et vainqueur, faible et battu, selon qu'il croit l'être. Les grands capitaines de toutes les époques ont toujours tenu compte de ces considérations morales, qui ont souvent motivé et justifié des opérations extraordinaires, et quelquefois contraires en apparence aux principes rigoureux de la science.

En 1654, les Espagnols assiégeaient Arras; Turenne attendait pour faire lever le siége, qu'il eût opéré sa jonction avec le corps d'armée du maréchal d'Hocquincourt. Ce dernier, après la capitulation de Stenay, étant arrivé à Aubigny près d'Arras, Turenne se porta à sa rencontre avec 1,500 chevaux; en revenant le même jour dans son camp, il côtoya les lignes espagnoles à portée de mitraille; elles tirèrent, lui tuèrent quelques hommes, ce qui excita des observations de la part des personnes qui l'accompagnaient, à quoi il répondit : « Cette marche serait « imprudente, il est vrai, si elle était faite devant le « prince de Condé; mais j'ai intérêt à bien recon- « naître la position, et je connais assez le caractère

« espagnol, pour savoir qu'avant que l'archiduc qui « commande dans les lignes en soit instruit, qu'il « ait réuni et tenu son conseil, je serai rentré dans « mon camp. » Voilà qui tient à la partie divine de l'art.....

La connaissance que Napoléon avait du caractère de ses adversaires eut la plus grande influence sur presque toutes déterminations à la guerre. Dans sa marche sur le Danube, en 1805, il exploita l'opinion exagérée que Marck avait de sa position sous le canon d'Ulm ; la circonspection connue de Benningsen l'autorisa, en 1807, à découvrir en partie ses communications pour déborder le camp retranché des Russes à Heilsberg; le caractère entreprenant de Blucher contribua à lui faire diriger, en 1815, ses premiers efforts contre l'armée prussienne.

Un général en chef doit observer aussi la tactique et la manière de combattre des troupes qui lui sont opposées, pour régler et modifier la sienne en conséquence. Sempronius fut battu à la Trébia et Varron à Cannes, quoiqu'ils commandassent à des armées plus nombreuses que celles de l'ennemi ; parce que, conformément à l'usage établi par les Romains, ils rangèrent leur armée en bataille sur trois lignes, tandis qu'Annibal rangea la sienne sur une seule ligne, sa cavalerie étant supérieure en nombre et en qualité. Les armées romaines furent à la fois attaquées de front, prises en flanc et à dos, elles furent défaites. Si nous n'eussions pas adopté une nouvelle

tactique en Égypte, nous nous exposions à être mal menés par la nombreuse et vaillante cavalerie des Mamelucks.

Les ruses des ennemis ne doivent pas être moins familières à un général en chef que leur manière de combattre. Les Autrichiens, par exemple, sont dans l'habitude de répandre sur les derrières d'une armée de faux bruits pour tromper l'ennemi, et de jeter des têtes de colonne sur les communications, dans toutes les directions, pour faire croire à la présence de grandes forces où elles ne sont pas. Un général ignorant cette manœuvre, pourrait s'en laisser imposer par de telles démonstrations, qui lui feraient commettre des fautes graves. Il nous conviendra aussi quelquefois d'employer un stratagème analogue comme moyen de puissance : en Égypte, il avait été convenu avec tous les chefs de corps que, dans les ordres du jour, on surchargerait d'un tiers la quantité réelle de toutes les distributions de vivres, d'armes, d'effets d'habillement. Dans les rapports des campagnes d'Italie, en 1796, 1797 et depuis, les mêmes moyens ont été employés pour donner des idées exagérées des forces françaises et en imposer aux étrangers.

INSTRUCTIONS DE NAPOLÉON AU PRINCE MURAT EN 1808.

Ce n'est point assez pour un général en chef de connaître les habitudes et la tactique des troupes

qu'il a à combattre, il faut encore qu'il ait étudié les mœurs et la politique des nations chez lesquelles il doit faire la guerre, et ses instructions à ses lieutenants doivent être basées sur cette étude autant que sur celle des principes mathématiques de l'art (1). C'est d'après la connaissance intime qu'il avait du caractère et des mœurs espagnols, que l'Empereur écrivait le 29 mars 1808 au prince Murat à Madrid. « Ne croyez pas que vous attaquiez une nation « désarmée, et que vous n'ayez que des troupes à « montrer pour soumettre l'Espagne. La révolution « du 20 mars prouve qu'il y a de l'énergie chez les « Espagnols. Vous avez affaire à un peuple neuf : il « a tout le courage, et il aura tout l'enthousiasme « qu'on rencontre chez des hommes que n'ont pas « usés les passions politiques.

« L'aristocratie et le clergé sont les maîtres de « l'Espagne ; s'ils craignent pour leurs priviléges et

---

(1) Si la civilisation en ouvrant les forêts, cultivant les campagnes, aplanissant les monts et domptant les fleuves, a rendu les guerres d'invasion plus faciles, elle a créé aussi des dangers nouveaux. On ne peut en effet agir sur une population que dirigent les lumières morales, comme sur une nature brute et sauvage, on ne peut pas faire la guerre avec les moyens des siècles barbares, où le courage impétueux pouvait quelquefois marcher en avant sans regarder autour de soi n derrière soi (Extrait du *Mémorial du dépôt de la guerre*).

« pour leur existence, ils feront contre nous des
« levées en masse qui pourront éterniser la guerre.
« J'ai des partisans, si je me présente en conqué-
« rant je n'en aurai plus.

« Vous ferez entendre à la noblesse et au clergé,
« que si la France doit intervenir dans les affaires
« d'Espagne, leurs priviléges et leurs immunités
« seront respectés. Vous leur direz que l'Empereur
« désire le perfectionnement des institutions poli-
« tiques de l'Espagne, pour la mettre en rapport
« avec l'état de la civilisation de l'Europe, pour la
« soustraire au régime des favoris. Vous direz aux
« magistrats et aux bourgeois des villes, aux gens
« éclairés, que l'Espagne a besoin de recréer la
« machine de son gouvernement, et qu'il lui faut
« des lois qui garantissent les citoyens de l'arbi-
« traire et des usurpations de la féodalité ; des insti-
« tutions qui raniment l'industrie, l'agriculture et
« les arts. Vous leur peindrez l'état de tranquillité
« et de bonheur dont jouit la France, malgré les
« guerres où elle s'est toujours engagée, la splen-
« deur de la religion qui doit son rétablissement au
« concordat que j'ai signé avec le Pape. Vous leur
« démontrerez les avantages qui peuvent résulter
« d'une régénération politique, l'ordre et la paix
« dans l'intérieur ! Tel doit être l'esprit de vos dis-
« cours et de vos écrits ; surtout, ne brusquez au-
« cune démarche.....

« J'ordonne que la discipline soit maintenue de

« la manière la plus sévère : point de grâce pour les « plus petites fautes. L'on aura pour l'habitant les « plus grands égards ; l'on respectera principale- « ment les églises et les couvents..... »

INITIATION DES SOLDATS A LA POLITIQUE DU GÉNÉRAL EN CHEF.

Il convient qu'un général en chef mette ses soldats eux-mêmes au courant des mœurs et des usages des pays où ils vont combattre, et qu'il leur indique dans ses proclamations, au début de la campagne, le but et la cause de la guerre : c'est en les mettant dans sa confidence, qu'il entretiendra leur ardeur, exercera sur eux une précieuse influence et les disposera à seconder ses vues, autant par leur discipline que par leur bravoure. La proclamation de Napoléon à son armée d'Égypte, au moment de débarquer sur le sol africain, en initiant les soldats aux projets de son chef, leur traçait leurs devoirs dans ces nouvelles contrées, d'une manière remarquable.

« Soldats! vous allez entreprendre une conquête « dont les effets sur la civilisation et le commerce du « monde sont incalculables. Vous portez à l'Angle- « terre le coup le plus sûr et le plus sensible, en at- « tendant que vous puissiez lui donner la mort.

« Nous ferons quelques marches fatigantes, « nous livrerons plusieurs combats ; nous réussirons « dans toutes nos entreprises : les destins sont pour

« nous. Les beys mamelucks qui favorisent exclu-
« sivement le commerce anglais, qui ont couvert
« d'avanies nos négociants, et qui tyrannisent les
« malheureux habitants du Nil, quelques jours
« après notre arrivée n'existeront plus.

« Ces peuples avec lesquels nous allons vivre
« sont mahométans ; leur premier article de foi est
« celui ci : Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et
« Mahomet est son prophète. Ne les contredites pas,
« agissez avec eux comme nous avons agi avec les
« Juifs, avec les Italiens ; ayez des égards pour leurs
« muftis et leurs imans, comme vous en avez eu
« pour les rabbins et les évêques (1) ; ayez pour les
« cérémonies que prescrit l'Alcoran, pour les mos-
« quées, la même tolérance que vous avez eue pour
« les couvents, pour les synagogues, pour la religion

(1) A Léoben, où furent signés les préliminaires du traité de Campo-Formio avec l'Autriche en 1797, le quartier général se trouva chez l'évêque. On était alors dans la Semaine Sainte ; toutes les cérémonies religieuses de cette semaine et celles de Pâques se firent avec la plus grande solennité au milieu de l'armée française, que le chef avait accoutumée au respect pour le culte et la religion du pays où elle se trouvait : ce qui satisfit au dernier degré le peuple et le clergé. Les habitants ne doutèrent plus de la sincérité des sentiments philanthropiques exprimés dans les proclamations du général en chef, dont la garantie reposait sur la discipline militaire et la sagesse de l'administration.

« de Moïse et de Jésus-Christ. Les légions romaines « protégeaient toutes les religions.

« Vous trouverez ici des usages différents de « ceux de l'Europe; il faut vous y accoutumer. Les « peuples chez lesquels nous allons entrer traitent « les femmes différemment que nous; mais, dans « tous les pays, celui qui viole est un monstre. Le « pillage n'enrichit qu'un petit nombre d'hommes; « il nous déshonore, il détruit nos ressources, il « nous rend ennemis des peuples qu'il est de notre « intérêt d'avoir pour amis.

« La première ville que nous allons rencontrer « a été bâtie par Alexandre; nous trouverons à « chaque pas de grands souvenirs, dignes d'exciter « l'émulation des Français..... »

DU MAINTIEN DE L'ORDRE ET DE LA DISCIPLINE.

Une bonne discipline étant un des grands moyens de succès, un général en chef doit s'appliquer à la maintenir rigoureusement, et promulguer les ordres les plus sévères pour empêcher surtout le vol et les exactions. On peut citer pour exemple l'ordre publié dans ce but à l'armée d'Orient, il portait :

« Tout individu de l'armée qui, de son chef, « mettra des contributions sur les villes, villages, « et sur les individus, ou commettra des exactions « de quelque genre que ce soit, sera fusillé.

« Lorsque les individus d'un corps auront com-

« mis du désordre dans une contrée ; le corps entier « en sera responsable, et si les coupables restent « inconnus, il sera retenu sur le prêt du corps la « somme nécessaire pour indemniser les habitants « de la perte qu'ils auront soufferte.

« Aucun individu de l'armée n'est autorisé à faire « des réquisitions sans être muni d'une instruc- « tion du commissaire ordonnateur en chef, en con- « séquence d'un ordre du général en chef, dans le « cas d'*urgence* seulement, comme il arrive souvent « à la guerre, si le général en chef et le commis- « saire ordonnateur en chef, se trouvaient éloignés « d'une division, le général de division pourra au- « toriser le commissaire des guerres à faire des « réquisitions d'urgence. Le général de division « enverra sur-le-champ copie au général en chef « de l'autorisation qu'il aura donnée, et le commis- « saire des guerres enverra copie au commissaire « ordonnateur en chef des objets qu'il aura requis.

« Il ne pourra être requis que des choses néces- « saires aux soldats, aux hôpitaux, aux transports et « à l'artillerie.

« Une fois la réquisition frappée, les objets requis « doivent être remis aux agents des différentes ad- « ministrations, qui doivent en donner des reçus, et « en recevoir de ceux à qui ils les distribueront, « afin d'avoir leur comptabilité-matière en règle ; « ainsi, dans aucun cas, les officiers et soldats ne « doivent recevoir directement des objets requis.

« Tout l'argent et matières d'or et d'argent pro-
« venant des réquisitions, des contributions, et de
« tout autre événement, doivent, sous douze heures,
« se trouver dans la caisse du payeur de la division,
« et, dans le cas que celui-ci serait éloigné, il sera
« versé dans la caisse du quartier-maître du corps.

« Ceux qui contreviendront aux dispositions pré-
« cédentes seront destitués et condamnés à deux
« années de fer. »

Napoléon avait commencé en Italie à faire une guerre ouverte aux concussionnaires, bien que sachant qu'il intéressait contre lui mille voix qui chercheraient à pervertir l'opinion. Avant de quitter Milan en 1796, il avait désigné au Directoire les officiers et les employés civils dont il voulait débarrasser l'armée; il signalait dans ses rapports, avec la plus grande vigueur, la dilapidation, et imprimait aux noms des coupables une tache ineffaçable. Témoin des abus d'autorité des commissaires du Directoire aux armées, il chercha à mettre le remède à côté du mal, en demandant la création d'un ordonnateur des contributions qui correspondît avec le ministre des finances. « Peut-être pensez-vous, dit-il au
« Directoire, qu'il ne convient pas de donner une
« comptabilité de détail à des hommes qui ont une
« responsabilité morale et politique. Si selon l'esprit
« de vos instructions, vos commissaires ne doivent
« pas surveiller, il faut que jamais ils n'agissent;
« il y a, en général, une présomption défavo-

« rable contre ceux qui manient de l'argent. »

En fait d'intégrité, un général d'armée doit, comme en tout le reste, prêcher d'exemple. En Égypte, Napoléon ne voulut pas même toucher pour ses besoins particuliers à la caisse de l'armée. Après quatorze mois de séjour dans ce pays, et avoir reçu ou fait percevoir, pour subvenir aux services de l'armée, plus de 12 millions de francs, il se mit en route pour l'Europe avec seulement 17,000 francs provenant de ses appointements de général en chef de l'armée d'Orient.

S'il ne peut exister de bonne armée sans discipline, il ne peut y avoir de garantie du succès de ses combinaisons pour un général en chef qui n'exige pas de ses lieutenants une soumission complète à ses ordres, donnés sous les conditions qui ont été énoncées précédemment. C'est en vertu de ce principe que le major général mandait aux maréchaux de la part de l'Empereur : « Sa Majesté, dans l'ensemble « de ses projets, n'a besoin ni de conseils ni de plans « de campagne; personne ne connaît sa pensée (1),

(1) L'opinion de l'Empereur était néanmoins qu'un général d'artillerie doit connaître l'ensemble des opérations de l'armée, étant obligé de fournir les divisions d'armes et de munitions : ses relations avec les commandants d'artillerie dans chacune d'elles, le mettent au courant de tous les mouvements, et la conduite de son grand parc dépend de ces renseignements.

« et notre devoir est d'obéir; quant aux affaires « d'avant-garde ou de postes, elles sont tellement « subordonnées aux circonstances qu'elles ne peuvent « point être dirigées par l'Empereur, qui s'en rap- « porte pour cela aux maréchaux qui sont dans la « position de les ordonner. »

DU CHOIX DES GÉNÉRAUX QUI DOIVENT SERVIR DE LIEUTENANTS AU GÉNÉRAL EN CHEF.

Un autre devoir impérieux, ou plutôt une qualité essentielle pour celui qui est appelé au commandement supérieur des armées, est de bien choisir ses lieutenants, et de les employer suivant leurs capacités et ce qu'on peut appeler leurs propriétés physiques et morales. Chez les uns, le courage l'emporte sur l'esprit, comme cela eut lieu d'abord chez le maréchal Lannes; d'autres ont de l'esprit mais calculent le boulet. Il faut être *carré* pour être parfait : c'est-à-dire avoir autant de base que de hauteur. Si le courage est de beaucoup supérieur, le général entreprend vicieusement au delà de ses conceptions; au contraire, il n'ose pas les accomplir, si son courage et son caractère demeurent au-dessous de son esprit. Desaix possédait constamment cet équilibre précieux; Masséna ne l'avait qu'au milieu du feu. Du reste, la bravoure que doit montrer un général en chef est différente de celle que doit avoir un général de division, comme celle-ci ne doit

pas être celle d'un capitaine de grenadiers.....

Chaque général a des qualités particulières qui le rendent propre à un service plutôt qu'à un autre.

Stengel, par exemple, était le modèle des généraux d'avant-poste ; il précédait l'armée de quelques heures dans les villes ou villages placés sur la ligne d'opérations, et quelque chose dont eût besoin le général en chef, tout était prêt à son arrivée : les défilés, les gués avaient été reconnus ; les guides étaient assurés, le curé et le maître de poste avaient été interrogés, des intelligences étaient dejà liées avec les habitants, des espions étaient envoyés dans plusieurs directions, les lettres de la poste saisies, et celles qui pouvaient donner des renseignements militaires, traduites et analysées. Toutes les mesures étaient prises pour former des magasins de subsistances pour rafraîchir les troupes, et malheureusement Stengel avait la vue basse, défaut essentiel dans sa position, et qui lui fut funeste.

Murat et Bessières étaient les premiers officiers de cavalerie de l'armée; mais de qualités bien opposées : Murat était un officier d'avant-garde, aventureux et brillant; Bessières était au contraire d'une bravoure froide, calme au milieu du feu ; il avait de très-bons yeux ; il était habitué aux manœuvres de cavalerie, et propre surtout à commander une réserve.

Berthier, chef d'état-major, avait une grande activité, il suivait son général dans toutes ses reconnaissances et dans toutes ses courses, sans que cela

ralentît en rien son travail de bureau. Il était d'un caractère indécis, peu propre à commander en chef, mais possédant toutes les qualités d'un bon chef d'état-major : il connaissait bien la carte, entendait bien la partie des reconnaissances, soignait lui-même l'expédition des ordres ; était rompu à présenter avec simplicité les mouvements les plus composés d'une armée.

Quelques maréchaux seulement entendaient bien la guerre en grand et sur la carte, et pour cette raison étaient propres à commander en chef : tels étaient les maréchaux Soult, Davoust, Masséna; tandis que beaucoup de généraux ne savaient faire la guerre que sur les grandes routes en quelque sorte, et à portée du canon, lorsque leur champ de bataille eût dû embrasser la totalité du pays, comme l'a malheureusement prouvé la campagne de 1813.

L'OEIL DU MAITRE.

Quels que soient les qualités, le zèle, l'activité de ses généraux, un chef d'armée ne doit pas se reposer entièrement sur eux en présence de l'ennemi, et doit veiller lui-même à la stricte exécution des détails du service en campagne. De là cette leçon donnée par l'Empereur en 1805, après notre entrée dans Vienne, à la suite d'une ronde de nuit faite par lui-même : « Sa Majesté a aperçu, dans la tournée qu'elle a

« faite à 2 heures du matin aux avant-postes, beau-
« coup de négligence dans le service, et a remarqué
« qu'il ne se faisait pas avec cette exactitude rigou-
« reuse qu'exigent les ordonnances et les règlements
« de la guerre. Avant la pointe du jour, les généraux
« et les colonels doivent être à leurs avant-postes,
« et la ligne sous les armes, jusqu'à la rentrée des
« reconnaissances : on doit toujours supposer que
« l'ennemi a manœuvré pendant la nuit pour atta-
« quer à la pointe du jour. L'Empereur rappelle
« donc aux soldats que cette confiance a été souvent
« funeste et a donné lieu à des surprises. Plus on
« obtient de succès et plus, au lieu de s'endormir
« dans une fausse sécurité, il faut au contraire
« mettre régularité et exactitude à tous les détails du
« service. »

Le général en chef doit aussi veiller à la répression de certaines licences que prennent souvent au détriment de l'armée les officiers et chefs de corps, telle que celle que l'Empereur interdit formellement par son ordre du 1er octobre 1806, adressé au général Songis, premier inspecteur de l'artillerie. « Pro-
« clamez hautement que les conducteurs des voi-
« tures d'artillerie ne doivent point être domesti-
« ques, et ne doivent pas être à des caissons des
« officiers ni des généraux : l'Empereur sera inexo-
« rable là-dessus. Les soldats du train, les chevaux
« et les chariots de l'artillerie ne doivent servir à
« personne. Portez sur cet objet la plus grande sé-

« vérité; malgré les ordres donnés dans les précé-
« dentes campagnes, on s'est permis des infractions;
« mais on ne les souffrira pas dans celle-ci. Trans-
« mettez cette volonté de l'Empereur aux comman-
« dants de l'artillerie des différents corps d'armée. »

A cette époque, l'Empereur mandait au même général : « Sa Majesté trouve qu'il est temps enfin
« de prendre un parti sur le parc d'artillerie ; elle
« ne veut pas 11 à 1,200 voitures, c'est autant de
« pris par l'ennemi. L'Empereur ne veut pas plus
« de 400 voitures ; mais il n'entend pas que la
« moitié soit des caissons d'outils ou des effets des
« compagnies d'artillerie, bagages, etc.; il entend et
« ordonne que ce soit des cartouches d'infanterie,
« des cartouches de canon pour réparer les pertes et
« avoir 20 à 30 pièces de canon de plus en batterie
« le jour d'une bataille. Sur ces 400 voitures,
« l'Empereur n'en veut pas plus de 30 qui contien-
« nent des objets de rechange du parc; le reste doit
« être cartouches et munitions. Telle est, général,
« la volonté expresse de l'Empereur; donnez vos
« ordres et faites vos dispositions en conséquence.
« Alors le parc sera de quelque utilité à Sa Majesté,
« et ne la gênera jamais dans ses mouvements, ou
« s'il retarde un peu ses opérations, ce sera un re-
« tard raisonnable et selon la nature des choses. »

DE LA SOLLICITUDE DU GÉNÉRAL POUR SES SOLDATS.

Si les circonstances de la guerre donnent lieu à un grand nombre de blessés et de malades, le chef de l'armée doit alors s'empresser de leur consacrer les moyens de transport de l'armée, donnant lui-même l'exemple du sacrifice de ses équipages. Dans la retraite de Saint-Jean-d'Acre, l'armée arrivée à Tentoura avait un tel nombre de blessés et de malades, qu'il fallut donner ordre que tout le monde allât à pied, et que l'on donnât tous les chevaux, mulets et chameaux aux blessés, aux malades et aux pestiférés. A cette nouvelle, l'écuyer du général en chef se rendit dans sa tente pour lui demander quel cheval il se réservait. « Que tout le monde aille « à pied, répondit Napoléon indigné de la demande, « moi le premier; ne connaissez-vous pas l'ordre, « J... F..... »

Au moment d'évacuer Moscou, l'Empereur mandait au maréchal Mortier : « Je ne saurais trop vous « recommander de charger sur les voitures de la « garde, sur celles de la cavalerie à pied, et sur « toutes celles qu'on trouvera, les hommes qui « restent encore aux hôpitaux. Les Romains don- « naient des couronnes civiques à ceux qui sau- « vaient les citoyens; le duc de Trévise en méritera « autant qu'il sauvera de soldats. »

C'est en effet un devoir sacré pour un général de

témoigner en toute occasion une sollicitude paternelle pour ses soldats; il doit aussi leur montrer qu'il s'applique à ménager leur vie autant que possible, et qu'il ne les sacrifie pas à une vaine ambition. C'est ainsi qu'après la capitulation d'Ulm, Napoléon félicitant son armée victorieuse lui disait avec vérité : « Soldats! je vous avais annoncé une « grande bataille, mais, grâce aux mauvaises combi- « naisons de l'ennemi, j'ai pu obtenir les mêmes « succès sans courir aucune chance; et ce qui est « sans exemple dans l'histoire des nations, un si « grand résultat ne nous affaiblit pas de plus de « 1,500 hommes hors de combat.

« Soldats ! ce succès est dû à votre confiance sans « bornes dans votre Empereur, à votre patience à « supporter les fatigues et les privations de toute « espèce, à votre rare intrépidité.

« Mais nous ne nous arrêterons pas là. Vous êtes « impatients de commencer une autre campagne. « Cette armée russe que l'or de l'Angleterre a « transportée de l'extrémité de l'univers, nous « allons lui faire éprouver le même sort.....

« Il n'y a pas là de généraux contre lesquels je « puisse avoir de la gloire à acquérir : tout mon « soin sera d'obtenir la victoire, *avec le moins pos-* « *sible d'effusion de sang; mes soldats sont mes* « *enfants.* »

Ce fut pour accroître cette confiance dont parle Napoléon, et qui est une première garantie du succès,

que chaque soldat fut pour ainsi dire initié au plan de la bataille d'Austerlitz, par l'ordre suivant publié la veille au soir :

« Soldats ! l'armée russe se présente devant vous « pour venger l'armée autrichienne d'Ulm. Ce sont « ces mêmes bataillons que vous avez battus à Hol- « labrunn, et que, depuis, vous avez poursuivis jus- « qu'ici. Les positions que nous occupons sont for- « midables, et pendant qu'ils marcheront pour « tourner ma droite, ils me présenteront le flanc. « Soldats ! je dirigerai moi-même vos bataillons ; je « me tiendrai loin du feu si, avec votre bravoure « accoutumée, vous portez le désordre et la confu- « sion dans les rangs ennemis ; mais si la victoire « était un moment indécise, vous verriez votre « Empereur s'exposer aux premiers coups ; car la « victoire ne saurait hésiter, dans cette journée sur- « tout où il y va de l'honneur de l'infanterie fran- « çaise, qui importe tant à l'honneur de toute la « nation. »

On conçoit, d'après cette confidence, avec quel aplomb devait combattre chaque soldat, qui n'allait voir dans les efforts et même les progrès des Russes sur notre droite, qu'un gage de plus de la victoire.

DE L'UTILITÉ DES ORDRES DU JOUR.

Les ordres du jour, les raisonnements, sont encore utiles dans le courant d'une campagne pour détruire

les insinuations, les faux bruits, maintenir une bonne opinion dans le camp, fournir des matériaux aux causeries des bivouacs; ils servent aussi à l'armée de comptes-rendus de ses victoires, et de première récompense pour ses exploits. L'ordre du jour publié après la bataille d'Austerlitz était de ce genre :

« Soldats! je suis content de vous; vous avez, à la « journée d'Austerlitz, justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité; vous avez décoré vos « aigles d'une immortelle gloire : une armée de « 100,000 hommes commandée par les empereurs « de Russie et d'Autriche a été, en moins de quatre « heures, ou coupée ou dispersée; ce qui a échappé « à votre feu s'est noyé dans les lacs. 40 drapeaux, « les étendards de la garde impériale de Russie, « 120 pièces de canon, 20 généraux, plus de « 30,000 prisonniers (1), sont le résultat de cette

---

(1) A propos de cette masse de prisonniers, Napoléon régla ainsi la manière dont ils doivent être escortés en général : Un régiment partira demain de Brünn : le 1er bataillon escortera une première colonne de prisonniers, que l'on formera à raison d'un Français par 10 Russes; on mettra un homme à cheval pour 100 hommes. Le 2e bataillon partira après demain avec une seconde colonne formée de même; on mettra avec chaque colonne un certain nombre d'officiers russes, choisis parmi ceux qui parlent français, les autres marcheront en colonne sous une escorte à cheval; les officiers généraux, sous parole d'honneur, pourront voyager en poste.

« journée à jamais célèbre. Cette infanterie tant « vantée et en nombre supérieur, n'a pu résister à « votre choc, et désormais vous n'avez plus de ri- « vaux à redouter. Ainsi, en deux mois, cette « troisième coalition a été vaincue et dissoute. La « paix ne peut être éloignée; mais, comme je l'ai « promis avant de passer le Rhin, je ne ferai qu'une « paix qui nous donne des garanties et assure des « récompenses à nos alliés...... »

OPINION DE NAPOLÉON SUR LES HARANGUES DES ANCIENS.

Quant aux harangues telles que les entendaient les anciens, elles sont superflues au moment du feu; ce ne sont pas elles, mais la discipline qui tient les troupes au drapeau, elles ne les rendent pas plus braves; les vieux soldats les écoutent à peine, les jeunes soldats les oublient au premier coup de canon. Il n'est peut-être pas une seule

---

Dans la campagne de 1806, après Iéna, l'Empereur avait proposé au roi de Prusse un traitement réciproque pour les prisonniers qui devaient recevoir : les soldats, une ration de pain de 24 onces et 6 sous par jour, les sous-officiers 1/2 en sus, les sous-lieutenants 50 francs par mois; les lieutenants 80, les capitaines 100, les lieutenants-colonels 150, les colonels 180, les généraux de brigade 400, ceux de division 600 francs. Les femmes, enfants, chirurgiens, et tout individu de l'administration devaient être renvoyés dans leur pays.

harangue de Tite-Live qui ait été tenue par un général d'armée ; car il n'en est pas une qui ait le trait de l'impromptu. Le geste d'un général aimé, estimé de ses troupes, vaut autant que les plus belles harangues.

Quand Napoléon disait en parcourant les rangs de son armée au milieu du feu : « Déployez ces dra« peaux! le moment est enfin arrivé. » Le geste, l'action, le mouvement faisaient trépigner le soldat. Quand, au fort de la bataille de Lutzen, soutenant en quelque sorte de son cheval le 3e rang de l'infanterie, il criait à ses jeunes soldats : « Ce n'est rien, mes « enfants, tenez ferme, la patrie vous regarde !... » il créait des héros et enchaînait, autant que par la tactique des armes, la victoire qu'avaient préparée ses combinaisons stratégiques *dont il nous a livré le secret.....*



RÉSUMÉ

DES

PRINCIPES DE STRATÉGIE DU PRINCE CHARLES (1).



AVANT-PROPOS.

Forcé de prendre des résolutions rapides, décisives, au milieu du tumulte des camps et du fracas des batailles, un général en chef doit souvent décider du sort de plusieurs millions d'hommes, sans avoir même le temps de la réflexion. Cependant il est censé ne se déterminer que sur une connaissance parfaite et une juste appréciation du véritable état des choses, connaissance que dans les circonstances

(1) La concordance des principes de l'archiduc Charles avec les idées de Napoléon sur l'art de la guerre est telle, que l'on peut considérer ce résumé comme celui même des principes de l'Empereur.

ordinaires de la vie, on obtient uniquement par les calculs les plus exacts, et qu'il est si difficile de discerner du vraisemblable ou du faux. Il est donc nécessaire que le général en chef ait l'habitude d'embrasser d'un coup d'œil les conséquences des différents partis qui se présentent et de choisir au même instant le meilleur mode d'exécution.

Mais ce coup d'œil n'est donné qu'à celui qui, par de profondes études, a sondé la nature de la guerre, qui a acquis la connaissance parfaite de ses règles, et qui s'est, pour ainsi dire, identifié à cette science.

Puissent ces observations convaincre ceux qui se sentent le courage et les moyens d'aspirer au commandement d'une armée, de tout ce qu'ils ont à faire pour y parvenir !

Cet adage si rebattu de nos jours, que l'on naît général et qu'on n'a pas besoin d'étude pour le devenir, est une des nombreuses erreurs de notre siècle..... Oui, sans doute, le génie naît avec nous; mais le grand homme doit être formé, le génie n'est point l'édifice, il n'en est que la base.

Quoique nul ne soit devenu grand capitaine sans génie, nous voyons cependant, dans les annales militaires, des généraux doués de moins de dispositions naturelles, mais mûris par l'expérience et l'étude, vaincre des hommes qui n'avaient que le génie en partage, lorsqu'ils ont su réunir à l'inflexibilité de leurs résolutions la persévérance dans l'exécution de leurs projets.

DÉFINITIONS.

La stratégie est la science de la guerre : elle esquisse les plans, elle embrasse et détermine la marche des entreprises militaires.

La tactique est l'art de la guerre : elle enseigne le mode d'après lequel les grands projets doivent être mis à exécution.

La stratégie détermine les points dont l'occupation est absolument nécessaire, et indique les lignes qui doivent les lier entre eux. De deux choses l'une : ou l'on occupe ces points avec le projet de s'y maintenir; alors ils forment avec les lignes qui leur servent de liaison, ce qu'on appelle dans la guerre défensive la ligne de défense, et dans la guerre offensive, la base d'opérations : ou bien il s'agit encore d'arriver à ces points; et alors ils deviennent des buts de manœuvre, en même temps que les lignes qui y conduisent se nomment lignes d'oprations.

La tactique enseigne à conduire les troupes aux différents points stratégiques, à les y disposer, à les mobiliser sur les lignes adoptées pour atteindre le but proposé.

Ces deux branches de la science de la guerre sont étroitement liées : une faute de tactique peut entraîner la perte des points et des lignes stratégiques, et les manœuvres les plus justes de la tactique ont rarement un avantage durable dès qu'on les exécute dans

des positions ou des directions non stratégiques.

Un point est réputé stratégique quand sa position présente un avantage majeur pour les opérations. La nature et la configuration du théâtre de la guerre peuvent seuls les déterminer.

Dans les pays ouverts qui sont partout praticables, il n'y a que peu de points stratégiques. Au contraire, on en rencontre un grand nombre dans les pays coupés, où la nature a tracé irrévocablement les chemins qu'il faut prendre.

On compte dans l'offensive trois espèces de points stratégiques : les premiers forment la base d'opérations; les seconds sont déterminés par le but de l'opération, et se nomment objectifs; les troisièmes sont intermédiaires aux deux premiers.

Dans la défensive, ces points se présentent en rapport inverse.

Dans chaque État, il y a des points stratégiques qui peuvent décider de son sort, et dont l'occupation rend maître de la contrée et de ses ressources. La plupart de ces points sont situés dans l'intérieur, à la réunion des principales communications, ou bien au passage des fleuves, ou aux nœuds des chaînes de montagnes qui traversent le pays.

On appelle ligne d'opérations, celle qu'une armée suit pour atteindre l'objectif; ce nom la distingue des communications secondaires, qui, à la vérité, conduisent au même point, mais sont moins importantes, et employées seulement comme moyen auxiliaire.

A la rigueur, il n'existe qu'une ligne d'opérations, parce qu'il n'y a qu'une seule ligne qui soit décidément la plus avantageuse.

L'objet des lignes d'opérations est le même dans l'offensive et la défensive ; elles rattachent sans cesse le point où l'on se trouve à celui qu'on veut occuper, et lient, en un mot, en avant comme en arrière, l'objectif avec la base.

PRINCIPES.

L'action d'une armée sur le pays qui l'environne suit la direction de la ligne d'opérations. On dégarnit souvent une contrée pour en couvrir une autre, ce qui amène un changement dans la base d'opérations et dans les communications.

Lorsqu'une opération change de direction, il faut former une nouvelle base dans le pays conquis en prenant un soin tout particulier de couvrir les points stratégiques décisifs, ainsi que les lignes qui y conduisent.

Le choix de la ligne d'opérations et du point dont il faudrait partir pour atteindre le but proposé, ne dépend pas toujours des avantages naturels de cette ligne, mais souvent de circonstances et de causes tout à fait étrangères. La position réciproque des troupes, la proximité ou l'éloignement des endroits d'où l'on attend les renforts, l'avantage de couvrir une plus grande étendue de pays par la ligne d'opé-

rations qu'on a prise, la nature du terrain traversé par ces lignes, comparée aux différentes armes que l'on a à sa disposition, ou dans lesquelles on a la supériorité, le degré d'importance que l'adversaire attache à telle ou telle ligne, la résistance présumable des points qui la défendent; en un mot, toutes les circonstances qui peuvent avoir de l'influence dans la guerre doivent être calculées d'avance pour décider un choix si important.

Les manœuvres combinées sur le concert et la réunion de plusieurs masses éloignées sont d'autant plus dangereuses que la distance des lignes est plus grande et qu'il est par conséquent plus difficile de mettre de la précision dans les calculs et de faire tout arriver à point nommé. Les avantages que de semblables manœuvres sont dans le cas de procurer, dépendent d'un hasard heureux, et sont toujours moindres que si l'on opérait avec une force imposante contre un point décisif.

Il n'y a qu'un moyen efficace pour forcer son adversaire à abandonner un de ses points stratégiques : c'est de le menacer de gagner avant lui sa ligne d'opérations et de communications, ou bien de le prévenir sur sa communication, qui couvre sa ligne de retraite; mais le mouvement ne sera pas dangereux pour lui s'il est exécuté avec lenteur et lui laisse le temps de changer sa position ou de contre-manœuvrer.

Il ne suffit pas de prendre toujours position sur

une ligne stratégique pour bien la couvrir; il est des circonstances où il vaut mieux s'établir à une certaine distance sur ses flancs : ceci exige quelques explications. Lorsque dans la défensive on choisit une position latérale, c'est dans l'intention d'empêcher l'ennemi d'avancer, en menaçant ses derrières et ses communications, et de le forcer à changer la direction de ses opérations, pour marcher contre le nouvel obstacle qu'on lui présente. On ne peut le contraindre à ce changement de direction qu'en choisissant une position telle, que s'il voulait la dépasser, elle se trouvât plus rapprochée de ses lignes de communication qu'il ne le serait lui-même du but qu'il se propose (1) ; outre cela il faut que ce but soit susceptible de lui opposer une vigoureuse résistance. Pour qu'une position de flanc remplisse cet objet, il est indispensable qu'elle soit tactiquement bonne, fortifiée, s'il est possible, par l'art ou la nature, et que le nombre de troupes qu'on y emploie soit en rapport avec celui de l'ennemi ; autrement il serait facile à celui-ci de la forcer, ou tout au moins de la masquer et de poursuivre ses desseins.

Cette manœuvre, qui consiste à s'établir sur le flanc de la ligne d'opérations, n'est permise d'ailleurs que lorsqu'on n'est pas borné à un seul point de retraite, et

(1) C'est ce que Napoléon appelle : « avoir barre sur son ennemi. »

qu'au pis-aller on peut en sacrifier un; elle exige beaucoup de réflexion, des vues profondes et du jugement.

Les grands projets stratégiques décident des bons ou mauvais succès d'une série d'opérations, souvent d'une campagne, et même d'une guerre entière; ils fixent l'époque de la bataille, et l'amènent par de savantes combinaisons ; ils marquent d'avance les résultats de la victoire, ainsi que les bornes des événements désastreux. Ils peuvent, à la vérité, être quelquefois dérangés, et même entièrement détruits par les fautes de tactique; mais ils rétablissent encore plus souvent les échecs qui proviennent des fautes de cet art.

Lorsqu'on livre bataille sans y être engagé par des considérations stratégiques, c'est-à-dire sans que le point et le mouvement aient été déterminés par les calculs de cette science, il n'en résulte pour l'ordinaire que des succès éphémères ; c'est ainsi qu'on a vu tant de campagnes, fécondes d'ailleurs en faits d'armes brillants, mais conduites par des généraux moins stratégistes que tacticiens, restés en deçà du but, n'avoir pas de suites importantes, se traîner en longueur et finir par l'épuisement des deux partis. Au contraire, un chef doué d'un génie stratégique, qui dirige une campagne, embrasse le théâtre de la guerre, traverse les lignes d'opérations de son adversaire, découvre les côtés faibles de sa base ou de ses points d'appui, lui enlève ses communications, ses

ressources, enchaîne ses volontés, et anéantit souvent jusqu'à ses derniers moyens en une seule bataille, qu'il sait amener d'après les principes de stratégie, et livrer selon les règles de la tactique.

Les progrès faits dans la science de la stratégie durant la révolution française ont rendu plus faciles et plus rapides qu'autrefois les mouvements des grandes masses; la facilité de réparer les pertes stratégiques a disparu : l'assaillant a acquis sur celui qui se défendait un ascendant marqué, et la tactique a été plus que jamais subordonnée à la stratégie. De là vient que des campagnes de quelques semaines produisent des résultats que de longues guerres n'auraient pas amenés autrefois, et que des points stratégiques, non fortifiés, résistèrent aux plus rudes chocs, tandis que des places fortes, établies sur des points non stratégiques ne furent d'aucune utilité.

Les principes de la stratégie renferment l'esprit du système de guerre en général, c'est donc sur eux aussi que repose le système d'offensive et de défensive de chaque état en particulier, toutes les mesures qui ont trait à la guerre et qui ne dérivent pas de bonnes règles stratégiques, seront donc fausses et peut-être désastreuses.

PLANS D'OPÉRATIONS.

Quelque simples que soient les principes de la science militaire, l'application en est cependant très-variée; elle consiste dans l'art infiniment plus difficile de ne s'écarter, sous aucun rapport, des règles fondamentales, et de prendre des mesures analogues aux différentes circonstances.

C'est en étudiant le théâtre de la guerre qu'on parvient à connaître les objectifs et à découvrir les moyens qu'offre la nature du terrain pour s'en emparer et s'y maintenir; mais s'il est vrai que la nature du théâtre de la guerre entre pour beaucoup dans le plan des opérations, il ne l'est pas moins que le rapport des forces des deux parties et le choix du moment pour l'ouverture de la campagne influent d'une manière encore plus décisive sur sa réussite; mais ces deux circonstances ne dépendent pas toujours de la volonté du général en chef : la première dérive des ressources et des forces disponibles des états; l'autre est ordinairement amenée par des événements politiques ou par les opérations de la campagne précédente.

Le but d'une opération offensive étant de causer tout le mal possible à l'ennemi, plus on le repoussera, plus le mal sera considérable. Toutefois la probabilité du succès est la première des conditions d'un plan ; et c'est après en avoir calculé les résultats

qu'il convient de prendre un parti. Cette probabilité ne peut exister dans une opération basée sur des communications incertaines, et qui laissent les flancs et les derrières de l'armée à découvert. On ne saurait donc compter sur le succès de celle qui partirait d'une base pour se rapprocher de l'autre, sans avoir au préalable couvert ses flancs; il faut en conséquence faire toutes les dispositions nécessaires pour chasser l'ennemi, ou tout au moins l'écarter des points d'où il pourrait mettre obstacle à un mouvement offensif et s'emparer des communications à l'aide desquelles il atteindrait son objet.

Le but de la défensive est de gagner du temps; on le remplit d'autant mieux qu'on entrave la marche de l'adversaire, et qu'on retarde son arrivée aux points décisifs. Ceci exige tout le talent et toute l'énergie du général en chef. Ainsi quand on peut rassembler à temps assez de moyens pour compenser la supériorité de l'ennemi par les ressources de l'art, et suppléer au défaut de troupes pa l'avantage de la position; de même lorsqu'on espère l'arrêter en lui inspirant de justes craintes et en l'obligeant à ne s'avancer qu'avec la plus grande circonspection, on fera bien de s'écarter un peu de la base d'opérations et de prendre toutes les positions favorables qu'on pourra atteindre avant lui : ces mouvements doivent être exécutés avec autant de célérité que de précaution, et sur les points qui donnent la certitude de ne pas perdre sa ligne de retraite.

En général, la rapidité des mouvements est indispensable en stratégie. Le gain d'une seule marche est quelquefois décisif; mais il faut savoir le conserver par une grande activité; car un pareil avantage n'est pas assez grand pour qu'un ennemi actif ne le récupère pas par une manœuvre habile.

Ce que ne produisent pas les manœuvres, il faut le chercher dans l'issue d'une bataille. Cette bataille sera décisive ou non ; si elle ne l'est pas, il faut en livrer une seconde le plus tôt possible; attendu qu'il n'y a rien de fait tant que l'ennemi conserve une position stratégique : si elle est décisive, il faut profiter de la victoire sans aucun délai, poursuivre l'armée sans relâche, chercher à doubler ses avantages, et ne prendre de repos qu'après avoir obtenu un second objectif.

Il ne dépend pas toujours d'un général en chef de choisir sa ligne de retraite; car l'issue de la bataille la détermine dans presque toutes les circonstances. Il n'est guère plus en son pouvoir d'arrêter d'avance la manière de l'opérer, obligé de faire filer d'abord son artillerie, ses munitions, ses pontons et ses équipages, et d'en encombrer les routes, il doit naturellement les couvrir, et se trouve par là borné dans la direction de sa marche. Ses mouvements, dans cette occurence, ne sont pas aussi prompts que ceux de son adversaire, lequel laissant derrière lui tous ses trains, le gagne de vitesse et le harcèle bientôt. Ce n'est donc qu'après avoir mûrement posé ces considérations, qu'on appréciera les résultats de la retraite de l'ennemi.

DE L'ENTRETIEN DES ARMÉES EN CAMPAGNE.

Avant de mettre à exécution un plan de campagne, on doit préparer les moyens nécessaires pour le conduire à sa fin et se placer ainsi hors de la dépendance des besoins journaliers. L'on ne peut donc entreprendre aucune opération avant de s'être procuré les approvisionnements indispensables en vivres, munitions, objets d'habillement et d'équipement, transports, en un mot, ayant d'avoir établi ses magasins. Celui qui dans son plan de campagne compte sur les ressources du pays qu'il va traverser pour nourrir ses troupes, s'abandonne au hasard et risque souvent de subordonner ses opérations aux subsistances. Il est donc impossible de bien calculer les événements et illusoire de concentrer ou de déployer de grandes masses sur un seul point, si le pays conquis doit pourvoir seulement à leur consommation; car l'ennemi, fût-il même inférieur en nombre, peut faire échouer les meilleurs plans d'opérations s'il enlève ou détruit les ressources de ces contrées.

Le mode de subsistance par voie de réquisitions donne sans doute bien plus de facilité aux opérations rapides et d'un long cours; il diminue les trains, les convois, et offre surtout beaucoup d'avantages pour les divisions détachées, mais il n'exclut pas pour cela la nécessité d'établir des magasins sur les points les plus convenables et les plus sûrs; sans

compter que le système de réquisitions devient ruineux pour le pays, et n'est applicable que chez l'ennemi, il est de sa nature plus propre aux guerres d'invasion qu'à celles de position, parce que, dans les premières, il importe peu que le pays que l'on traverse soit épuisé; tandis que pour des armées séjournantes, la prévoyance exige qu'on assure leurs subsistances, ce qui oblige à emmagasiner les denrées requises sur des points préalablement coordonnés. D'ailleurs la guerre ne se fait pas toujours dans les pays où la culture puisse subvenir aux besoins des troupes étrangères; il est même des cas où le théâtre de la guerre ne permet pas de franchir de suite ses propres frontières et de se dispenser de faire suivre les subsistances disposées dans l'intérieur. Mais ce n'est pas seulement aux vivres que se bornent les besoins des armées agissantes; le système des magasins embrasse encore tous les approvisionnements d'objets confectionnés d'habillement, d'équipement et d'armement : éléments précieux que les ordres les plus rigoureux, les mesures les mieux prises, ne procureraient pas lorsque l'urgence s'en manifeste.

Si donc le système de réquisition avec exclusion de magasins, ne peut être adopté comme base de la subsistance immédiate des armées, il est pourtant vrai de dire qu'il donne de certaines facilités pour remplacer les consommations journalières, établir de nouveaux magasins, et tenir en réserve pour les

besoins imprévus, les approvisionnements déjà formés. Ainsi ce système emporte déjà par lui-même la nécessité d'établir des magasins sur des points stratégiques, pour peu qu'on veuille mettre les armées à l'abri des événements et concilier leurs besoins avec le moins de charge possible pour le pays.

Chaque ligne d'opérations devant être couverte par les mouvements et les positions de l'armée, il s'ensuit que les points les plus favorables pour le dépôt des approvisionnements, doivent se trouver sur cette ligne : et comme elle détermine en même temps la direction de tous les mouvements progressifs ou rétrogrades, elle marque aussi la voie la plus convenable pour le transport des subsistances.

Restreindre à une seule ligne l'établissement des dépôts et de l'arrivage des convois d'objets nécessaires à l'entretien d'une armée, est une chose trop difficile pour ne pas chercher à les placer sur plusieurs points qui aient des communications sûres avec la ligne d'opérations ; plus ces points sont multipliés, plus la circulation sera facile et les subsistances seront assurées.

En face de l'ennemi, l'armée ne couvre qu'une étendue de pays égale à la largeur de la position qu'elle occupe ; mais, à une certaine distance, elle protége aussi tout le pays situé en arrière, que le premier ne pourrait inquiéter sans donner prise sur sa ligne de retraite. Il convient donc d'établir seulement quelques magasins à la proximité des positions

de l'armée, et d'en placer le plus grand nombre à un plus grand éloignement. Les premiers ne sont ni assez sûrs ni assez spacieux pour qu'on y dépose des approvisionnements qui excéderaient les besoins de quelques jours, les seconds doivent être destinés aux grands dépôts. Ces considérations s'appliquent aux convois des magasins avancés. Pour qu'ils soient bien couverts, il faut que toutes les routes sur lesquelles ils cheminent, se resserrent vers la ligne d'opérations à mesure qu'ils s'approchent de l'armée et qu'elles finissent par s'y réunir. C'est d'après ces principes que se déduit le maximum de la distance qu'il doit y avoir de la ligne d'opérations aux magasins et aux communications qui y aboutissent.

On conçoit que des places fortes qui peuvent se défendre et dont les garnisons protégent l'arrivage des convois, sont ici dans le cas d'une exception et susceptibles de servir de dépôts aux approvisionnements, même dans une position fort avancée. Il serait néanmoins imprudent de trop y compter, dès qu'on n'a plus avec elles qu'une communication éloignée ou périlleuse ; car il est bien rare qu'une escorte puisse défendre un convoi contre des attaques sérieuses.

Il n'y a que les points stratégiques propres à l'établissement de grands magasins, parce que, pour l'ordinaire, ils sont au centre des communications et offrent toute espèce de facilités, soit pour l'arrivage des approvisionnements, soit pour leur trans-

port ultérieur jusqu'aux dernières positions, dans le cas même où des événements imprévus feraient changer de direction. On ne doit donc pas établir de grands magasins hors de la ligne d'opérations, sur des points qui ne seraient pas liés avec elle par plusieurs routes et dans des directions différentes.

Les rapports dans lesquels une armée se trouve dans les pays situés sur ses derrières, changent selon la marche des opérations et l'occupation successive des points stratégiques qu'elle avait pour but; en sorte qu'il faut modifier la ligne des magasins d'après les mouvements de l'armée, afin qu'il n'y ait pas de discontinuation dans les convois de subsistances.

Ces principes s'appliquent aux mouvements offensifs comme à ceux de retraite.

NOTICE

EXTRAITE DU MÉMORIAL DU DÉPOT DE LA GUERRE

SUR LA

RELATION DE LA BATAILLE DE MARENGO.



Jamais action de guerre plus disputée sur le champ de bataille, plus contestée dans le mérite de ses détails, n'a obtenu des résultats d'une plus grande portée que celle de Marengo, ni présenté plus d'aliments à cette opération de la raison publique, qui cherche pour l'intérêt de tous les hommes et de tous les temps, à faire, en connaissance de cause, la part de la fortune et celle du génie, la part du nombre et de la valeur, celle du hasard et de la prudence, celle des prévisions réfléchies et des ressources fortuites ; c'est-à-dire de toutes les influences qui, depuis le commencement de l'art et de son application, dominent tous les événements militaires et la science même de la guerre.

Lorsqu'en 1803, on s'occupa d'une relation réfléchie et complète de la bataille de Marengo, on se

proposait seulement d'en faire un article d'instruction destiné au Mémorial topographique et militaire, ainsi qu'on avait fait au sujet de la bataille de Leuthen; mais Napoléon voulut qu'on en fît un ouvrage particulier. Les matériaux dont on se servit d'abord furent : le rapport officiel inséré au *Moniteur*, celui du général Dupont, chef d'état-major de l'armée; le journal du colonel Brossier, chargé du service topographique, et deux notices exactes des journaux militaires allemands; mais comme aucun de ces écrits ne précisait assez les mouvements des troupes françaises, on interrogea les officiers généraux présents à la bataille, qui se trouvaient alors à Paris; on demanda par écrit des renseignements à ceux qui étaient éloignés; enfin on les fit venir en poste de leurs garnisons, et l'on interrogea, au dépôt de la guerre, les officiers supérieurs des divers corps, entre autres ceux des demi-brigades qui avaient composé le corps du général Lannes, et particulièrement de la brigade de Carra-Saint-Cyr, qui faisait partie de la division Monnier; ces troupes étant celles sur les mouvements desquelles on avait le moins de données.

C'est d'après ces nombreux renseignements que fut rédigée la première bataille de Marengo; Napoléon en corrigea et modifia le texte à diverses reprises, ce qui donna lieu à plusieurs variantes de cette relation.

Après la victoire d'Austerlitz, Napoléon ordonna

qu'on refît une nouvelle rédaction de la bataille de Marengo, où l'indice du pivot de Castel-Ceriolo et du refus de l'aile gauche, qu'on remarquait dans les premières variantes, devint la pensée dominante de la bataille. Il paraît qu'on lui rappela les premiers documents existants au dépôt de la guerre, qui n'étaient pas entièrement d'accord avec cette dernière rédaction ; mais les changements n'eurent pas moins lieu. Le colonel Muriel, attaché au dépôt de la guerre, trouva moyen de soustraire un des exemplaires de la relation primitive condamnés au feu ; on l'a conservé jusqu'à ce moment dans les archives du dépôt de la guerre (1).

Napoléon, mécontent du général Monnier qui était resté en réserve avec la 72e demi-brigade, ne voulut pas que son nom parût dans la relation de la bataille, et il donna à la division qu'il commandait, le nom du général Carra-Saint-Cyr, qui était à la fois, et le plus ancien général de brigade, et celui qui avait commandé les deux demi-brigades dans le village de Castel-Ceriolo.

---

(1) C'est cette relation qui nous a servi à éclaircir cette partie des *Commentaires de Napoléon*.

FIN.



